



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

206 AF 378 8

SOUVENIRS DE MA VIE

---

MÉMOIRES

DE

MAXIMILIEN

TRADUITS

PAR

JULES GAILLARD

---

SEULE TRADUCTION FRANÇAISE AUTORISÉE

---

DEUXIÈME ÉDITION

---

TOME PREMIER

---

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

45, BOULEVARD MONTMARTRE, 45

*Au coin de la rue Vivienne*

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

---

1868

Tous droits de reproduction réservés.

1

1G 539/567

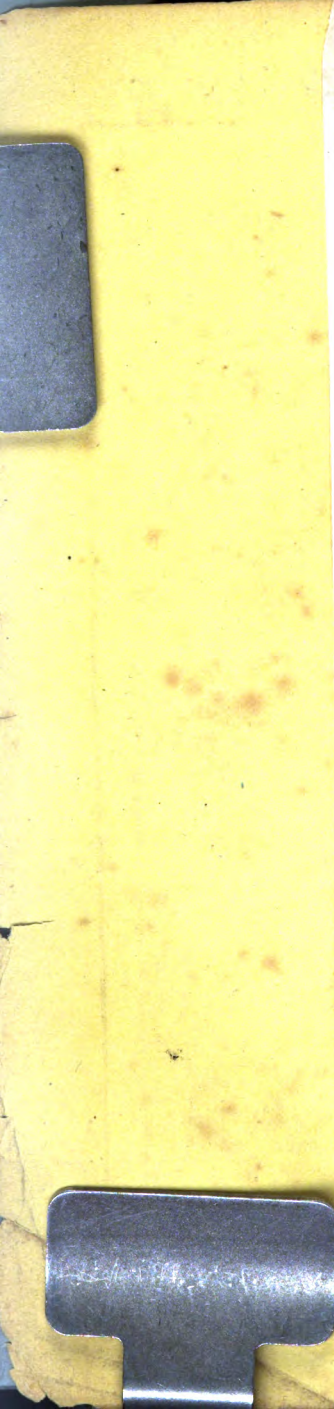
MÉMOIRES

DE

MAXIMILIEN







1

Digitized by Google

1G 539/567

MÉMOIRES  
DE  
MAXIMILIEN



---

Brux.—Typ. de A. LACROIX, VERBOECKHOVEN et C<sup>e</sup>, r. Royale, 3, imp. du Parc.

---



SOUVENIRS DE MA VIE

---

MÉMOIRES

DE

MAXIMILIEN

TRADUITS

PAR

JULES GAILLARD

---

SEULE TRADUCTION FRANÇAISE AUTORISÉE

---

DEUXIÈME ÉDITION

---

TOME PREMIER

---



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

*Au coin de la rue Vivienne*

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

---

1868

Tous droits de reproduction réservés



## AVANT-PROPOS

---

Voici bientôt une année que la mort de Maximilien a été connue parmi nous. Dans un pays et dans un siècle où les hommes et les choses vont si vite, où les faits les plus graves de l'histoire se succèdent avec une rapidité telle que l'événement du jour est rejeté dans l'ombre et dans l'oubli par l'événement du lendemain, est-il encore temps d'offrir au public une traduction de ces aimables pages dans lesquelles le le chevaleresque descendant de Charles-Quint s'est révélé à nous d'une façon si attachante, si



sympathique, et nous a légué pour ainsi dire son âme tout entière? Il est permis de l'espérer. Maximilien appartient en quelque sorte à la France : son nom et sa mort sont devenus des traits trop profonds de notre histoire nationale, l'intervention française au Mexique restera comme une page trop émouvante de nos annales contemporaines, pour qu'un intérêt durable ne s'attache pas à ce qui peut, de près ou de loin, concerner le héros de ce drame lugubre.

Ne semble-t-il pas, d'ailleurs, que depuis les événements extraordinaires qui ont changé récemment la face de l'Europe et si justement alarmé notre patriotisme, les sympathies de la France se soient unanimement tournées vers cette antique et glorieuse maison autrichienne que le sort a frappée si cruellement? Quelle succession d'épreuves en un petit nombre d'années! la campagne d'Italie, la guerre de 1866, la mort affreuse et foudroyante de plusieurs membres de la famille impériale, la catastrophe de Queretaro, la destinée lamentable de cette noble

princesse si « digne, comme on l'a dit, de l'éloquence d'un Bossuet » et ne retrouvant sa raison égarée que pour connaître et ressentir dans toute son amertume l'immensité de son malheur!... Où rencontrer dans une autre maison régnante un pareil enchaînement de disgrâces? et ne faut-il pas en quelque sorte, pour en découvrir un exemple analogue, remonter à ces fatalités implacables, à ces royales infortunes dont la poésie ancienne nous a transmis le légendaire souvenir?

Les *Mémoires* de Maximilien furent imprimés pour la première fois à Vienne en 1862 : on les tira seulement à une cinquantaine d'exemplaires destinés par l'archiduc aux membres de sa famille, à plusieurs princes et princesses des cours étrangères ses parents ou alliés, et à ses plus intimes amis. La pensée de les livrer à la publicité ne vint à l'auteur que peu de temps avant son appel à l'empire, dans le courant de l'année 1863. Il confia la surveillance de cette impression aux soins aussi intelligents que dé-

voués du baron Münch-Bellinghausen, si connu dans la littérature allemande sous le pseudonyme de Frédéric Halm, le brillant auteur de *Griseldis*, du *Fils du Désert*, du *Gladiateur de Ravenne* et de *Poésies* fort estimées. L'édition nouvelle fut commencée à Leipzig, Maximilien n'ayant pas voulu que ses œuvres fussent publiées dans sa patrie.

Des considérations d'un certain ordre firent interrompre, vers la fin de l'année, le travail des éditeurs, qui fut repris en 1866. L'empereur s'occupait lui-même au Mexique de la révision de son ouvrage, indiquant des corrections, des additions, *des suppressions surtout* motivées en grande partie par les circonstances politiques survenues alors et qui finirent par lui faire ajourner encore une fois la publication. Les choses en seraient encore là aujourd'hui, si l'été dernier, quand la mort de Maximilien fut connue en Europe, l'empereur François Joseph, par un mouvement spontané de piété fraternelle, n'avait point donné l'ordre de reprendre et

d'achever l'impression des *Mémoires* dont les premiers volumes ont paru au mois d'août, les derniers à la fin d'octobre.

Le livre est intitulé *Aus meinem Leben. Reiseskizzen. Aphorismen. Gedichte*. « Souvenirs de ma vie. Esquisses de voyages. Aphorismes. Poésies. » L'édition allemande contient sept volumes : c'est dire que nous n'avons pas reproduit intégralement le texte original, puisque notre traduction n'en contiendra que deux. Nous n'avons choisi que ce qui nous a paru susceptible d'intéresser à un titre quelconque le lecteur français, et le plus propre à caractériser l'esprit et l'imagination de l'auteur, ou à faire connaître ses rapports avec les souverains étrangers. Le dernier volume se termine par un choix de *Poésies*, dont la plupart ont de la grâce, de l'harmonie, de l'élégance, mais perdraient une grande partie de leur valeur dans une traduction : aussi nous sommes-nous abstenu de les reproduire. Nous avons donné, au contraire, presque en entier le recueil d'*Aphorismes* ou pensées

détachées, jetées sur le papier au jour le jour (1851-1862), et relatives à des sujets variés de politique, de religion, de littérature et de morale. C'est dans cette partie que l'auteur lui-même avait cru devoir faire le plus de retranchements : telle réflexion, tel jugement qui eussent paru naturels sous la plume de l'archiduc, ne pouvaient plus convenir au souverain ; et d'ailleurs ses idées sur les hommes et les choses de son siècle s'étaient sensiblement modifiées depuis les derniers événements (1).

Il nous a paru qu'à l'aide de ces *Souvenirs*, on pouvait reconstituer une physionomie infiniment aimable et touchante, et c'est ce sentiment qui nous a porté à les traduire. Ce caractère qui ap-

(1) Il est à regretter que l'on n'ait pas compris dans ces *Mémoires* le premier écrit de Maximilien, la relation de son *Voyage en Grèce* et en Asie Mineure, qui lui avait laissé de si profonds et de si beaux souvenirs. Cet ouvrage a paru récemment à Leipzig chez les mêmes éditeurs, sous le titre : *Mein erster Ausflug. Wanderungen in Griechenland von Maximilian I., Ferdinand Maximilian, Erzherzog von Oesterreich. Duncker und Humblot, 1868.*

partient déjà à l'histoire, le lecteur en esquissera les contours et en retrouvera lui-même les traits principaux : une âme enthousiaste et ardente, un cœur chaleureux et aimant, un esprit ouvert à toutes les belles et nobles choses, à toutes les idées généreuses, une imagination poétique, rêveuse, essentiellement *romantique*; qu'on note bien ce dernier mot, il est ici capital : c'est une épithète dont le prince se fera plus d'une fois honneur à lui-même, et c'est aussi peut-être celle qui lui convient le mieux. Cette imagination si impressionnable et si vive, cette tournure d'esprit romanesque et romantique qui se purent observer chez lui dès l'enfance (1) et restèrent jusqu'au bout le trait dominant et caractéristique, suffiraient à elles seules pour expliquer son étrange et tragique destinée.

On a été, en effet, bien sévère dans quelques-uns des jugements que l'on a portés sur Maxi-

(1) Consulter à cet égard une étude récente publiée en Allemagne : *Kaiser Maximilian I von Mexico*, von T. A. Liegel. William Onken. Hamburg, 1868.



milien. Il ne saurait entrer dans notre humble rôle de traducteur d'essayer une apologie de ce prince dont la mort héroïque et sublime aurait dû désarmer certains juges prévenus : de plus autorisés que nous entreprendront cette tâche ou l'ont déjà entreprise. Mais il est un reproche adressé à sa mémoire que nous ne pouvons nous empêcher de relever en passant : on a voulu faire de Maximilien un rêveur ambitieux se trouvant à l'étroit dans les conditions d'existence où le sort l'avait jeté, et saisissant avidement la première occasion de poser sur son front une couronne. On ne tient donc aucun compte des appréhensions, des scrupules, des répugnances profondes qui le firent hésiter si longtemps avant d'accepter cet empire qui lui était offert ? et l'on a donc oublié qu'il refusa plusieurs fois, qu'il ne se décida à la fin que sur l'avis des puissances de l'Europe, et quand, après le vote de l'assemblée des notables mexicains, il dut se croire sincèrement appelé par la volonté nationale.

Ces hésitations, ces luttes, ces angoisses de son âme, nous les trouvons éloquemment reproduites dans quelques vers infiniment curieux et touchants que le hasard a fait tomber sous nos yeux. Voici comment le malheureux prince s'exprimait lui-même à la veille de prendre la décision fatale qui devait le conduire au Mexique :

« Faut-il donc me séparer à jamais de ma  
« chère patrie, — du beau pays de mes pre-  
« mières joies? — Vous voulez que j'abandonne  
« mon berceau doré, — et que je rompe le lien  
« sacré qui m'y attache!

« La terre où j'ai vécu les riantes années de  
« mon enfance, — où j'ai ressenti les émotions  
« du premier amour, — me faut-il la quitter  
« pour des buts incertains — d'ambition que  
« vous m'excitez au cœur?

« Vous voulez me séduire par l'appât d'une  
« couronne, — vous voulez m'éblouir par de  
« folles chimères : — dois-je prêter l'oreille au

« doux chant des Sirènes? — malheur à qui se  
« fie à leurs flatteuses promesses!

« Vous me parlez de sceptre, de palais, de  
« puissance, — vous ouvrez devant moi une car-  
« rière sans limites : — faut-il que je vous suive  
« vers de lointains rivages — par delà le vaste  
« Océan?

« Vous voulez tisser d'or et de diamants — la  
« trame de ma vie : — mais pouvez-vous aussi  
« me donner la paix de l'âme? — et la richesse  
« à vos yeux est-elle donc le bonheur?

« Oh! laissez-moi suivre en paix mon tran-  
« quille chemin, — le sentier obscur et ignoré  
« parmi les myrtes! — Croyez-moi, le labeur de  
« la science et le culte des Muses — sont plus  
« doux que l'éclat de l'or et du diadème. »

Est-ce là le cri d'une âme obsédée par la pas-  
sion du pouvoir et dévorée d'ambition? et ne  
semble-t-il pas quand on a lu ces vers qu'il a  
tenu à bien peu que la destinée ne tournât pour  
lui autrement, et qu'il ne poursuivît en poète et

en artiste son heureuse existence au milieu des enchantements de Miramar?

Enfin, ceux qui, sur la foi de quelques pages empreintes d'un enthousiasme juvénile et naïf pour les gloires historiques de sa maison, seraient encore tentés d'attribuer à Maximilien des préjugés monarchiques, de le croire infatué de sa grandeur princière et des privilèges de sa race, feront bien de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils aient lu ces *Aphorismes* que contient notre second volume. Ils y trouveront l'expression d'un libéralisme sincère, et des pensées que ne désavoueraient pas les esprits les plus indépendants et les plus éclairés de notre époque.

La physionomie de Maximilien est de celles qui gagnent à être vues de près. Elle revit à chaque page de ces *Mémoires*, et nous serions heureux qu'elle n'eût pas trop perdu de sa grâce touchante dans la traduction que nous en offrons aujourd'hui.

---



# ITALIE

---

## CHAPITRE PREMIER

### NAPLES ET LE ROI FERDINAND

---

Rade de Trieste, 30 juillet 1851.

Le 30 juillet 1851, à sept heures du soir, je voyais enfin s'accomplir un de mes vœux les plus chers, un vœu depuis longtemps caressé, celui d'entreprendre un grand voyage maritime. Je quittais avec plusieurs de mes amis mon beau pays d'Autriche : le moment était pour moi solennel, car c'était la première fois qu'il m'arrivait d'abandonner ma patrie pour faire un long séjour en mer. La chaloupe nous emporta rapidement, et vers huit heures, au milieu des accords de l'hymne national, nous montions à bord de notre palais flottant, la frégate la *Novara*, dont le nom pour un Autrichien était déjà de bon augure. Les personnes qui nous avaient accompagnés prirent congé de nous, les escaliers mobiles furent levés, et



les dernières communications avec la terre ferme interrompues; à peine eus-je le temps d'expédier encore quelques lignes écrites à la hâte dans la cabine du capitaine. Le jour commençait à baisser : il fallait lever la dernière ancre; cette opération fut laborieuse et réclama les plus grands efforts : un nouveau système français adapté à la machine entravait le mouvement et occasionnait des arrêts perpétuels. Pendant la manœuvre un homme fut si grièvement blessé à la poitrine qu'on dut le transporter à l'infirmierie. La corvette à vapeur la *Lucia* nous prit à la remorque, et à neuf heures enfin on put se mettre en marche. J'arrangeai de mon mieux ma cabine, qui était grande et commode, on pourrait même dire jolie si un contraste trop criant entre la couleur des meubles et celles des rideaux n'avait pas trahi le mauvais goût de la décoration d'arsenal. On prit le thé vers dix heures, après quoi je me jetai dans mon hamac pour goûter le repos et le sommeil de la nuit.

Frégate impériale la *Novara*, 31 juillet 1851.

Ce matin de huit heures à midi j'ai monté mon premier quart : la mer était agitée, le vaisseau tanguait fortement; une pluie violente et froide ne tarda pas à tomber. Les personnes de ma suite éprouvaient un grand malaise : c'est qu'aussi pour le premier jour l'épreuve était assez dure. Au bout de quelques heures le vent devint si contraire qu'il fallut renoncer au remorquage de la corvette et se

mettre à louvoyer vers la terre. Nous étions en vue des côtes de l'Istrie, mais le ciel était trop brumeux et le temps trop mauvais pour qu'on pût distinguer les détails intéressants.

1<sup>er</sup> août 1851.

Dès les premières heures du matin nous aperçûmes le *Monte Ossero* et quelques îles du *Quarneros*. Le temps était assez beau, la mer moins agitée : mais chacun se ressentait du malaise de la nuit. Je montai le quart à huit heures : une somnolence de plomb m'accablait; mes pieds étaient fatigués dans des bottes trop étroites : je dus faire sur moi-même des efforts incroyables pour tenir bon jusqu'à l'*heure des esprits*. Les nuages s'amoncelaient au loin, les éclairs et la foudre jetaient sur le vaisseau des lueurs blafardes, et comme rien ne voilait l'horizon et que l'eau reflétait la lumière, l'œil était par moments douloureusement aveuglé. De pareils spectacles se déroulant majestueusement sur une scène immense et grandiose ne sont donnés qu'à celui qui parcourt les vastes plaines de la mer.

2 août 1851.

On aperçoit aujourd'hui les côtes du royaume de Naples et le commencement des Abruzzes. Nous approchons jusqu'à huit milles de la rive italienne. On distingue à l'œil nu la petite ville de Viesti. Le pays

est boisé, montagneux et sillonné de jaunes bandes de terre. La ville assez insignifiante s'élève sur une de ces collines jaunâtres. Un peu plus loin on aperçoit de vieilles tours comme il s'en rencontre du reste le long de toute la côte : elles ont été construites autrefois pour servir de remparts contre les invasions des Turcs. Devant Viesti nous croisons de nombreuses barques napolitaines aux voiles bizarres. La chaleur ardente du soleil nous avertit que nous sommes entrés dans les régions du Midi. Abimé dans la contemplation de la mer qui déroulait à mes yeux son azur profond et infini, je retrouvais avec joie de chers souvenirs d'un heureux temps, ceux de mon beau voyage en Orient.

3 août 1851.

Ce que peut la nature, de quelles forces elle dispose, comme les eaux bondissent, comme l'air et les nuées se combattent, on ne le voit que sur les Alpes et leurs sombres lacs de rochers ou sur l'étendue infinie de la mer. L'homme ébranlé sent alors son néant : mais le courage et l'orgueil lui reviennent quand il songe que c'est son esprit qui a dompté les flots et détourné la foudre du ciel. Cette nuit nous offrait un de ces moments sublimes qui subjuguent le cœur et l'âme, et nous en étions transportés. C'était une lutte grandiose entre les éléments : les éclairs répandaient une clarté plus brillante que le jour, le tonnerre retentissait en coups incessants et formidables, de

violentes bourrasques faisaient entendre des sifflements aigus, la pluie tombait à torrents. Je me levai vers quatre heures, je m'habillai à la hâte et montai un instant sur le pont pour jouir de ce spectacle inaccoutumé. La messe annoncée pour dix heures ne put avoir lieu, l'aumônier étant malade et le tangage du vaisseau trop violent. On passa la revue néanmoins, et il y eut musique comme d'habitude entre dix et onze heures.

Les côtes napolitaines apparurent de nouveau : nous approchions de la terre de deux milles environ, de telle sorte que nous pûmes distinguer aisément la ville et le cap d'Otrante : ni l'une ni l'autre n'ont rien de remarquable. On continue à voir les vieilles tours dont je parlais tout à l'heure : le pays est inculte et jaunâtre ; nous espérons que les rives fameuses de l'autre côté du cap seront plus attrayantes, autrement l'antique et admirable Grèce conserverait la palme de la beauté, et les rives de Naples si vantées auraient peine à égaler les golfes magnifiques de Patras et de Lépante. Un prochain avenir nous révélera la vérité des choses à cet égard, et j'attends avec impatience mon propre jugement. Au déclin du jour nous croisions le cap *Santa-Maria de Leucca* où l'on aperçoit une église célèbre pour son pèlerinage. Dans la lumière du soir ce pays nous apparut sous un aspect plus favorable : le soleil se coucha étincelant et radieux dans la mer empourprée. Le crépuscule resplendissait de teintes éblouissantes, et cet éclat méridional me réchauffait le cœur et me reconfortait.

4 août 1851.

Je fus debout à trois heures, mon quart ayant lieu de quatre à huit. Une chance heureuse m'envoya pour ma première *matutina* un lever de soleil magnifique.

On découvrit bientôt les côtes de Calabre : ce sont des rochers nus comme les régions du Sud en offrent si souvent, mais la lumière éclatante du soleil est là pour les revêtir d'une incomparable poésie. Malheureusement la frégate était trop éloignée de la terre pour qu'on pût distinguer nettement les détails. Nous déjeunions de fort bonne humeur, lorsque tout à coup un bruit sourd dans la mer et les jaillements de l'écume contre les parois du vaisseau nous donnèrent un pressentiment sinistre : nous nous élançâmes sur le pont où retentissait le cri affreux : *Un uomo è caduto in acqua !* Une agitation indicible se répand aussitôt. Je cours au gaillard d'arrière et j'aperçois avec douleur un malheureux matelot tombé du haut de la grande hune, luttant contre les flots et s'efforçant d'approcher du navire qui s'éloignait toujours davantage. On descend la remorque, les voiles sont repliées et une chaloupe est lancée en toute hâte à la mer ; le *salva uomini* avait été mal jeté, l'appareil d'éclairage seul était parti, et ballotait et fumait à l'arrière du vaisseau. C'étaient là des moments d'une mortelle angoisse, d'un indicible effroi : on se demandait à chaque instant si l'infortuné pourrait résister, s'il aurait la force de

se maintenir sur les flots. Enfin, à force de rames, la chaloupe avança et atteignit le matelot : on le vit se soulever et saisir le bord... : grâce à Dieu il était sauvé. On le porta à l'infirmerie : il n'avait point perdu connaissance et s'en était tiré sans grand dommage.

Aujourd'hui on attendait le vieil Etna comme le Messie. On guettait, on cherchait, on faisait mille conjectures, mais en vain : le solennel vieillard ne voulut pas se montrer, ou plutôt il resta toujours hors de la portée de la vue.

5 août 1851.

Je montai mon quart de quatre à huit heures. Ce furent là des moments d'un intérêt sublime, des moments pendant lesquels une partie importante de l'histoire du monde se déroula en tableaux devant mes yeux : des vapeurs du matin se dégageait le vieil Etna, ce vénérable témoin de tant d'âges disparus, de tant d'époques florissantes, de tant de décadences de vaillantes nations ; au sein du crépuscule empourpré resplendissaient les montagnes de la Sicile au pied desquelles furent commis tant d'attentats fameux. Tout à coup une lumière éclatante se répandit sur les monts de la Calabre : le soleil ardent de l'Italie, cet empoisonneur du sang sicilien, darda ses traits de feu sur la fière Messine dont les tours, les palais et les donjons se détachaient étincelants sur la riche verdure des jardins. C'était là cette



cité que fonda jadis le subtil et inquiet génie de la Gr ce, cette cité où le poète fait pleurer la sœur *fiancée* sur deux cadavres chéris, où le poignard plongé dans un cœur français donna le signal des *Vêpres Siciliennes*, et où il y a dix ans à peine fut étouffée une lutte sanglante entre un souverain et son peuple. Mais Dieu a prononcé son jugement sur cette ville coupable, et ses palais sont là pour témoigner de la terrible sentence, car depuis le fameux tremblement de terre les plus beaux d'entre eux n'ont conservé qu'un étage, et les splendeurs des étages disparus sont aujourd'hui remplacées par des toits.

Le soleil dans sa course victorieuse chassait les ombres de la nuit et dissipait le brouillard. Le Phare nous apparaissait dans toute sa magnificence. Les contours de la terre ferme commençaient à se dessiner dans la lumière du jour, et au pied des montagnes de la Calabre ressortait souriante des flots azurés l'aimable ville de Reggio, encadrée dans la végétation luxuriante du Midi. Les palmiers balançaient leurs nobles cimes, les citronniers et les vignes s'épanouissaient dans la joie, un air frais et léger nous apportait les parfums des plantes méridionales. A l'arrière-plan, sur les deux rives, s'élevaient les montagnes volcaniques aux lignes pittoresques et nettement accentuées. Les couleurs avaient cet ardent éclat si cher à l' me et aux yeux de l'homme du Sud et qui réchauffe si bien le cœur des gens du Nord. Nous glissions doucement sur une mer tranquille : la perspective changeait continuellement, car il ne nous

était point donné de poser le pied sur ce sol classique. Messine se dessinait en contours toujours plus accentués : à l'aide d'une longue-vue on distinguait nettement les forts et les églises, et je pus lire moi-même sur un long bâtiment situé au bord de la mer l'inscription *Palazzo di Citta*. Ce que nous désignons chez nous dans notre modestie allemande du nom de maison, l'emphatique Italien n'hésite pas à le décorer du titre pompeux de " palais „. Parmi les monuments nous remarquâmes surtout un clocher dont les rangées de fenêtres s'élevaient en spirale. La ville est grande et ornée de jardins magnifiques. La contrée déroulait devant nous un panorama splendide : tout était harmonie dans le calme sublime du matin ; l'Etna lui-même ne respirait que doucement, la fumée sortait de son cratère comme une légère haleine.

Les rives commençaient à se resserrer : nous approchions d'un nouveau théâtre d'événements historiques, nous arrivions au détroit fameux, si célébré par les poètes, de Charybde et de Scylla. L'horreur qui frissonne à travers les chants homériques, l'épouvante que nous fait éprouver *le Plongeur* de Schiller, disparaissaient devant la réalité. A l'extrémité d'une langue de terre aride, surmontée d'une ville assez importante et d'un phare massif peu élevé, est Charybde dont la gueule resta pour nous pacifiquement fermée. Enfin, au pied de la montagne, tout au bord de la mer, s'élèvent les dents d'un noir rocher couronné d'une forteresse et relié par un pont à la terre ferme : c'est la pittoresque Scylla. Nous franchîmes

paisiblement et sans pilote indigène le détroit fort peu redoutable qui fit trembler jadis le roi d'Ithaque et coûta la vie au noble et beau jeune homme de la légende. Mon oreille ne put entendre ni mugissements, ni hurlements, et la fille des rois ne va plus se pencher sur la pointe du rocher pour rechercher les traces du nageur intrépide.

On se retrouva bientôt en pleine mer, et l'on resta longtemps sous le charme des rives admirables qui venaient de se dérouler à nos yeux. Je pris mon petit livre dans ma bibliothèque et je relus les vers fameux :

« Connais-tu la contrée où les citronniers fleurissent ? »

. . . . .

Et cependant je l'avoue, quelque magnifique que fût l'aspect de Messine, celui des golfes de Patras et de Lépante me paraissait plus magnifique encore.

Nous apercevions à gauche les îles Vulcano, Lipari et Panaria, et devant nous s'élevait le Stromboli, de formation toute volcanique, comme le prouve déjà sa configuration. Le feu intérieur de l'île Vulcano est éteint depuis plusieurs années ; Stromboli, au contraire, fume et vomit encore abondamment. Aucune de ces îles n'a de grandes dimensions, mais le Stromboli atteint une hauteur de deux mille pieds et ressemble assez à un pain de sucre à la pointe déprimée : son escarpement descend à pic dans la mer, et quelques pêcheurs seulement peuvent trouver là un abri. A quelques lieues du Phare, on manda par

signaux le capitaine de la *Lucia*, qui, après avoir déjeuné avec nous, me fit ses adieux et retourna à son bord : le vapeur exécuta plusieurs manœuvres assez brillantes, les hommes montèrent sur les vergues et poussèrent onze hourras ; la *Lucia* cingla ensuite vers le Phare, et bientôt disparut : elle retourne à Trieste où elle arrivera dans cinq ou six jours. Notre marche s'était ralentie depuis que le bateau à vapeur ne nous remorquait plus. Vers le soir nous distinguâmes nettement la fumée du Stromboli ; mais ce phénomène offrait peu d'intérêt, aucune flamme ne sortant du cratère. Espérons que le Vésuve en notre honneur voudra faire plus de frais que ses deux camarades !

6 août 1851.

Le tempe est superbe, la mer est calme : nous sommes désagréablement surpris en montant sur le pont de voir encore le Stromboli à une faible distance ; le vaisseau n'avait presque pas marché pendant la nuit. On aperçoit dans la matinée les côtes de Policastro.

Je montai le quart de six à huit heures du soir. Le coucher du soleil avait été splendide : le disque de feu s'abîmait majestueusement dans la mer tranquille et empourprée. Les montagnes de Salerne se détachaient nettement en teintes grisâtres, comme celles de l'Asie Mineure. Quelque poétique que fût cet aspect, il était désolant pour le marin, car le

calme plat avait appesanti sur nous ses ailes de plomb, et le vaisseau restait immobile comme une île solitaire au milieu de la mer unie. A peine la nuance de feu s'était-elle éteinte au couchant, que la lune répandit sur les flots ses rayons argentés : elle est actuellement en croissance et se trouvera dans son plein pendant notre séjour à Naples.

7 août 1851.

On avait peu marché pendant la nuit, car lorsque le temps se découvrit vers dix heures, le Stromboli se dressait encore devant nous : mais cette fois-ci du moins nous étions dédommagés par les nuages de fumée qui s'échappaient en abondance de son cratère. Je lui pardonnai donc sa proximité, et j'allumai mon cigare pour fumer comme lui. Il semblait être en proie à une agitation violente, les vapeurs augmentaient toujours sur sa tête, et formaient dans le ciel un panache de plus en plus épais. Le vent s'éleva un peu à midi, de sorte que vers trois heures j'aperçus le Vesuve.

8 août 1851.

Comme les Grecs devant Troie, nous nous trouvions arrêtés à l'entrée de Naples. Chaque jour nous pensions pouvoir arriver, mais nous n'avions jamais de vent favorable. Ce matin la mer est unie comme

un miroir, et nous sommes seulement à la hauteur de Nicosia. On distingue assez nettement le rivage, et on aperçoit sur une colline une petite ville, Nicosia elle-même probablement. Les montagnes sont très hautes et descendent à pic dans la mer, mais elles sont dénudées, et l'on ne saurait dire qu'elles soient précisément belles. Durant tout le jour la chaleur est étouffante.

Frégate impériale la *Novara*, 9 août 1851.

A sept heures du matin j'étais éveillé pour admirer les magnifiques contours de l'île de Capri. Cette citadelle de rochers s'élevait majestueusement du sein de la mer, et dessinait ses dentelures romantiques sur le ciel du Midi. Près de la rive principale se dressaient, comme les ouvrages avancés d'une forteresse, des récifs escarpés, dont l'un, percé à jour, forme au dessus des eaux une porte naturelle. L'île, en dépit de son sol rocheux, est habitée et fertile : c'est la terre nourricière du fameux vin de Capri. De quelque côté qu'on la contemple, elle est toujours noble et pittoresque : tantôt ce sont des plaines inclinées couvertes de verdure, tantôt des murs de rochers descendant à pic dans les flots, tantôt sur les hauteurs apparaissent comme des forêts de citadelles ; partout une admirable diversité.

On aperçoit enfin Ischia et Procida, îlots de formation rocheuse, mais verdoyants et romantiques ; nous commençons à entrer dans le fameux golfe de

Naples. Le jour malheureusement n'était pas très pur, mais le panorama se déroulait lentement devant nous : les montagnes dessinaient leurs contours, les groupes de maisons se détachaient peu à peu ; on approchait encore, et quelques nuances ressortaient sur le ton général : puis les formes des maisons s'accroissaient à leur tour ; on s'interrogeait et l'on se montrait les points remarquables : on s'armait de lorgnettes, on était en proie à cette agitation intérieure, à cette émotion qui se font toujours sentir à l'approche d'un lieu célèbre qu'on n'a jamais vu. Je m'approchais avec un certain sentiment de défi. Pendant mon voyage en Grèce, on m'avait tant de fois mis Naples au dessus de ce qui ravissait alors mes yeux, un de mes compagnons l'avait tellement élevée au dessus de tout ce qu'il avait vu, que j'avais résolu de n'y point trouver grand plaisir. Quand on a pris une pareille résolution, on se hâte de juger sur la première apparence. Je trouvai donc la ville trop petite, les hauteurs qui la dominent trop basses ; j'aurais préféré la voir au pied du Vésuve couvert de nuages épais ; j'aurais en général retouché bien des choses. L'atmosphère, je l'ai dit, n'était pas très limpide, les collines ne dessinaient pas nettement leurs contours, l'éclat de la lumière méridionale n'animait point les couleurs, le ciel et la mer n'avaient point cet azur profond, d'une beauté incomparable, et qu'on n'oublie jamais lorsqu'une fois on l'a vu. Nous approchions toujours : on distinguait déjà le château Saint-Elme, le château de l'Œuf, la *Villa Reale* et d'autres points remarquables, et mon admi-

ration restait toujours en suspens. Je préférerais de beaucoup le côté du Vésuve, et plus loin celui qui regarde Castellamare et Sorrente : là s'élevaient de grandes montagnes, là s'étendait un pays vert et luxuriant, d'un aspect véritablement pittoresque. Tout à coup la frégate vire de bord et se met à tourner le château de l'Œuf qui s'avance dans la mer : le Palais Royal apparaît avec ses formes massives, ses terrasses verdoyantes et son site majestueux : les rangées de maisons se développent, les coupoles s'élèvent, les palais se détachent, ... je commence à comprendre que Naples est une grande ville et qu'elle est vraiment belle !

Nous jetons l'ancre, et attendons impatiemment la *pratica* qui devait nous donner l'autorisation de mettre pied à terre. Mais cette faveur se fit longtemps désirer : nous avions négligé de prendre à Trieste une *patente de santé*, et les doctes autorités de Naples ne voulant pas nous laisser aborder, il fallut rester là jusqu'à cinq heures. Le temps s'éclaircit, et un panorama admirable se déroula à nos yeux. A droite s'élevait au bord de la mer le fier Vésuve avec ses sombres mystères, et à ses pieds la ville de Portici; plus loin s'étendait jusqu'en face de Capri une chaîne de montagnes aux formes accidentées dont les gracieux replis laissaient entrevoir Castellamare, qui s'épanouissait souriante au milieu d'un bois d'orangers et son château royal *Qui si Sana*, Sorrente, dont la poésie a consacré le nom, et la petite ville de Massa. A gauche du volcan, recouvert encore d'un léger panache de fumée, s'étendait une plaine im-



mense et magnifique jusqu'à la ville adossée à des montagnes parsemées de jardins. Malgré la longueur de la côte, la série des habitations jusqu'à Portici est à peine interrompue.

Dans Naples, les masses de maisons sont irrégulières et mouvementées, on ne voit nulle part ces lignes monotones et ennuyeuses des villes modernes. Plusieurs points intéressants ressortaient davantage : le Palais Royal, imposant et massif, avec ses briques de couleur claire, ses berceaux d'orangers, ses voûtes de feuillage élancées et légères comme des jardins de Sémiramis; le château Saint-Elme, dont les constructions pyramidales couronnent une hauteur au centre de la ville; le château de l'Œuf qui s'élève du sein de la mer comme un ouvrage avancé à la gauche du Palais Royal et n'est relié à la ville que par un pont; le Château Neuf avec sa grise citadelle des princes d'Anjou, ancien château-résidence de Naples; le massif palais Capo di Monte, du style italien le plus pur, s'élevant au milieu des villas et des nombreux jardins qui dominent la ville et construit par Charles III pour servir de résidence d'été aux rois napolitains. Au dessus de la masse confuse des maisons se dressaient les coupoles des églises, couvertes de tuiles vernissées étincelant au soleil, ainsi que la grande tour qui avoisine le château *del Carmine*. De l'endroit où nous étions à l'ancre, le château de l'Œuf cachait les longues allées de la Villa Reale ainsi que la rangée de maisons appelée *Chiaja*, le Corso des Napolitains. Derrière le château s'élève sur une terrasse construite dans la

mer un petit palais royal nommé *Chiatamone*, entouré d'arbres dont les masses de verdure rafraîchissent les yeux.

A gauche de la ville, la côte décrit un demi-cintre analogue à celui de droite : sur les collines de tuf en terrasse s'échelonnent de nombreuses et superbes villas. A la pointe de cette chaîne si caractéristique au milieu de laquelle a été creusée la grotte fameuse du Pausilippe on aperçoit le port de Pouzzoles avec son fort couronné d'un château, et la forteresse de Baja ; les îles de Procida et d'Ischia viennent fermer ce panorama admirable. Tandis que nous contemplions avec curiosité toutes ces choses, nous eûmes comme un avant-goût des mœurs populaires napolitaines. De nombreuses barques passaient autour de nous dans la mer écumante, et l'on voyait déjà les lazaroni et les pêcheurs avec leur teint olivâtre, leurs physionomies animées, leurs bonnets rouges retombant sur l'épaule, et leur costume si voisin de l'état de nature. L'un d'eux sans plus de façon, au milieu de ses camarades, se mit à changer de chemise en vue de la frégate.

Au bout d'un certain temps, une chaloupe arriva portant notre ambassadeur le feld-maréchal lieutenant Martini : il entama de son embarcation un dialogue avec le capitaine, et la *pratica* n'étant pas encore arrivée, il s'en retourna à terre pour nous attendre. Exposé sans défense aux rayons brûlants du soleil, emprisonné dans un uniforme de grande tenue, j'étouffais de chaleur ! Vers cinq heures enfin je pus descendre dans une barque pour me faire conduire au rivage.

Pendant que nous ramions vers le quai de Santa Lucia, entre le château de l'Œuf et le Palais Royal, la frégate envoya un salut de vingt et un coups de canon qui fut rendu aussitôt par une batterie de terre. A mesure qu'on approchait, nous commencions à distinguer les détails de la ville. Les maisons sont resserrées les unes contre les autres, très hautes et très étroites : quelques-unes même n'ont qu'une fenêtre en largeur. Les toits sont en terrasse : chaque fenêtre a son petit balcon de fer. Et que ne voit-on pas à ces balcons ? Que ne s'y trouve-t-il point d'amusant ou de bizarre ? Le balcon est un élément essentiel de la vie méridionale : ici à Naples, on y pend des draps de lit et des banderoles, on y joue de l'éventail, on y voit s'épanouir les fleurs et les moines, le tout dans un *sans gêne* italien.

Nous sautâmes enfin sur le quai après neuf jours de voyage en mer, et comme par un coup de baguette magique nous nous trouvâmes transportés dans un monde tout nouveau, un monde si agité et si confus qu'il fallut à nos oreilles et à nos yeux un certain temps pour s'y accoutumer. Dès nos premiers pas sur la terre de Naples, nous nous vîmes entourés des représentants de la vie populaire : ici s'avançaient gravement dans la rue deux capucins avec un grand binocle sur leur nez vénérable pour mieux examiner les nouveaux arrivants ; là s'agitait, au milieu de la foule bruyante et criarde, le tricorne gigantesque d'un abbé italien : de toutes parts accourait l'armée des lazaroni entourant en triomphe le timide étranger. C'était un tapage, une animation, un tumulte

inouïs pour des oreilles germaniques. La tête commençait à nous tourner, et cette ivresse de sensations augmenta encore lorsque nous montâmes avec notre ambassadeur dans un véhicule indigène pour parcourir la fameuse *Toledo*, la grande artère de Naples; chez nous on eût pris cette agitation pour un soulèvement populaire, ou tout au moins pour une mascarade à l'époque du carnaval : ici c'est un sabbat de tous les jours. Ma stupéfaction était si grande, qu'au milieu de ce pêle-mêle bizarre un petit nombre de figures seulement purent se graver dans ma mémoire.

Ici le peuple *vit* : il n'est pas moralement atrophié et replié sur lui-même comme dans les autres villes; tous ses faits et gestes s'exécutent en plein air, car son activité se déploie dans la rue, et c'est pour le voyageur nouvellement débarqué un spectacle d'un attrait sans égal, un merveilleux divertissement. Les boutiques sont à l'air libre et découvertes, les comestibles sont entassés par les rues : au milieu des plus beaux produits du Midi vous voyez les moutons et les pourceaux, les chiens et les enfants jouer et se bousculer dans l'état de nature le plus complet; les derniers, vrais petits Murillos, vont et viennent hardiment dans leur costume primitif entre les boutiques de macaroni et les gargotes, et attrapent leur dîner là où ils peuvent, au besoin même dans le fumier. A tous les coins de rue, pour ainsi dire, on voit des caisses de bois aux couleurs bigarrées sur lesquelles s'élève un berceau à colonnes, orné d'oranges et de feuillage, et entourant l'image d'une madone. Derrière ces colonnes se trouvent de petits barils allongés, posés hori-

zontalement ou verticalement selon la circonstance, et versant de l'eau fraîche : les hommes qui font manœuvrer ce simple appareil sont les fameux *aquajoli*.

Les équipages populaires doivent compter au nombre des principales curiosités de Naples. Ce sont pour la plupart des charrettes à deux roues attelées d'un, de deux, souvent même de trois chevaux : ceux-ci ont une aigrette pointue à l'une de leurs oreilles et un harnais bizarre orné de laiton, et presque toujours muni de grelots ; derrière le cheval et presque sur sa croupe est assis le conducteur : entre les roues se dresse un siège pour deux ou trois personnes. Mais les Napolitains s'arrangent de manière à ce que douze ou quatorze individus empilés dans cet étroit espace se font emporter au trot par un tout petit cheval.

On ne saurait dire que la fameuse Tolède soit vraiment belle : les maisons et la rue elle-même sont dans le désordre le plus grandiose et recouvertes d'une crasse poétiquement pittoresque. A la moitié de cette rue, au centre de la ville, se trouve une belle place de grandeur moyenne appelée *Largo del Mercatello*, et fermée d'un côté par un bâtiment demi-circulaire qui appartient aux jésuites : le caractère des propriétaires se reconnaît aisément au style de l'architecture. La Toledo monte peu à peu vers la colline : nous arrivons par un pont élégant dans la région des jardins.

A peine avons-nous quitté l'intérieur de la ville que le chemin était déjà bordé de ces allées superbes dont la verdure repose si bien les yeux, et qui sont un des plus beaux ornements de Naples. Après

quelques détours nous nous trouvions, près d'une grille de fer gardée par des sentinelles, devant le magnifique palais *Capo di Monte* : c'est un édifice colossal comme toutes les constructions italiennes du siècle dernier ; les colonnes et les fenêtres sont en pierres énormes et grisâtres, de même que les vastes portes de la façade : les pilastres de ces portes soutiennent à l'intérieur les gros murs du palais et donnent accès à de grands et spacieux corridors dans lesquels on peut aller facilement en voiture. Les murailles sont en briques nues dont la couleur forme avec le gris des pierres un excellent contraste. Le château est entouré d'un jardin anglais dont les pelouses sont actuellement desséchées, mais où l'on voit en échange de petits palmiers et des lauriers-roses merveilleusement fleuris.

J'entrai en voiture sous l'une de ces belles et spacieuses arcades du palais pour faire une visite à ma tante Clémentine : je la trouvai en grand deuil de son mari, le prince de Salerne, mort depuis quelques mois : sa fille la duchesse d'Aumale était à ses côtés. On parla longuement des parents de Vienne et du bon vieux temps ! Les pièces habitées par ma tante sont d'une grandeur extraordinaire, avec des fenêtres et des portes gigantesques, un carrelage de briques rouges, et un mobilier assez maigre, véritable installation italienne. J'allai rendre aussi mes devoirs au comte Aquila qui habite une maison voisine du palais, mais je ne le trouvai pas, non plus que son frère Trapani qui loge dans le palais même. Nous fîmes encore une petite promenade dans le parc qui

s'étend fort loin derrière le château : il est dessiné dans le vieux style italien, traversé par de grandes allées droites, non point taillées en raïdes murailles comme dans les jardins à la française, mais en berceaux réguliers. Les arbres gigantesques sont presque tous entourés d'un lierre touffu. Les bosquets sont abandonnés incultes à la nature, ou disposés avec art en lignes droites, ce qui leur communique un charme tout particulier, et leur donne quelque chose du noble caractère italien de ceux qui les ont plantés : l'œil plonge avec délice dans les nombreux entre-croisements de ces longues allées d'arbres dont l'épaisse verdure offre un abri impénétrable aux rayons brûlants du soleil. Ce beau parc tout rempli de lièvres et de faisans ne sert qu'aux chasses royales, et l'entrée n'en est permise qu'à un petit nombre de privilégiés.

Nous revînmes dans l'intérieur de la ville par les fameux *ponti rossi*. La route conduit sur la hauteur de *Capo di Monte*, et, en descendant, vers la plaine qui s'étend entre Naples et le Vésuve : c'est une série non interrompue de jardins ornés de pins gigantesques et de pampres luxuriants, et les échappées dont on jouit de l'allée des voitures sont admirables. Le soleil était au terme de sa carrière, le temps s'était éclairci, et Naples avec ses environs semblait vouloir montrer tout le charme qu'elle peut exercer sur le cœur de l'étranger : sur le mien, je l'avoue, la victoire était complète. Au fond du tableau s'élevait majestueusement le Vésuve, et à ses pieds la plaine magnifique se développait jusqu'aux montagnes de

Caserte ; à droite, la ville descendait en pente, nous donnant pour la première fois une idée de son immensité : devant et derrière nous, se déroulaient les richesses d'une végétation méridionale : dans le bleu crépuscule on apercevait au loin les montagnes de Massa et de Sorrente, et devant elles s'étendait le vaste golfe. Nous suivions la *strada dei Ponti Rossi*, ainsi nommée de deux aqueducs construits en vieilles briques rouges d'origine romaine, et sous lesquels passe le chemin des voitures. Mais ce ne sont point ces antiquités qui rendent cette route si célèbre, ce sont les perspectives admirables qui s'y développent aux yeux du voyageur. J'étais enfin converti, et m'avouais à jamais un admirateur enthousiaste de la belle Parthénope ! Si belle que soit la Grèce, si magnifique que puisse être le golfe de Lépante, il manque à ces contrées le charme souverain d'une végétation verdoyante, et les détails toujours divers et toujours nouveaux de la perspective. En descendant la colline on rentre dans la ville par la *strada Foria*. Le premier édifice que l'on rencontre est le Grand Hôpital avec sa massive et superbe façade, qui a reçu le nom de *Reale Albergo dei Poveri* : c'est l'œuvre de Charles III. Tout ce qui, à Naples et dans les environs, a été construit de grandiose, remonte à ce monarque : il commença ces travaux gigantesques comme souverain des Deux-Siciles, et les fit achever pour son fils lorsque étant monté sur le trône d'Espagne, il eut à sa disposition les immenses ressources de ce pays.

A peine étions-nous rentrés dans la ville, que de



nouveaux tableaux de la vie napolitaine s'offrirent à nos yeux. D'élégants fourgons, couverts comme des calèches, suivaient les rues au trot dans la direction de la campagne : que pouvait donc être leur chargement ? C'étaient les pauvres morts qui, selon la coutume du pays, sont, aussitôt après leur décès, abandonnés de leurs familles et transportés au *Campo Santo*. L'un de ces chars était entouré de jeunes enfants habillés en chérubins, assis sur de petits sièges disposés en dehors, et tenant dans leurs mains des torches allumées. Nous rencontrâmes aussi une de ces fameuses confréries napolitaines, longue file de personnages vêtus de blanc et s'avancant deux par deux à la suite d'un porte-croix et d'un ecclésiastique. Ces hommes, assez semblables à des ombres, étaient voilés, et l'on ne distinguait que leurs yeux brillants derrière l'étoffe blanche qui de leur capuchon pointu leur retombait sur le visage. Chaque classe de la société possède une confrérie de ce genre qui, à frais communs, donne ses soins aux malades et rend les derniers devoirs aux trépassés.

Nous remarquâmes dans cette rue de petits ponts complètement à sec : ils sont là pour les pluies qui tombent souvent en telle abondance que la rue tout entière est changée en torrent. Le naïf Napolitain, incapable, sans doute, de couper le mal à sa racine, n'a su découvrir pour les cas d'urgence aucun autre mode de communication. Nous débouchâmes dans la *Toledo*, à l'angle du *Reale Museo Borbonico* : ce dernier, majestueux et gigantesque édifice, est construit en pierres grises et en briques nues dans l'ancien style

italien ; c'est là que sont renfermés les trésors artistiques du royaume de Naples.

Le soir était arrivé, ramenant comme par enchantement le mouvement et la vie. Jusqu'ici nous avions observé les classes populaires : il nous restait maintenant à étudier la foule élégante de la belle société qui, après la sieste d'usage, se pressait dans les rues pour savourer la fraîcheur du soir. Dans la partie de la Toledo qui s'étend au delà du *largo del Mercatello*, les voitures étaient littéralement enchevêtrées. A Vienne, où règne pourtant une animation si grande, on prendrait cette agglomération confuse d'équipages pour un encombrement occasionné par quelque accident survenu, ou tout au moins on en redouterait un : ici ce n'est que l'amusement de chaque jour, et en dépit des cris de détresse poussés de tous côtés, en dépit des voitures qui s'avancent enfoncées comme des coins les unes dans les autres, il ne se produit aucune confusion durable, et il n'arrive aucun malheur. Au sortir de ce charivari à rompre les oreilles, les équipages se séparent pour se replonger aussitôt dans une nouvelle cohue. Ce pêle-mêle rappelle assez le *fresco* de Venise où dans le grand canal les gondoles se pressent contre les gondoles, avec cette différence que les forces motrices sont là-bas des rameurs et ici des chevaux. Le vacarme est encore augmenté par les cris des marchands et des mendiants : les premiers annoncent leurs marchandises de la façon la plus comique et la plus bruyante, et accompagnent leurs vociférations de la mimique la plus bizarre.

Les mendiants de tout le royaume semblent tenir à Naples leurs congrès : dans la rue *dei Ponti Rossi* principalement, nous étions assiégés d'importuns étalant leurs infirmités de toutes les manières, et s'approchant des voitures avec une prestesse merveilleuse pour attraper quelque argent à l'aide d'une profusion incroyable de gesticulations et de paroles. De la Toledo nous nous rendîmes chez notre ambassadeur qui habite la *Chiaja* derrière la Villa Reale. Nous déposâmes chez lui nos uniformes et nous donnâmes le plaisir de contempler quelque temps l'aspect si animé du Corso : c'est une large rue qui s'étend entre les allées de la Villa Reale tout au bord de la mer, et une rangée de maisons symétriques de construction nouvelle. Ici encore les voitures se pressaient contre les voitures, cavaliers et amazones se promenaient en costume élégant, tout était joie et mouvement. Cet endroit paraît être le *Prater* napolitain.

Nous remontâmes en voiture pour gagner par la *Chiaja* le chemin de Pouzzoles qui longe le bord de la mer. Les équipages ainsi que les toilettes ont certains détails assez beaux, mais l'ensemble n'en est jamais heureux, ni d'une véritable élégance : on voit de magnifiques voitures avec des cochers malpropres et les mains nues, des figures de vieilles femmes encadrées dans de coquets chapeaux roses du dernier goût. En somme, on ne saurait trouver aucune physionomie féminine unissant la noblesse à la beauté : les traits ont toujours quelque chose de mauresque.

A peu de distance de la maison du feld-maréchal Martini, nous rencontrâmes en phaéton un gros jeune homme à cheveux roux, conduisant lui-même à l'anglaise, et qui ôta fort poliment son chapeau quand il aperçut l'ambassadeur. Je demandai qui c'était, et j'appris avec ravissement que mes yeux avaient vu une des célébrités du jour, une des puissances de ce monde, un des personnages les plus importants de notre siècle, une des étoiles d'or du ciel européen... le jeune et grand Rothschild de Naples!

De la route de Pouzzoles que nous suivions, le regard s'étend sur de ravissantes perspectives. D'un côté s'élèvent les montagnes de tuf parsemées de jardins et de villas : les pauvres lazaroni se sont creusé dans leurs flancs des cavernes ; on y voit aussi de hautes voûtes, taillées dans la pierre molle, qui servent peut-être d'entrée à de grands entrepôts. De l'autre côté de la route, le terrain descend à pic dans la mer, et en beaucoup d'endroits cependant il est couvert de villas. Comme cette route fait le tour de la rade, on peut voir la ville dans toute son étendue avec ses forts pittoresques et ses collines de verdure, ainsi que la vaste plaine, le majestueux Vésuve, et les montagnes de Sorrente qui s'élèvent en amphithéâtre. On ne se rassasie jamais de contempler ce panorama admirable. Les curiosités les plus saillantes sur la route même sont : les ruines grisâtres d'un grand palais commencé autrefois dans la mer par le vice-roi d'Espagne et resté inachevé depuis lors, ruines qu'on appelle fort improprement " le palais de la reine Jeanne de Naples, „ et un palmier gigantes-

que dont la cime majestueuse s'élève du milieu d'un jardin, et semble planer au dessus de la route. J'ai vu les palmiers d'Athènes et les palmiers de Nauplie : leur taille est plus énorme, mais aucun d'eux n'est aussi opulent de formes ni aussi beau, aucun d'eux ne s'élève avec autant de noblesse et de majesté : aussi ne vient-il point à Naples de peintre qui n'en prenne l'image ; ses feuilles sont abondantes et d'une longueur immense, elles s'inclinent vers la terre en élégants arceaux. Le palmier est l'arbre de l'imagination, une forme merveilleuse empruntée à quelque rêve divin, dont la tige élancée s'élève majestueusement dans les airs, tandis que les balancements légers de ses feuilles ressemblent à une danse des Grâces. Le soleil avait depuis longtemps disparu : d'innombrables lumières apparaissaient de tous côtés, et à la vie du jour succédait une vie nouvelle plus animée et plus intéressante encore, la vie nocturne de Naples. Les illuminations se reflétaient le long des quais dans le miroir de la mer, et dessinaient des sillons de feu sur les flots légèrement agités ; puis apparut dans les cieux la lune pleine et radieuse qui éleva sa lumière à la hauteur de l'idéal en répandant ses rayons mystérieux et argentés sur la terre et les eaux. Mon cœur tressaillit d'allégresse, je m'avouai vaincu, et j'inclinai humblement la tête devant le vieux poète qui a chanté ces vers toujours jeunes :

« Connais-tu la contrée où les citronniers fleurissent ? »

. . . . .

Moi aussi je subissais le sort de tous les Germains qui s'en vont au Midi : ils s'étonnent, ils admirent, et tout à coup ils sont saisis et fascinés par le charme souverain de l'Italie !

Au retour de la promenade, nous nous arrêtàmes à l'entrée de la *Villa Reale*, et nous parcourûmes au clair de la lune les magnifiques allées d'oliviers, de nérums et de chênes toujours verts ; mais cette végétation admirable n'est pas l'unique attrait de ces lieux : des copies en marbre des chefs-d'œuvre fameux de la sculpture antique détachent leurs brillants contours sur le sombre feuillage ; des bassins ornés de fontaines élégantes, de statues et de plantes aquatiques font entendre le mystérieux murmure de leurs eaux : au milieu du plus célèbre se dresse sur un rocher un groupe de marbre merveilleusement sculpté, représentant l'enlèvement d'Europe par Jupiter : malheureusement il faisait trop sombre pour qu'on pût distinguer tous les détails. Un second bassin de dimensions plus grandes est formé d'un bloc de granit rouge extrait des carrières de Pestum : on l'appelle le bassin de Salerne, le bloc, après sa découverte, ayant été d'abord transporté dans cette ville. On voit aussi au milieu des arbres un petit temple avec le buste du Tasse : un ami me racontait qu'une sentinelle est toujours là en faction pour inviter ceux qui s'approchent à ôter leur chapeau devant le poète : je m'avançai contre le buste et la sentinelle apparut en effet, mais simplement pour m'engager à ne point m'arrêter trop près du grand homme. Si le pauvre Torquato, si souvent et

amèrement froissé pendant sa vie, pouvait savoir de quelle étiquette on l'entoure après sa mort, sa grave et noble figure de pierre s'illuminerait d'un sourire ironique ! Peut-être aussi, la sentinelle n'a-t-elle d'autre destination que de rappeler l'ancienne captivité du malheureux poète.

Nous sortîmes des allées pour gagner une terrasse qui domine la mer, et nous y aperçûmes de noires figures couchées sur les larges socles des balustrades. Nous les primes d'abord pour des statues égyptiennes aux formes mystérieuses ; mais en approchant davantage, nous reconnûmes de braves Napolitains respirant, dans un *dolce far niente*, la brise rafraîchissante de la mer. De cet endroit avancé la perspective était encore nouvelle, admirable, enchanteresse : la route de Pouzzoles que nous avions quittée tout à l'heure se développait magnifiquement avec ses cavernes habitées.

Le nom de *Villa Reale* semblerait au premier abord désigner une résidence d'été ou un cottage royal : ce n'est en réalité autre chose qu'une promenade entourée de grilles, avec des allées, des massifs de fleurs, des palmiers et des guérites aux différentes entrées. On n'y voit que des promeneurs convenablement vêtus, l'entrée en étant interdite au menu peuple. Nous nous arrê tâmes un instant à la grille de fer qui fait face à la ville, pour nous rafraîchir aux *aquajuoli*, et nous suivîmes ensuite le quai de Santa Lucia, le quartier où les lazaroni ont établi leur empire. Les rues sont encombrées de caisses où sont empilés les produits les plus étranges de la mer, protégés du

soleil par un auvent incliné; tout autour des gargotes sont des monceaux de fruits, et de petites tables sur lesquelles on vend des gâteaux de forme annulaire : elles sont éclairées par une masse de petites lumières et entourées d'une foule remuante et crieuse. Les femmes et les enfants vous obsèdent de leurs offres importunes, les mendiants vous assiègent de toutes parts, et vous devez faire encore attention à ne point fouler aux pieds les lazaroni étendus à terre et dormant. En descendant un escalier qui mène au bas du quai tout au bord de la mer, on surprend un nouvel aspect de la vie napolitaine. Des centaines de sièges sont disposés sur le sable humide : élégants et gens mal vêtus, ecclésiastiques et laïques sont assis pêle-mêle nonchalamment, et l'on se demande ce qu'ils peuvent faire : ils prennent sans doute du café ou des glaces? point du tout : ils sont là pour boire une eau sulfureuse purgative que des lazaroni femelles distribuent à la ronde dans de grands verres, et manger en même temps de ces petits gâteaux de forme annulaire dont je parlais tout à l'heure : ce sont là, me disait-on, *le delizie di Napoli*. C'est le cas ou jamais de répéter l'axiome connu : " Il ne faut point disputer sur les goûts. „ La source sulfureuse qui fournit cette boisson exécrable se trouve sous une voûte du quai, immédiatement au dessous de la chaussée des voitures. Nous la visitâmes : le sol en est humide, la maçonnerie grisâtre est soutenue par un certain nombre de piliers : au fond un escalier conduit à la partie inférieure où se presse la gent lazaronienne avec des verres pour recueillir le nectar jaillissant



et le porter ensuite aux malheureux mortels installés sur le quai. Cette source paraît être la propriété exclusive du menu peuple qui l'exploite abondamment.

En face du quai, se trouve aussi dans la mer une autre particularité de la ville : ce sont d'affreuses barraques de bois reliées à la terre par une étroite passerelle, et portant le nom somptueux de *Bagni di Mare*; mais l'eau de ces bains est si trouble et si sale, l'aspect de ces barraques est si dégoûtant que nous ne fûmes point tentés de les visiter. Et cependant leurs balcons sont couverts de personnes des deux sexes, assises et serrées les unes contre les autres comme dans un café, et paraissant installées là pour se livrer aux plaisirs de la conversation. Après avoir amplement savouré les charmes de cette soirée magnifique, après avoir, en quelque sorte, imposé à nos sens une activité excessive pour de si courts instants, nous remontâmes en canot pour retourner tranquillement, à la clarté radieuse de la lune, vers notre palais flottant. La ville s'étendait devant nous en amphithéâtre avec ses mille lumières et ses quais étincelants, et longtemps encore nous entendîmes retentir les joyeuses clameurs du peuple napolitain.

Après un dîner réparateur, chacun alla goûter un repos dont la courte durée de notre séjour à Naples devait nous rendre si économes.

Rade de Naples, 10 août 1851.

A deux heures et demie du matin, nous quittions déjà nos hamacs, car le cri de guerre était aujourd'hui : " Le Vésuve! „ Nous allions rendre notre première visite au patriarche napolitain, à la merveille de la nature la plus curieuse des environs. Dès trois heures et demie, nous montions en chaloupe pour nous faire conduire à Portici, où nous devions retrouver le lieutenant du capitaine avec des chevaux destinés à nous faire gravir la montagne; mais nous étions partis sans pilote indigène, et nous arrivâmes à la côte sans connaître l'endroit où il fallait aborder. On chercha longtemps dans la brume : on interrogeait les bateliers et les pêcheurs, mais pêcheurs et bateliers parlaient napolitain, et le napolitain n'est pas la langue italienne, de telle sorte que nous étions menacés de perdre en recherches inutiles les plus belles heures matinales, quand tout à coup la lumière d'une torche apparut, nous donnant à entendre par toute espèce de signaux que nous devions ramer dans cette direction. Nous suivîmes cet appel, et nous nous trouvâmes bientôt dans un port assuré. Aussitôt d'enfourcher nos montures : quelle sensation délicieuse de monter à cheval après toute une semaine passée sur un vaisseau ! Nos chevaux étaient si petits qu'au lieu d'être assis comme on l'est d'habitude, nous avions toutes les peines du monde à nous tenir en équilibre sur les étriers ! mais on avait bon courage, et l'on se mit en route allègrement.

Nous traversâmes d'abord Portici et Résina où, dans l'attente de l'une de ces processions religieuses si fréquentes en Italie, une masse énorme de drapeaux étaient arborés dans les rues. On chevaucha bientôt au milieu des jardins remplis de grenadiers magnifiques, de pampres élégants, de cactus gigantesques, le tout de la verdure la plus fraîche en dépit de la sécheresse et de la chaleur dévorante de l'été. Un peu plus loin, le chemin commence à monter, et l'on arrive à une belle et large route que le roi actuel a fait construire et qui conduit à l'*Ermitage* : elle sillonne de ses replis le flanc de la montagne, bordée de distance en distance par des châtaigniers et des vignes. A chaque détour, la perspective sur la mer, la ville et la plaine immense s'agrandit davantage. Nous nous trouvions encore dans l'ombre du Vésuve, et le soleil éclairait déjà de ses teintes dorées le pays qui se déroulait à nos pieds. La plaine était tachetée de nuages, qu'on eût pris volontiers pour des lacs ou des portions de mers, au milieu desquels les villages, avec leurs clochers et leur verdure, apparaissaient par échappées comme autant d'îles flottantes. Cette vue me parut plus belle encore que celle dont nous avions joui la veille ; ce n'est qu'ici, en vérité, au sein de cette fraîcheur et de cette végétation luxuriante, qu'on peut se faire une idée de la richesse infinie de la nature, et de la splendeur des dons que le Créateur, dans sa munificence, a répandus sur ce coin de terre fortuné comme sur un pays de prédilection ! Le contraste, ou plutôt le complément de ce tableau incomparable, est formé par l'opulente cité qui n'est

point, comme tant d'autres villes, séparée de la campagne par des murs et des lignes arrêtées, mais se relie aux alentours par une série continue de villas et de jardins. Pour comble de magnificence, ce pays enchanté, cette ville si vivante, sont baignés par les flots d'un vaste et admirable golfe, de telle sorte que la terre et la mer, étendues à vos pieds, semblent unir leurs efforts et rivaliser de séductions pour composer l'image admirable et sans doute unique d'un nouvel Éden. Dans de pareils endroits, j'aime à franchir rapidement les distances pour arriver plus tôt au but désiré et m'y reposer alors dans une paisible contemplation. Nous excitâmes de l'éperon nos maigres petits chevaux, et nous gravâmes le volcan, tantôt au galop, tantôt au grand trot, mis en joyeuse humeur par cette allure furibonde.

Bientôt nous aperçûmes, à droite et à gauche, des champs de lave, mais cette lave était recouverte encore de verdure : la végétation a remporté la victoire sur la matière inerte, et le terrain formé par la pluie de cendre s'est assujéti au travail de l'homme. Cette cendre, qui au bout d'un certain nombre d'années devient fertile, est d'une finesse extraordinaire et d'une nuance grisâtre : à Pompeï qu'elle a ensevelie sous sa masse, les fouilles exécutées actuellement sont très faciles, tandis que le dégagement d'Herculanum, recouvert d'une couche épaisse de lave, présente les plus grandes difficultés. Nous approchions de l'*Ermitage* : la partie basse du volcan sur laquelle nous étions, et qui est revêtue d'une végétation luxuriante, devenait toujours plus étroite ; tout à coup, à

un détour de la route, nous aperçûmes entre les collines inférieures et le Vésuve un grand torrent de lave, produit des dernières éruptions. La masse inerte et lugubre, d'un brun gris et jaunâtre, d'un aspect repoussant et horrible, s'étend au loin comme un fleuve pétrifié qui a tout anéanti sur son passage et étouffé toute vie : c'est un spectacle auquel rien au monde ne saurait être comparé. On voit comment ces flots de lave actuellement refroidie ont, dans leur course irrésistible, emporté toutes choses entre leurs bras de feu, et se sont assouvis en engloutissant leur proie dans la mort. Les eaux d'un fleuve qui déborde sont fécondes; elles déchaînent sur les campagnes la dévastation et la ruine, mais arrive un moment où elles s'abaissent, et le pays ravagé par le cruel fléau reparait enfin à la lumière du jour : — les flots incandescents que vomit le Vésuve abîment et ensevelissent tout, la lave se refroidit, et forme une croûte dure et fertile sur le sol autrefois verdoyant; mais des milliers d'années sont nécessaires pour qu'une terre végétale se reforme et pour que de nouvelles plantes puissent germer. Les rives de cet affreux Léthé étaient couvertes de végétation, et nous marchions encore sur une terre cultivée.

Nous avons atteint l'*Ermitage*, cet endroit si intéressant dans l'histoire des touristes. Une maisonnette et une petite église sont perchées sur un cône de verdure : les flots de feu liquide montent quelquefois jusqu'à l'église, mais le torrent se divise à la maison de Dieu et le séjour de l'ermite demeure intact au milieu de l'universelle destruction. L'âge de

cette habitation solitaire est attesté par les tilleuls vénérables qui la protègent de leur ombre. La petite église est appuyée à droite contre la maisonnette et domine un joli jardin d'où l'on découvre une vue magnifique : le regard s'étend avec admiration sur cette belle contrée, ce pays béni de Dieu, et sur les flots azurés de la mer. On jouit encore en cet endroit du riant aspect de la vie, dans la vapeur lumineuse dorée par les rayons du soleil. J'avais toujours désiré voir de mes yeux un ermite, et ce rêve ne s'était jamais réalisé; j'avais vu bien souvent des ermitages déserts et mainte chaumière élégante qu'on décorait de ce nom; j'avais lu maintes fois dans de sombres histoires des descriptions merveilleuses de ces pieux personnages, et mon envie était grande de voir un de ces êtres solitaires vêtu d'un froc brun. La légende, il est vrai, s'était au loin répandue que l'ermite du Vésuve était un fort joyeux compère, ayant quelque chose de la nature incandescente de son volcan nourricier : mais que m'importait à moi? ce n'en était pas moins un ermite, il avait la longue robe et la barbe flottante, et cela me suffisait. Cette fois encore je fus déçu dans mon attente : le fameux ermite, le dispensateur du *lacryma Christi* s'en était allé avec sa poésie romantique *ad patres* et avait été remplacé par la vile prose de tous les jours. Nous vîmes bientôt apparaître le nouvel habitant de l'ermitage : hélas! quel désenchantement! point de froc recouvrant un corps épuisé, point de barbe flottant comme une bannière d'espérance au devant du pèlerin fatigué, point de corde ceignant une taille amaigrie : nous n'avions

devant nous qu'une figure décharnée et vulgaire ; l'habit et les *inexpressibles* du bon homme étaient usés à faire peur. L'infortuné, en prévision d'une société nombreuse de voyageurs, avait retardé sa messe : il nous proposa de la dire au retour, ce dont nous lui sûmes infiniment de gré, car autrement il eût fallu entendre l'office à Portici. Comme nous admirions la perspective, un chanteur ailé, chose merveilleuse en cette saison, fit entendre les accents les plus harmonieux et les plus purs ; peut-être célébrait-il l'ancien temps romantique où les ermites ne buvaient pas de *lacryma Christi*, où l'homme vivait encore tout près de la nature, et trouvait en elle sa récompense !

Après avoir pris quelques instants de repos, on se remit en route pour arriver promptement au but du voyage. Nous chevauchions encore sur le cône de verdure, mais l'espace entre les lits de lave devenait toujours plus étroit et la végétation plus rare. Un chemin excellent nous conduisit à l'Observatoire Royal, belle et solide construction revêtue d'ornements de lave et commencée il y a dix ans : au dessous s'étend en terrasse un petit jardin, au milieu duquel des cavernes en lave renferment une collection assez intéressante de la flore vésuvienne. Cet édifice a été bâti par le roi actuel, et fournit à la science un horizon étendu, une position favorable à des observations ailleurs impossibles : malheureusement, il est désert et aucun savant ne l'habite. Demeurer à une pareille élévation, au séjour de la lave, est un sacrifice que des Napolitains ne sauraient faire à la

science : peut-être aussi leur savoir serait-il un peu mince pour remplir dignement un pareil sanctuaire.

A quelques pas de là, la langue de terre cultivée va se perdre dans un océan de lave : le règne végétal n'est plus représenté que par quelques herbes et par de rares buissons ; les lits de lave se réunissent, le pied des chevaux retentit sur un sol de roches volcaniques, et on arrive à la vallée qui sépare *Monte Somma* du Vésuve. La belle vie terrestre ne se montre plus que par de rares échappées, on se voit entouré de l'image incolore de l'universel néant. De sombres murs, d'énormes blocs grisâtres, de noires masses, des montagnes de cendre mouvante et de lave calcinée se dressent de toutes parts, et enveloppent le petit groupe des pauvres voyageurs qui s'aventurent au milieu de ce royaume de la mort, immense et lugubre, au milieu de cette dévastation de la nature, dans cette vallée de la mélancolie. Les deux pointes de *Monte Somma* et du Vésuve étaient autrefois réunies : mais les entrailles du globe se révoltèrent, la montagne s'entr'ouvrit, et par le gouffre béant se répandirent des flots de lave qui se refroidirent à la longue, et formèrent la mer inanimée, pétrifiée, incolore, entourée d'un sable de cendre mouvante, qui sépare les deux sommets. Le regard se promène avec angoisse sur ces masses monotones qu'a enfantées la montagne et devant lesquelles toute vie s'est enfuie. Par intervalles seulement on aperçoit au loin, comme de rares clartés dans une nuit ténébreuse, quelques fragments de paysage, la ville



de la joie, les flots argentés de la mer, la riante et fertile plaine. Ainsi enveloppé par la mort, le voyageur songe involontairement à ces âmes meurtries auxquelles il ne reste plus que de beaux souvenirs, qui naguère étaient comme les autres verdoyantes, mais qui, éloignées de la foi, privées des secours d'une religion consolatrice, se sont abîmées dans une mélancolie profonde, et dont l'observation peut avoir quelque attrait pour le psychologue, mais vous remplit le cœur d'une tristesse infinie.

La progression de l'empire de la mort sur la nature est curieuse à étudier : l'ancienne lave, celle qui se trouve là depuis des milliers d'années est couverte de verdure ; sur la lave qui date de plusieurs siècles, poussent dans la cendre fine de maigres arbrisseaux, et des plantes qui peuvent se passer d'un sol généreux : dans la lave plus récente, au pied du Vésuve et tout le long de la montagne, on ne rencontre plus que quelques rares végétaux. La nature voudrait couvrir le sol d'une parure verdoyante, mais les masses rejetées par l'explosion terrible des luttes intérieures ne le permettent pas.

Nos chevaux gravissaient avec beaucoup d'adresse parmi les blocs et les morceaux de lave, et nous fûmes bientôt arrivés au pied du Vésuve. La vallée qui sépare les deux montagnes n'est pas très large, mais quand on songe qu'elle n'est qu'une fente survenue dans le sommet, jadis non partagé, du volcan, on demeure interdit en présence de l'action formidable et toute-puissante des forces naturelles. Les grandes éruptions qui ont dévasté les alentours, et dont la

dernière a eu lieu en février 1849, ont toutes laissé leurs traces dans cette vallée. La lave s'est répandue par de larges crevasses sur les flancs de la montagne vers Résina et Portici, ou de l'autre côté vers Pompeï. C'est le Vésuve proprement dit qui a donné lieu aux petites éruptions : Monte Somma est demeuré tranquille depuis les temps de Pompeï et d'Herculanum, et la nature commence déjà à étendre amoureusement son manteau de verdure sur ces pentes arides. Nous étions arrivés à l'endroit où il faut se confier désormais à ses propres pieds et aux bras des guides. On attacha les chevaux, et les gendarmes qui nous avaient escortés depuis l'Ermitage, en prévision d'une attaque de brigands, s'en retournèrent. Il parut quelques hommes munis de ceintures de cuir et qui voulaient à toute force nous remorquer et nous porter. Mais en de telles occurrences, quel que puisse être mon embarras, je préfère toujours me servir de mes pieds. On voit ici ce que l'homme peut faire lorsqu'un but important lui est proposé : si l'on n'avait point toujours devant les yeux le cratère et ses flammes, on ne gravirait peut-être pas avec autant de patience et de ténacité ce chemin si pénible. Nous montâmes d'abord une pente très rapide les pieds enfoncés dans la cendre fine et mouvante ; l'entreprise est assez analogue aux tourments dont la mythologie ancienne remplissait les enfers : on monte avec effort, on croit avoir atteint un endroit plus élevé, tout à coup la cendre cède, et le pied s'enfonce de nouveau dans la masse grise, de telle sorte que pour trois pas en avant il en faut

compter deux en arrière. Mais nous prîmes les ennuis de cette ascension par le côté plaisant, ce qui nous les rendit plus faciles à supporter.

Nous grimpons tout haletants et à la sueur de nos fronts, d'un bloc de lave sur un autre; la chaleur souterraine semblait redoubler d'intensité avec nos efforts, et cependant nous avançons allègrement, les mystères du cratère devant les yeux de l'esprit. La couche de cendre descend en droite ligne du sommet de la montagne jusqu'au bas de la vallée, et forme sur toute cette étendue de nombreux monticules. Chaque pas que nous faisons sur le gravier mouvant nous semblait dangereux, car plus nous montions plus nous paraissions exposés au péril de rouler au pied de la montagne, avec le cortège de morceaux de lave pointus sur lequel nous marchions. A tout instant le sol cédaît sous nos pas avec un bruit sourd et sinistre, mais aussitôt une autre pierre arrêtaît celle qui glissait, nous laissant ainsi le temps nécessaire pour sauter légèrement sur la suivante. A la moitié du chemin environ, après avoir surmonté des difficultés innombrables, nous commençâmes à sentir un air plus frais et une légère odeur de soufre. Les nuages qui entouraient le sommet du Vésuve passaient, disparaissaient et revenaient encore : nous n'y faisons guère attention, car ce n'était point pour un pareil spectacle que nous gravissions ce chemin. A mesure qu'on approchait du but, nos efforts redoublaient; déjà l'un de nos guides avait atteint le faite : encore un peu de courage, encore un peu de peine, et nous étions arrivés.

On se trouvait dans l'enfoncement qui sépare l'extrémité des deux pointes. Quel coup d'œil ! quelle sensation inexprimable ! Les escarpements étaient revêtus de soufre blanc, le sol de lave était tout noir, la cendre grisâtre, des morceaux de soufre jaune et rouge gisaient à terre çà et là. Des vapeurs bouillantes s'échappaient de dessous les grands blocs de lave ; le panorama de Naples et de la mer nous était caché par le cône de la montagne. La vapeur et le brouillard voilaient le firmament, l'air était tantôt froid et âpre, tantôt d'une lourdeur étouffante et surchargé de soufre ; tout respirait la mort et la destruction. On devinait sous ses pieds l'action de forces puissantes et inconnues : on voyait des couleurs comme on n'en voit jamais ; on se sentait enveloppé d'une atmosphère toute nouvelle, on ne croyait plus vivre sur notre belle terre, mais au sein du chaos, au milieu des éléments primordiaux avec lesquels Dieu créa le monde, parmi les vapeurs empoisonnées qui planaient sur l'abîme avant que l'air et l'eau eussent été séparés, avant que le soleil eût séché et animé toutes choses. C'était un de ces aspects qui ne peuvent se décrire et qu'il faut avoir contemplés pour se faire une idée du travail de la nature et comprendre combien l'homme est petit et petite sa science ! Nous n'étions pas encore au bord du cratère, que j'étais impressionné déjà par la vue de ce qui m'entourait comme je ne l'avais été par aucune autre chose dans le cours de ma vie.

Tout voyageur a certains mouvements stéréotypés lorsqu'il arrive sur quelque lieu célèbre : au bord de

la mer on ramasse les coquillages avec une curiosité enfantine, dans les contrées du Sud on s'empare avidement de tous les fruits inconnus ; sur le Vésuve on se précipite avec un acharnement comique sur les morceaux de soufre au mille couleurs qui vous frappent les yeux. L'homme a un penchant naturel et irrésistible qui le pousse à collectionner, pour rejeter ensuite ce qu'il a ramassé ; il se charge volontiers d'un fardeau inutile : n'importe, sa convoitise doit être un instant satisfaite ! Adam au paradis devait collectionner déjà. Quant à nous, nous y allions consciencieusement, nous étions là à nous baisser dans la cendre, et nous emplissions nos poches. J'examinai un de ces blocs sous lesquels la vapeur bouillante s'échappe par de petites ouvertures : le sable de lave fine et humide qui l'entourait était si chaud qu'on ne pouvait y laisser la main. A chaque pas on retrouve ces ouvertures qui doivent communiquer avec l'intérieur du volcan. Les vapeurs qui en sortent sont parfois sans odeur comme la vapeur de l'eau bouillante, et ne répandent qu'une chaleur humide : parfois aussi elles ont une saveur sulfureuse qui cause un picotement à la poitrine et donne envie de tousser.

Nous quittâmes cette vallée si imposante malgré sa petitesse, pour suivre un étroit sentier merveilleusement pratiqué dans la cendre mouvante sur le flanc du cône principal. Ce chemin n'est pas pour les gens sujets au vertige. A droite se dresse la paroi extérieure du grand cratère toute garnie de rochers de lave aux formes étranges, recouverts d'un soufre

rouge et brillant, et laissant échapper par intervalles des bouffées de vapeur humide. A gauche la montagne de cendre descend à pic dans la vallée entre *Monte Somma* et le Vésuve : le voyageur s'avance sur un sentier périlleux dans la cendre mouvante, mais cet étroit sentier conduit au bord du cratère, et on oublie le danger. Si on a le courage de jeter un regard dans la vallée, on en est récompensé par une vue incomparable. On reconnaît de loin le chemin que s'est frayé la lave lors de la grande éruption de 1849 : d'énormes amas de lave et de cendre se trouvent entassés en un pêle-mêle grandiose : on aperçoit des vallées et des collines d'une couleur sombre et lugubre qui ont été le théâtre d'immenses incendies : mais on ne voit nulle part de gouffre bien profond ; l'éruption a déchiré le sol, a vomi de la lave et des pierres, et a comblé aussitôt les crevasses avec les matières qui retombaient. Le torrent de feu se dirigea alors, par l'embouchure de la vallée opposée à l'Ermitage, dans la plaine de Pompeï vers Castellamare, et ensevelit sous ses flots de lave la villa et les jardins magnifiques d'un prince napolitain.

De l'endroit où nous étions, on jouit d'une échappée admirable sur la vaste plaine : il est à craindre qu'elle ne soit encore visitée bien des fois par le terrible fléau, car le dernier point d'éruption à cette extrémité de la vallée est beaucoup plus rapproché que l'autre du côté de Naples. Le phénomène est annoncé longtemps à l'avance par la fumée et les flammes qui s'échappent du cratère, et ce n'est qu'après

cet avertissement sinistre que la dévastation se répand dans la vallée.

Le sentier montait toujours plus rapide : on franchit avec prudence et sang-froid les points les plus dangereux, et tout à coup se déroula devant nous dans sa majesté effroyable le gouffre béant. Nous étions sur le bord : d'un côté l'escarpement de la montagne, de l'autre le cratère et ses sombres fumées. On nous parle dans notre enfance de grandes montagnes de feu aux sinistres abîmes; les livres destinés à la jeunesse, et les récits de voyages s'efforcent de donner au lecteur une description de ces tableaux grandioses : l'image du Vésuve flotte incertaine devant les yeux de l'esprit, on tâtonne dans l'obscurité, on entrevoit quelque chose, mais aucune plume n'a réussi encore à donner une idée de ce qui se voit et se ressent ici. C'est qu'il n'est point de mots pour rendre de pareilles impressions, et qu'il n'est point d'imagination humaine assez puissante pour se faire à la lecture une idée approchante de la réalité. Un semblable étonnement m'était aussi réservé. J'avais bien souvent entendu parler du cratère, un grand nombre de mes amis l'avaient déjà visité : et cependant son aspect me fit une impression tout autre que celle à laquelle je m'étais attendu. Un gouffre immense s'ouvrait béant devant moi : le vaste couronnement affecte une forme irrégulière et varie de hauteur selon les endroits. La crête supérieure est très étroite, l'épaisseur des parois allant toujours en diminuant : les escarpements sont si rapides qu'il n'y a de place souvent que pour une seule per-

sonne. Sur le côté extérieur de la montagne, on ne voit guère que des cendres grises et de la lave; de vastes champs de soufre aux couleurs brillantes et criardes recouvrent à l'extérieur les parois de cendre et les roches pointues. Les tons principaux sont le jaune ordinaire de soufre et le plus éclatant vermillon, qui forme habituellement des veines dans les surfaces jaunes. Aux endroits qui donnent passage à la vapeur bouillante, le soufre affecte aussi des nuances violacées et verdâtres. Ces places sont ordinairement d'une chaleur intolérable, humides et suintantes, et recouvertes d'une matière blanche assez semblable au givre. Le cratère reçoit de ces diverses colorations un aspect étrange et bizarre : les teintes sont éclatantes et cependant dépourvues de fraîcheur. L'ensemble est froid et morne, et le contraste entre ces nuances criardes et le gris terne de la cendre et de la lave est trop grand pour paraître agréable.

La configuration intérieure du cratère est précisément l'inverse de la forme extérieure de la montagne. Le Vésuve est un cône dressé sur sa base, le cratère en est la cavité. De grandes masses de vapeurs s'échappent du gouffre, et comme sur les flancs d'une pile à charbon, de petites colonnes de fumée sortent de tous côtés des parois de l'entonnoir; en dehors aussi, près de la crête, la montagne exhale de légers nuages. Ces points fumants, comme je l'ai dit déjà, se trouvent d'ordinaire sous les grands blocs de lave et sont revêtus de fleurs de soufre aux nuances les plus variées. L'épaisseur des nuages empêchait de distinguer nettement l'intérieur du volcan, mais la masse



de vapeur se soulevait par moments, et le regard pouvait plonger dans les profondeurs de l'abîme : la gueule semblait alors se reposer d'une respiration pénible. Ce gouffre a réellement quelque chose d'une gueule, de la gueule des dragons légendaires : ce sont bien là les reflets de leurs écailles invulnérables, ce sont bien là les couleurs dont l'imagination se plaît à revêtir ces monstres fabuleux; l'intérieur du cratère exhale ces mêmes vapeurs empoisonnées et humides qui enveloppaient jadis de terreur et de mort les chevaliers chasseurs du dragon.

A la hauteur où j'étais sur le bord de l'abîme, je me sentais comme perdu; je croyais être sur les confins d'une autre planète, sur le seuil mystérieux d'un monde étrange et nouveau. Je me sentais abandonné au milieu de cette solitude, au sein de ce chaos silencieux : j'étais comme environné des frissons des mondes légendaires; sans mes amis qui étaient là, une indicible épouvante m'eût chassé de ces lieux, et j'aurais fui devant les forces primordiales, muettes et assoupies de la nature. Je ne me sentais pas assez fort pour résister à de pareilles impressions, j'étais comme subjugué par le charme mystérieux et souverain de ces puissances infernales. Déjà des spectacles moins étranges font frissonner l'homme quand il est seul; un entourage de glace ou de granit, la chute d'une cascade de rocher en rocher lui font croire souvent que l'eau l'enchanté et l'attire, que le murmure sinistre lui parle, et si alors un orage vient à gronder dans le ciel, si l'ouragan mugit, si la foudre enveloppe d'un réseau de

feu le pauvre abandonné, son cœur tressaille et se resserre, il jette autour de lui des regards d'angoisse, comme si le tonnerre menaçait son âme défaillante, comme si chaque trait de la foudre lui était destiné ! Il y a de la vérité dans ces impressions ; c'est le langage de la nature qui remplit de frayeur la conscience de l'homme et lui fait voir son néant ; c'est la force mystérieuse et profonde des éléments que l'homme frivole ne considère pas quand ils sommeillent, mais dont les avertissements sont d'autant plus redoutables dans leurs réveils momentanés. Quel saisissement ne doit donc pas causer l'aspect du Vésuve, lorsqu'on sent qu'une frêle enveloppe vous sépare seulement de ces sombres abîmes, et qu'une croûte légère à travers laquelle s'échappent des vapeurs suffocantes est le seul obstacle qui vous cache le fléau flamboyant, une croûte qui à chaque instant peut se rompre et céder à la pression des forces déchaînées ! Mais aussitôt qu'on est en nombre, le sentiment de la faiblesse s'évanouit avec celui de l'isolement ; on se sent plus hardi et l'on avance délibérément sur le *chemin des terreurs*.

Pour nous donner une idée de la chaleur qui règne autour des ouvertures d'où la vapeur s'échappe, les guides enfoncèrent dans le soufre bouillant quelques œufs qu'un homme avait apportés avec plusieurs bouteilles ; en peu d'instant ils furent cuits, et nous les mangeâmes avec du pain rustique. Il y avait longtemps qu'un *déjeuner à l'impromptu* (1) n'avait paru

(1) En français dans le texte.

aussi bon, et le vieux Vésuve me semblait être pour la cuisson des œufs le meilleur de tous les cuisiniers. Avec un verre de *lacryma Christi* assez aigre je portai en intention quelques toasts à mes chers amis : selon l'usage antique et solennel la bouteille circula à la ronde, après quoi on la lança dans le gouffre où on l'entendit rebondir et se briser bruyamment. Notre *cicerone*, accompagné d'un autre guide, s'aventura à une certaine profondeur sur la paroi intérieure du cratère, le premier pour nous donner le spectacle d'un morceau de lave roulant dans l'abîme, le second pour nous aller chercher des formations sulfureuses aux brillantes couleurs. Les morceaux de lave rebondirent en répandant derrière eux comme les roulements d'un tonnerre lointain : ce bruit retentit longtemps contre les parois, et finit peu à peu par se perdre, en nous donnant à penser que cette immense ouverture doit s'abîmer dans les entrailles de la terre.

Le *cicerone* nous proposa d'explorer un des chemins qui serpentent autour des deux grands cratères au sommet du Vésuve : le cratère au bord duquel nous nous trouvions est de formation récente, l'autre est demeuré tranquille depuis 1839. Nous avançons le long de l'étroite crête ; mais nos courages ne tardèrent pas à s'ébranler : la vapeur sulfureuse nous enveloppait et picotait nos poumons ; nous éprouvâmes un moment la sensation horrible de l'étouffement ; une angoisse indicible s'empara de nous, et je songeais déjà comme moyen suprême de salut à me précipiter en bas dans la cendre, sur le revers extérieur

de la montagne, pour y trouver une atmosphère plus pure et plus appropriée à la vie. Mes compagnons de voyage étaient d'avis qu'on revînt, et me suppliaient de donner le signal de la retraite ; mais je ne pus résister au désir de faire le tour du cratère, et décidai qu'il fallait tenter l'épreuve jusqu'au bout. Je pris alors les devants , et la pauvre troupe dut me suivre bon gré mal gré ; je marchais derrière le guide, les autres venaient immédiatement derrière moi. Je luttais comme je pus, je mis mon mouchoir devant mon nez et ma bouche, et manœuvrai ainsi au milieu des nuages de vapeur que le vent poussait violemment. Deux ou trois fois encore le courage faillit m'abandonner ; je m'arrêtais, j'aspirais l'air à pleins poumons, et les ombres noires des touristes se remettaient en marche à travers les brouillards du monde souterrain.

Enfin, après de longs efforts, nous remportâmes la victoire sur les puissances ténébreuses, et nous atteignîmes le but ; la souffrance cessa aussitôt, et nous pûmes contempler le spectacle qui se déroulait devant nous. La crête supérieure et régulière de ce second cratère avait, comme celle du précédent, de vingt à trente toises de diamètre. Le gouffre se rétrécissait en entonnoir, et les parois étaient également revêtues de formations sulfureuses plus éclatantes encore s'il est possible. Une particularité des plus curieuses de ce cratère c'est qu'on peut en apercevoir le fond ; les pierres qu'on y jetait retentissaient comme les roulements du tonnerre, puis on les voyait enfin arriver jusqu'au bas, où l'on pourrait, je crois, descendre à l'aide de cordes sans trop de difficultés,

si l'on n'avait à craindre l'action suffocante des vapeurs sulfureuses : peut-être aussi la température du sol serait-elle trop élevée, car le lieu même où nous étions était si brûlant à certaines places qu'il était impossible d'y rester longtemps sans bouger. Ce gouffre est entré depuis plusieurs années dans une phase de repos, et nous pûmes en faire le tour sans obstacle. A mesure que les nuages au sommet du Vésuve se divisaient et se dissipaient dans les airs, on apercevait des portions du magnifique panorama qui s'étendait à nos pieds, flottant au milieu d'une blanche vapeur comme l'image d'un rêve. Nous nous sentions enchaînés par une puissance magique sur ce théâtre de la destruction, d'où nous admirions de loin comme dans un monde surnaturel et féerique la mer étincelante et ses rives enchantées.

A mesure que les nuages passaient devant nos yeux les images disparaissaient pour faire place à des images nouvelles : c'était comme une chambre obscure dont les aspects fantastiques nous dédommageaient de temps en temps de la perspective admirable qui nous eût été donnée par un ciel plus serein. Avant de quitter le bord du cratère le *cicerone* descendit avec une audace incroyable sur une saillie intérieure surplombant l'abîme, et enfonça son bâton dans une des nombreuses ouvertures dont le sol était troué, en nous annonçant que le bois allait s'allumer aux flammes du monde souterrain. Je ne pus résister à l'envie de le suivre et de m'avancer avec lui sur cette pointe vertigineuse. Plusieurs bâtons furent enfoncés dans les trous, et après avoir quelque temps tourné et

retourné le sien, le guide le retira effectivement tout en feu ; puis, avec une hardiesse inouïe, il descendit en courant une partie de la paroi intérieure comme si c'eût été une riantة prairie sur le penchant d'une colline, et pourtant il ne fallait qu'un faux pas pour le précipiter ; il n'eût pas été la première victime que le monde souterrain aurait engloutie.

Un plus long séjour sur ce point devenait impossible, car les semelles de nos bottes commençaient à brûler. Nous jetâmes un dernier regard dans le gouffre béant, au sein duquel des formations de soufre jaune et écarlate brillaient d'un vif éclat. Une dernière fois, dans le silence d'une admiration muette, nos âmes se recueillirent devant la grandeur infinie de la nature, et l'on redescendit à la hâte vers un petit enfoncement, où la fumée ne sortait qu'à de rares intervalles, pour prendre quelque repos et un frugal déjeuner parmi les blocs de lave et les monceaux de cendre. Tout ce qui a vie semble appartenir si peu au Vésuve, qu'on éprouve une surprise involontaire en apercevant au milieu de ces masses grises des détritض d'aliments et des restes de repas : les noyaux de fruits, les écorces de citrons et d'oranges, forment avec la solitude silencieuse au sein de laquelle ils se trouvent un contraste presque comique. Et néanmoins toute vie n'abandonne pas le pauvre volcan : quelques insectes bourdonnent çà et là, des lézards s'aventurent timidement sur la lave et le soufre : je trouvai même autour de moi la dépouille mortelle de plusieurs scarabées. Quant à savoir si le Vésuve, comme le veut la légende, a vraiment rejeté,

lors de sa dernière éruption, une quantité innombrable de petites bêtes rouges aux formes inconnues, c'est une chose que je ne saurais décider, bien qu'à mon sens la singulière et mystérieuse montagne soit fort capable d'une pareille fantaisie. Le déjeuner terminé, nous retournâmes au point vers lequel nous avions pendant trois quarts d'heure gravi tout essouffés à la sueur de nos fronts.

Là nous attendaient un amusement des plus rares, un plaisir comme je n'en avais jamais ressenti ! Nous allions, par ce même chemin qui nous avait coûté tant d'efforts, non pas revenir sur nos jambes, mais voler comme soutenus par des ailes invisibles, et atteindre, aussi rapides que la foudre, la vallée qui sépare Monte Somma du Vésuve; nous allions, assis dans la cendre, exécuter la fameuse *glissade* du volcan. J'en avais entendu parler souvent dans mon pays, mais je n'avais pu m'en faire une idée bien exacte : ce ne fut que lorsque je vis la cendre s'écrouler devant moi que je compris enfin le plaisir qui m'était réservé. Avec une joie frénétique, je m'élançai en bonds désordonnés dans la masse grise et mouvante, et toute la société me suivit. On croit d'abord qu'on va descendre la montagne avec une vitesse effrayante et tout d'une traite, sans pouvoir modérer ni arrêter son élan; mais les pieds s'enfoncent doucement dans la cendre qui cède, et l'on peut, en rejetant vivement le corps en arrière, s'arrêter soi-même au plus fort de la course. La sensation est indescriptible : on croit toucher aux frontières du vol, et l'on soupçonne quelle doit être la joie or-

gueilleuse de l'oiseau de proie qui se précipite du haut des airs dans le fond des vallées.

Notre société ressemblait en ce moment, *sauf respect* (1), à un troupeau de jeunes boucs qu'après les longs mois d'hiver on mène pour la première fois au pâturage. Ce sont alors des cabrioles ! le troupeau ne se sent plus de plaisir et de joie. Il en était ainsi pour nous ; on riait à étouffer ! c'était à qui ferait les bonds les plus énormes. Avec une sorte de transport et de désespoir comique, je sautais souvent des toises entières dans la cendre. Je m'arrêtais par intervalles pour faire durer le plaisir qui n'était que trop rapide, pour reprendre haleine et rire ensuite aux éclats, et j'observais mes compagnons dans les différentes phases de leur descente furibonde. On était si heureux de pouvoir une fois par hasard redevenir enfants tout de bon, et d'une façon si permise, et donner à sa gaité un libre cours au milieu des plus folles plaisanteries !

Parfois, au plus fort de l'élan, on s'attendait à heurter du pied quelque obstacle ou à se blesser contre un morceau de lave pointue ; mais la cendre se divisait tout à coup, entourant la cheville qui s'enfonçait mollement comme dans une masse liquide. Nous volions, nous courions, nous sautions et nagions tout ensemble sur la cendre mouvante : si chacun de ces exercices corporels, pris à part, est déjà agréable, quel charme ne doit pas avoir celui-ci qui les comprend tous ! Nous nous précipitions le long

(1) En français dans le texte.



des flancs de la montagne comme des furies déchaînées, mais des furies qui au lieu de malédiction et de terreurs n'apportaient avec elles que la folie et la joie. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, et nous étions déjà parvenus à la base du cône.

Avant de remonter sur nos chevaux, nous déterminâmes de la cendre quelques plantes malingres pour les transporter vivantes dans un sol moins ingrat : malheureusement elles tombèrent en route et se perdirent. Nous sortîmes enfin de la sombre vallée : je me retournais encore par moments pour contempler le vieux Vésuve, ce laboratoire de la nature, où il est donné à l'homme de s'approcher des forces primitives. Une image triste et nue se dresse devant vous, avec des couleurs d'un autre monde, avec une majesté imposante et terrible. On se croit transporté à l'époque où la race pécheresse ne foulait pas encore un sol enfermant dans son sein les germes de la vie, et où la molle masse d'argile n'avait pas encore été touchée du souffle tout-puissant. L'esprit de Dieu semble encore planer sur la terre et les eaux, méditant sur la matière inerte avant de prononcer les paroles de vie, le *fiat* créateur, qui devaient retentir comme un tonnerre à travers la nature. Le Vésuve est une portion survivante du chaos, sans autre nuance que le gris terne et mort qui est la teinte fondamentale de toutes choses.

Voilà ce que nous enseignent ces époques primitives vers lesquelles nous reporte la montagne géante; mais elles nous font en même temps soulever le voile de l'avenir. De même que Dieu a créé, il détruira ; de

même que les différentes couleurs ont été engendrées par le gris, — ces couleurs admirables, vivants témoignages de l'œil tout puissant, s'effaceront un jour pour retourner à la teinte fondamentale. Comme le feu purifie, comme la nature est sortie de la fumée et des nuages, si belle que Dieu lui-même s'est réjoui de son œuvre et a dit : " Elle est bonne, „ — un jour viendra où les nuages et la fumée soustrairont de nouveau le vieux globe pourri aux yeux féconds du Créateur ! Tout obsédés de ces pensées redoutables, nous demandâmes un asile à la petite église de l'Ermitage pour y implorer le pardon de nos péchés. Quand la société tout entière se trouva réunie, l'aumônier nous dit la sainte messe, et l'on reprit à la hâte, à travers de riches vignobles, le chemin de Résina. Le ciel s'était éclairci, la perspective était encore plus riante que dans la matinée : au milieu d'une verdure incomparable, et baignée par les flots étincelants de la mer, Naples apparaissait dans toute sa magnificence à nos yeux éblouis.

Joyeux et satisfaits de notre expédition, nous descendîmes la route au galop. Cette gaité fut un instant assombrie par le passage d'un mort que l'on portait sur une civière découverte à l'aimable cimetière de Résina ; comme tout se fait ici ouvertement et à l'air libre, la dépouille des morts chez les classes populaires n'est point emprisonnée dans un cercueil. Épuisés de fatigue et nos vêtements singulièrement endommagés, nous regagnâmes la barque qui nous attendait à Portici pour nous ramener à la frégate. A peine avais-je eu le temps de prendre quelque

repos, qu'il fallut endosser l'uniforme pour se rendre à Capo di Monte à un dîner de famille en tête à tête avec ma tante et ma cousine. La journée était splendide et brûlante : la ville rayonnait d'un orgueilleux éclat.

Un équipage nous attendait à l'escalier de Santa-Lucia : nous nous y réfugiâmes, en fendant un essaim de figures humaines des plus bizarres, et assourdis déjà par le tumulte de la foule. Il faut aller à Naples pour se faire une idée de ce vacarme perpétuel, de cette incessante agitation.

Hier, la *Tolèdo* avec ses aspects si variés, ses scènes si étranges, m'occupait tellement que j'oubliai de mentionner le Palais Royal et la vaste place qui s'étend devant lui; et pourtant ce palais, au point de vue de l'architecture, est le monument le plus curieux de la ville. La façade qui donne sur la place est en pierre grise et en brique, et d'un caractère imposant. Sous le balcon du milieu s'étend une large avenue gardée par des militaires des différents corps. Les fleurs de lis, cet ornement si prodigué à Naples, se dressent ici partout comme des pointes de lance destinées à repousser et à écarter la foule, et vous avertissent que l'ancienne branche latérale des Bourbons, dont la branche aînée est en train de s'éteindre, règne encore en ces lieux. Tout, depuis le plus grand jusqu'au plus petit objet du Museo Borbonico, jusqu'à la dernière guérite de sentinelle, et jusqu'au morceau de beurre élégamment moulé du dynastique *Café de l'Europe* est revêtu du royal emblème, qui paraît s'être élevé, grâce à l'influence bourbonnienne, de la

simple parure du " lis des champs „ de Salomon aux splendeurs des plus hautes dignités. Bien qu'on fasse ici un grand abus de cette fleur, je n'en aime pas moins ces emblèmes qui sont un noble ornement, et témoignent d'une antique puissance.

En face du palais s'élève une grande église surmontée d'une coupole grecque et reliée de chaque côté à de vastes portiques qui entourent une partie de la place : elle fut construite en *ex voto* par Ferdinand I<sup>er</sup> lorsqu'il eut recouvré ses États dont les Français l'avaient dépouillé. Ennemi que je suis du style grec appliqué à l'architecture chrétienne, cette église me déplaît par sa destination religieuse : comme édifice païen, on ne peut lui contester une imposante harmonie : elle est pour la vaste place qu'elle domine un admirable ornement. Sur la droite est un autre palais, plus petit, qui sert de logement aux princes étrangers en voyage ; on m'y avait destiné un appartement, mais je préfèrai ma confortable habitation flottante. De l'autre côté, s'élève le palais du duc de Salerne que son site et ses jardins ravissants ont rendu si célèbre : de la mer on voit s'élever au dessus des toits leurs masses de verdure. Mon oncle n'ayant point laissé d'héritier mâle, ce séjour délicieux est retourné, à sa mort, à la couronne. Au milieu de la place se dressent les deux belles statues équestres de Charles III et de Ferdinand I<sup>er</sup>, qui ont déjà contracté cette teinte un peu vague d'un bleu grisâtre qu'aucun art humain ne sait produire et que le ciel seul et les années peuvent donner au bronze.

Nous montâmes, en traversant de nouveau la

*Tolèdo* toute bruissante d'agitation et de vie, la hauteur de Capo di Monte recouverte d'une riche verdure. A un charmant *dîner en petit comité* (1) on échangea ses souvenirs du bon vieux temps; on repassa en commun la douce vie d'autrefois, et bien qu'un peu de tristesse et d'amertume se fît jour par moment, on n'en était pas moins satisfaits et joyeux : les cœurs qui se comprennent battent si bien à l'unisson loin du pays natal ! Je dus répondre sur mille choses, et je fis à mon tour mille questions sur mes parents d'Italie; maintes pensées affectueuses furent consacrées à de chers défunts, maintes heures joyeuses revinrent à la mémoire et furent célébrées de nouveau ! Après dîner nous parcourûmes les grands appartements déserts du palais. Le goût et le confort, la vie et l'appropriation aux usages domestiques sont bannis de ces pièces immenses; partout les droites lignes et la raide ornementation de l'époque impériale française ont effacé le caractère original des temps passés et gâté les belles proportions de l'intérieur.

Il y a dans le palais une galerie de tableaux des plus étranges et destinée à encourager l'art napolitain considérablement affaibli. Ce sont tous sujets effrayants tirés de l'histoire et de la mythologie anciennes; héros et héroïnes expirants, blessures béantes, cadavres hideux couvrent les murs du malheureux *Château d'été* qui ne semble guère avoir avec toutes ces choses repoussantes d'autre rapport que

(1) En français dans le texte.

le costume singulièrement léger des personnages , assez approprié, il est vrai, à la chaude saison ; je n'ai jamais vu de ma vie pareille collection de nudités ; et quelle triste peinture ! à en juger d'après ce specimen, l'art dans le beau royaume est tombé au plus bas !

Ma tante m'invita à faire avec elle et sa fille une promenade en voiture. Au milieu d'une verdure ravissante, parmi de belles allées et de rians jardins, nous montâmes sur la hauteur de Capo di Monte, à la *villa Regina Isabella*, propriété de la reine mère célèbre pour son admirable emplacement. Par une longue avenue bordée de nériums, de rosiers et de vignes , nous arrivâmes à une plate-forme découverte sur laquelle s'élevait une maison de style gréco-romain. Nous descendîmes de voiture pour entrer dans la cour : un être hâve et amaigri, enveloppé d'une robe de chambre verdâtre, qu'à sa tonsure et à ses souliers on reconnaissait pour être le chapelain de la maison, nous reçut. Notre arrivée troublait visiblement son indolent repos. Il nous conduisit, à travers les jolies pièces du rez-de-chaussée, sur une terrasse d'où l'on jouit peut-être de l'une des plus belles perspectives qui existent dans le monde : c'est un de ces points merveilleusement choisis où le regard n'a pas à dépenser son admiration dans les détails du tableau, mais où toutes les séductions, tous les effets de lumière s'unissent et se fondent en un ensemble harmonieux qui exerce sur l'âme un charme irrésistible.

D'une terrasse supérieure où nous mena ensuite

notre guide tonsuré, le panorama est encore plus étendu. De même que les dernières œuvres d'un artiste enlevé par la mort à l'apogée de sa grandeur, sont les plus belles et les plus imprégnées de son génie et de son âme, de même le soleil ne répand jamais de teintes aussi vives, de couleurs aussi éclatantes et aussi enchanteresses que lorsqu'il va disparaître et qu'il dépose sur la terre son dernier baiser. Il possède le secret d'éveiller à son déclin une vague et langoureuse aspiration, et de susciter au cœur de l'homme une ardeur qui le pousse à s'élancer sur ses traces; il laisse après lui une ferme espérance, un impérieux désir de voir reparaître son image radieuse, car l'aspect de la mort en ce monde fait naître l'espoir anxieux de la résurrection dans un autre. C'était un pareil soir, mystérieux et sublime, qui transfigurait de ses teintes dorées le beau golfe de Naples.

La villa est assise sur un lieu élevé et découvert devant lequel le terrain descend à pic vers la mer : c'est cette position qui rend la perspective si grandiose. Une vapeur bleuâtre enveloppait le Vésuve et les pittoresques montagnes de Sorrente : à leur pied brillaient, comme autant de perles dans un coquillage baigné par les flots, les villages et les villes, et la fertile plaine s'étendait comme un riche tapis entre Naples et ce fond du tableau. Les derniers rayons du soleil doraient encore les toits et les coupoles de la grande cité couronnée de villas, et les hauteurs du Pausilippe parsemées de jardins. Derrière nous s'élevaient les collines de *Camaldoli* avec leur fameux

monastère; devant nous, un palmier balançait mollement sa cime majestueuse : à nos pieds se déroulaient la Chiaja et les massifs de verdure de la Villa Reale qui allaient se perdre dans l'immense et limpide miroir de la mer. Quand on s'abîme dans la contemplation de cette perspective enchanteresse, quand on admire cette nature toujours jeune, où la fraîche verdure de l'Europe se mêle à la végétation luxuriante des tropiques, quand on voit cette ardeur de la lumière méridionale, et cet éclat incomparable du ciel de l'Orient, on pense alors au fier dicton des Napolitains, et l'on se prend à le répéter soi-même : *Napoli è un pezzo del cielo caduto in terra* " Naples est un morceau du ciel tombé sur la terre! „

Les appartements de la Villa Regina portent l'empreinte d'une existence en partie double : deux mondes étaient ici réunis qui doivent se respecter mutuellement lorsqu'ils sont séparés, mais ne peuvent que former une association fâcheuse et discordante là où ils se trouvent confondus. A la mort du feu roi, sa veuve la reine Isabelle épousa un patrien du pays, après quoi, au lieu de se retirer avec son nouvel époux dans quelque coin du monde, elle acheta cette maison ravissante pour y vivre un pied à la cour et l'autre dans la vie privée. Elle voulait jouir du repos et des plaisirs d'une femme ordinaire, sans pouvoir renoncer à l'éclat pâissant de la grandeur royale. Elle est morte récemment, laissant cette demeure du caprice à son mari qui sert encore comme colonel dans l'armée de son beau-fils, et loge à la caserne.



La *Villa Regina Madre* est maintenant déserte, et ne reçoit la visite de son propriétaire qu'à de rares intervalles. Cela me produisait un effet singulier de voir dans la maison d'un particulier les portraits les plus familiers des têtes princières de l'Europe. Le confort répandu partout n'a pas encore effacé le caractère de l'antique splendeur. Parmi les meubles précieux qui se trouvaient là, je remarquai avec étonnement une sorte de trône dont la riche étoffe de velours était toute frangée d'or : j'en demandai la provenance au chapelain qui nous accompagnait enveloppé avec un sans-gêne tout à fait italien dans sa mauvaise robe de chambre, bien qu'il fût parfaitement à même de savoir qui étaient ma tante et ma cousine ; il répondit que ce meuble avait été donné à la reine-mère par madame *Roschilde* ; j'eus besoin de me faire répéter plusieurs fois ce nom, qui résonnait si étrangement sur des lèvres italiennes, pour reconnaître enfin sa désignation hébraïque.

A l'étage inférieur de la maison se trouve une sorte de collection universelle, un petit musée où se voit un peu de tout et rien en somme de bien remarquable. Nous remerciâmes notre guide de la complaisance avec laquelle il avait bien voulu nous conduire, et nous remontâmes en voiture pour continuer la promenade.

Je fis alors connaissance avec un des principaux ornements de la ville, avec les larges routes qui s'étendent sur les hauteurs de Capo di Monte : elles sont l'œuvre du roi actuel qui les a fait border de rangées d'arbres dont le feuillage s'élève en magnifiques

berceaux. En parcourant ces allées gigantesques, on se croirait volontiers dans quelque parc anglais, et non sur les routes de la banlieue d'une ville : quelle noble luxe pour un souverain d'entourer sa résidence d'une verdure aussi belle ! C'était le jour du repos : la vie s'épanouissait partout ; le peuple s'agitait dans le plaisir et la joie, le vacarme des rues remplissait nos oreilles. Les équipages populaires nous croisaient en tous sens : ce sont de simples charrettes à deux roues contenant une société de douze à quatorze personnes que doit emporter au trot un pauvre petit cheval ; les représentants des classes les plus diverses s'y trouvent empilés : dans la masse confuse des voyageurs vous apercevez le tricorne gigantesque d'un ministre de Dieu, le baudrier reluisant d'un soldat suisse, les rubans de couleur d'une Calabraise, le bonnet rouge d'un lazaroni, l'éventail toujours en mouvement d'une vieille citadine. Quant au problème qui consiste à faire tenir quatorze personnes dans un véhicule primitivement destiné à en renfermer quatre, il se résout comme je l'ai déjà dit : sur les banquettes de la voiture, les gens au lieu d'être assis deux à deux, sont emboîtés de front jusqu'à quatre : le cocher s'agite sur le timon, et près de lui la jeunesse s'assied comme elle peut sur les brancards ; les marchepieds du siège ne restent pas sans emploi, ils ont la largeur d'un pied d'homme et c'est assez, on s'y tient avec des tours de force de gymnastique et d'équilibre ; derrière les banquettes, le dos tourné à l'attelage, comme on est bien placé pour admirer le

paysage qui fuit devant vous ! en achetant, il est vrai, cette jouissance par une assiette un peu étroite. Enfin entre les roues, sous le fond de la voiture, il reste encore un espace dont il faut tirer parti : à l'aide de chaînes et de cordes on y suspend un grand panier qui fournit une place où plusieurs voyageurs se font agréablement ballotter. On coloniserait une île avec la population d'un pareil véhicule, qui pourrait donner des soldats, des prêtres, des paysans.... sans parler des mendiants. Les clameurs et le son des grelots, souvent même les chants ou les airs joyeux d'une musique instrumentale annoncent de loin l'arrivée de ces curieux équipages.

Cent autres apparitions comiques se rencontrent sur ces routes animées : les *abbati* surtout étonnent prodigieusement l'étranger ; mon ébahissement de cette profusion de robes ecclésiastiques faisait rire aux éclats ma tante et ma cousine : un jeune abbé chevauchait sur une pauvre rossinante avec son grand tricorne, sa soutane plissée et son fouet à manche court ; un autre conduisait nonchalamment un équipage à deux roues. Nous longeâmes sur la route de Rome le *Campo*, belle et vaste plaine où se donnent les fêtes militaires : tout au bord on a élevé pour la reine une petite construction, une sorte de tribune, d'où elle peut assister aux revues. Sur la *strada del Campo*, nous passâmes près de l'Hospice des pauvres, par dessus le chemin de fer de Pompeï, pour gagner les grands quais qui s'étendent devant Naples. Nous jouissions de la perspective admirable

sur la plaine et le Vésuve dont les contours se dessinaient sur le crépuscule empourpré.

Le jour tombait déjà quand nous arrivions à la ville. C'est l'heure où commence une vie nouvelle et redoublée, où la musique et les joyeuses clameurs semblent fêter la disparition du soleil. Des milliers de petites lumières apparaissent sur les quais en se reflétant dans la mer, ou forment des guirlandes en l'honneur des différentes fêtes patronales des nombreuses églises; l'air est ébranlé par les salves d'artifice, les fusées s'élèvent dans le ciel, des roues garnies de feux de toutes les couleurs tournent autour des madones; les théâtres ouvrent à la foule leurs salles éblouissantes, la voix crieuse des marionnettes appelle les lazaroni aux spectacles populaires, des centaines de gargotes étalent leurs richesses à la vive lumière de flammes crépitantes ou à la demi-obscurité de petites lampes sourdes. Le peuple affamé obtient, pour un ou deux *bajochi*, les plus malins même gratis, la faculté de pêcher dans le chaudron de macaroni, et quand une fois son ventre est plein, il savoure avec délices la libre vie à la belle étoile, sous la voûte azurée, dans l'air voluptueux du soir.

Au dessus de l'animation joyeuse de la ville, au dessus de cette vie bruyante et agitée, s'élève calme et pure dans les cieux la pleine et majestueuse lune, cet antique témoin de la vie nocturne de ce monde, et elle contemple avec une douce ironie ce bouillant délire des hommes qui, par l'éclat de leurs lampes innombrables et par leur vacarme étourdissant, prétendent ramener, en cette moitié de l'existence con-

sacrée au repos, la lumière et le mouvement du jour. Les mille petites clartés s'effacent et n'apparaissent plus que comme de faibles étincelles devant la reine des nuits, qui enveloppe la montagne et la plaine de ses rayons mystérieux ; elle a encore la rouge ardeur qui la rendait si belle quand elle apparaissait derrière les brumes du Vésuve dont elle s'est dégagée maintenant pour contempler son clair et immaculé visage dans le miroir tranquille du vaste golfe ; elle trône radieuse au sein du firmament comme une fière et noble dame sûre de sa victoire et de son empire inviolable , et comme la beauté revêt toute chose de son prestige, Naples atteint, par la magie de cet astre enchanteur, à l'apogée de son charme nocturne.

La lune a cette vertu merveilleuse , inexplicquée et magnétique, d'envelopper la nature et l'âme humaine d'un voile d'argent, vaporeux et léger. Le soleil est l'astre de la vie fraîche et nouvelle, de la pensée ardente ; il chauffe et rajeunit ; à sa disparition le cœur est comme saisi d'une vague et langoureuse angoisse. Mais la lune est l'astre du souvenir et de la mélancolie délicate ! Elle réveille les songes du passé : dans son pur et poétique miroir passent avec lenteur et en contours flottants des apparitions de temps heureux qui rappellent de doux instants, de chères images qui ne doivent jamais reparaitre, ou songent dans le silence de leur cœur à ceux qui sont éloignés. La lune est le lien mystérieux et vaguement pressenti qui unit le présent au lointain et au passé. Elle regarde avec une douce langueur dans l'œil qui la contemple ; ses mélancoliques rayons caressent mainte

froide tombe, glissent silencieusement de feuille en feuille sur le lierre des murailles, pour se poser mourants le long de mainte fenêtre solitaire, et rappeler à ceux qui sont assis au dedans que sur une rive lointaine ou sur la mer immense il est un cœur attristé qui souffre amèrement du mal du pays.

Mais que font de pareilles idées dans la ville du plaisir et de la joie ! Les Italiens ne comprennent guère tout ce que peut ressentir un pauvre cœur allemand qu'ils accusent souvent de froideur. Ceux qui consomment follement leur vie dans l'étourdissement et l'ivresse, sont peut-être plus heureux : je les en félicite !

La fin du jour, ou plutôt le commencement de la nuit, fut consacré à l'une des curiosités les plus fameuses de Naples, au théâtre *San Carlo*. Cet édifice fut construit sous le règne du brillant et fastueux Charles III qui le fit achever dans l'espace de deux cent soixante-dix jours, en 1738 : l'inauguration solennelle eut lieu le jour de la Saint-Charles, fête patronale du fondateur. Quarante ans plus tard on dut le reconstruire, et en 1816, un incendie le détruisit de fond en comble. Ferdinand le fit renaître de ses cendres sur un plan nouveau et grandiose. On entend dire habituellement que *San Carlo* est le plus grand théâtre de l'Europe : je n'ai pas mesuré le nombre de pieds et de pouces, mais dès mon entrée dans la vaste salle splendidement illuminée, je puis dire qu'elle m'apparut comme la plus imposante et la plus belle que j'aie jamais vue de ma vie. Six étages magnifiques de trente-deux loges chacun sont décorés

à profusion de colonnes et de riches dorures se détachant sur un fond écarlate. La scène est d'une largeur et d'une hauteur extraordinaires, elle s'étend à droite et à gauche jusqu'aux loges pour former une voûte immense dont le sommet touche au comble même de l'édifice. La dorure des ornements a perdu de sa fraîcheur, ce qui donne à la salle un aspect plus majestueux : les ornements sont dessinés dans le goût fastueux du dernier siècle ; l'éclairage est en rapport avec le reste et n'a point cet éclat exagéré, si blessant pour les yeux, de nos théâtres modernes.

En face de la scène, au dessus de l'entrée principale, se trouve, sous un dais magnifique parsemé de fleurs de lis, la loge de la cour majestueusement soutenue par deux palmiers d'or : le palmier comme on sait, est l'ancienne forme égyptienne de la colonne. De ce point central et fastueux, le luxe des ornements rayonne et se répand sur les loges innombrables. A gauche de l'entrée, tout près de la scène, on a réuni quatre loges en une seule pour l'usage ordinaire de la famille royale. Lorsqu'un prince du sang apparaît dans la salle, un soldat, conformément à un ancien usage fort bizarre qui règne encore aujourd'hui, s'avance avec son fusil sur la scène, se tourne en vue du public vers l'auguste rejeton, présente les armes, et reste là le regard fixe jusqu'à ce qu'on vienne le relever, ce qui a lieu toutes les cinq minutes. Je distinguai parfaitement la sentinelle qui attendait derrière les coulisses. En présence d'une singularité pareille, le voyageur ne peut que répéter le pro-

verbe : " Chaque pays a ses usages, „ ce vieux dicton ne devrait jamais s'oublier.

Le théâtre se remplissait de plus en plus, au parterre et à l'orchestre les éventails s'agitaient avec un léger frémissement; mais qu'on n'aille point s'imaginer que ce fût le beau sexe qui s'en servît : non, c'étaient les mains grossières des hommes que la chaleur du pays force à s'armer elles-mêmes de cet instrument de la coquetterie féminine. La plus faible moitié du genre humain est bannie du parterre et de l'orchestre, usage fort moral dont l'introduction dans d'autres villes serait à désirer. Deux choses dans ce théâtre auraient besoin de restauration : le plafond, décoré de figures mythologiques, et le rideau représentant également une scène de la mythologie. Tous deux font l'effet de ces vieilles peintures rapetassées, reléguées dans les pièces de débarras, sur lesquelles les araignées ont tendu leurs toiles grises. Malgré ces points accessoires, l'ensemble est d'un effet saisissant, et l'on est impressionné malgré soi par l'imposante beauté de la salle. Quel dommage, me disais-je en moi-même, de ne pouvoir transporter ce magnifique théâtre dans notre chère capitale!

Le noble génie du siècle de Louis XIV, a laissé son empreinte sur ces murs que les mains de ses descendants ont élevés, et où respire encore quelque chose de l'esprit créateur et fastueux du grand roi. Les œuvres que cet esprit a inspirées sont restées debout, mais l'esprit lui-même a disparu avec l'époque; et pour ce qui est de San Carlo, je connais peu de mo-



numents qui soient dignes de lui être comparés. Quel effet admirable si dans une pareille salle retentissaient tout à coup des applaudissements enthousiastes, des vivats patriotiques, et les accords chaleureusement accueillis d'un hymne national ! Mais aujourd'hui, on donnait un de ces opéras italiens qui me plaisent si peu : aussi après avoir contemplé quelque temps les splendeurs de cette architecture vraiment royale, je me retirai, accablé de chaleur et brisé de fatigue.

Rade de Naples, 11 août 1851.

A peine avions-nous reposé quelques heures, qu'il fallut se mettre en route de nouveau. Par une superbe matinée nous nous rendîmes en chaloupe dans le port intérieur consacré à la marine de guerre où le comte Aquila, frère du roi, nous attendait à bord du vaisseau à vapeur le *Fieramosca* pour nous conduire à Gaëte. Aquila me reçut officiellement sur le pont, entouré de son état-major. Je ne l'avais encore jamais vu : c'est un homme de petite taille, un peu fort peut-être pour son âge, ce qui n'enlève point du reste à sa physionomie la noblesse de traits des Bourbons ; il commande en chef la marine, et s'acquitte de ses fonctions avec un zèle extraordinaire et des connaissances spéciales approfondies.

Il a eu le bonheur de faire déjà deux voyages au Brésil, le second pour accompagner sa sœur l'impératrice et aller chercher lui-même sa propre fiancée,

la sœur de l'empereur. Pendant le cours de mon séjour à Naples j'eus l'occasion de faire plus ample-ment sa connaissance, et d'apprécier son esprit et ses manières infiniment agréables : sa simplicité pleine de bonne grâce et d'enjouement lui gagne le cœur de tous ceux qui l'approchent. Il est marin jusqu'au fond de l'âme, et a la passion des chevaux : sans avoir jamais vu l'Angleterre il est parvenu à acclimater la chasse au renard sur le sol napolitain. Ce qui couronne à mes yeux ces excellentes qualités, c'est qu'on ne saurait découvrir en lui aucune trace du caractère italien méridional.

Le *Fieramosca*, en dépit de son jeune âge, a déjà une histoire singulière. Commandé en Angleterre par les révolutionnaires siciliens, Palmerston, lorsque leur gouvernement s'effondra sous le feu des bombes royales et que le drapeau blanc flotta de nouveau sur les murs de Messine, ne voulut pas le laisser sortir, sous prétexte qu'il n'avait été terminé qu'après la défaite des rebelles ; mais la fermeté du gouvernement napolitain réussit enfin à l'obtenir comme prise légitime de guerre, et il est aujourd'hui un des plus beaux vaisseaux de la flotte royale. Officiers et matelots avaient une tenue excellente, et l'ordre exemplaire qui régnait partout témoignait de la valeur de la marine napolitaine.

Dans le prolongement du beau-pré on apercevait les contours indécis de la montagne qui domine Gaète. Peu à peu les lignes s'accrochèrent, la vapeur bleue de l'éloignement se dissipa pour ne plus apparaître que comme une gaze légère, et l'on ne tarda pas

à distinguer quelques groupes de maisons; la saillie de rochers qui sert de base à la forteresse se montrait nettement: et à ses pieds, au bord de la mer, se détachait des masses confuses. Gaëte, cet asile des princes fugitifs, cet abri protecteur des couronnes chancelantes. On se figure mon impatience de voir cette ville dont les événements de l'année 1848 ont inscrit le nom glorieux dans les annales de l'histoire, ce port dans lequel la barque de Pierre jeta l'ancre pour se mettre à l'abri des tempêtes du monde. Déjà les portes de l'enfer toutes béantes se flattaient d'avoir vaincu la tiare trois fois sainte, déjà elles croyaient le chef de la chrétienté tombé pour ne plus se relever. Mais tout à coup, parmi de sombres nuages et d'effrayants éclairs, le tonnerre retentit et ébranla les cieux, et les vils suppôts du prince de ce monde entendirent en tremblant une voix qui leur criait: " Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. „ Le pasteur des âmes trouva dans sa fuite un refuge assuré sur les rochers de Gaëte, et les portes de l'enfer durent engloutir de nouveau la tourbe écumante, et retomber sur elles-mêmes devant la force du Tout-Puissant.

Derrière la ville s'étend une large baie, entourée de hautes montagnes, au fond de laquelle apparaît à mi-côte le gracieux *Mola di Gaeta*. Le soleil dardait ses rayons sur le rocher nu et pittoresque au bas duquel plusieurs groupes de maisons resplendissaient d'un vif éclat. Nous étions entrés dans le port, mais mes yeux ne pouvaient découvrir la demeure du roi.

Je cherchais une villa au moins assez jolie : Aquila me montra enfin deux maisonnettes adossées l'une à l'autre, derrière et tout contre le mur de fortification au dessus duquel on apercevait plusieurs fenêtres près des toits. Tel est le palais où habite le roi Ferdinand. Le maître de Naples demeure, au sein d'un pays aride, dans deux petites maisons écrasées derrière un bastion tout hérissé de canons, et à peine assez grandes pour contenir sa nombreuse famille. Qui pourrait croire que ce même prince possède le palais le plus admirablement situé qui existe dans le monde, que Capo di Monte, cette couronne de Naples, que Caserte, Portici, Quisisana, lui appartiennent, résidences que pourraient lui envier de plus puissants monarques ! et pourtant c'est sur ce nid de rochers qu'il a établi son Sans-Souci ! Le monde est ainsi fait : possède-t-on les plus beaux, les plus admirables sites, ceux-là mêmes que vous envie les riches de la terre, on fuit dans quelque coin silencieux et oublié où l'on trouve dans la retraite de nouveaux charmes que les lambris dorés et les dais de velours ne sont plus capables de nous offrir. Le paisible *Retiro* de Gaëte possède sans doute des mérites qui ont su gagner le cœur de l'auguste couple. Le roi a de la reconnaissance pour ce rocher où sa tête fatiguée a trouvé le repos, où sa couronne et la couronne de la chrétienté ont rencontré un appui, et sur lequel son trône s'est relevé plus solide. C'est ici qu'en pieux chrétien il fléchit le premier le genou devant le représentant de Dieu sur la terre, et que, nouvel Abraham, il reçut humblement l'hôte sacré qui le récom-

pensa en répandant sur lui les bénédictions de Dieu.

Le roi s'occupe beaucoup de l'organisation militaire, ce dont il a ici tout le loisir, et il fortifie chaque jour la formidable position de la citadelle. La reine se plaît à vivre au milieu du calme de la famille, dont elle peut jouir à Gaëte dans la plus large mesure. Pour ces diverses raisons on comprend que le couple royal préfère cette étroite demeure aux magnifiques palais de Naples.

Plusieurs vaisseaux de guerre se trouvaient en ce moment dans la baie, et saluèrent notre arrivée. On jeta l'ancre au milieu des accords d'une musique militaire et des hourras des matelots, et une chaloupe, montée par plusieurs officiers supérieurs tout couverts de décorations, vint nous prendre à la frégate pour nous déposer à terre, près d'une petite porte pratiquée dans le mur d'enceinte où nous fûmes reçus par un certain nombre de grands personnages de la cour. Derrière l'étroite poterne, un petit chemin assez sale nous conduisit à l'entrée de la résidence : l'escalier était raide et étroit. Au second étage, nous vîmes venir au devant de nous un homme grand et fort, cheveux et barbe coupés courts, grand cordon sur l'épaule et tricorné galonné. Mon bon génie me souffla que c'était le roi, et je crois vraiment que ce devait être une inspiration d'en haut, car je m'étais figuré le roi Ferdinand tout autre. J'avais encore vaguement devant les yeux le jeune homme de vingt-six ans qu'on avait vu à Vienne en 1836. Maintenant sans doute, il en avait quarante et un, mais on lui en eût donné

beaucoup plus de cinquante : c'est l'effet du climat, et au de la révolution qui, d'après tout ce qu'on peut ir, a fort éprouvé le roi. Lorsque j'eus plus tard occasion de le considérer à loisir, je retrouvai bien core les principaux traits d'autrefois, mais sa belle-velure noire était devenue grise et son visage était donné de rides. Il portait l'uniforme assez simpl'un de ses régiments de grenadiers qu'il préfère, -on, à tous les autres depuis les jours de la révolution ; à son épaule était suspendu l'ordre autrichide Saint-Étienne.

Leble prince me fit l'accueil le plus aimable, et me penta aussitôt à la reine. Elle aussi, depuis quinzans n'a point revu notre pays : quand elle quitta maison paternelle, elle était séduisante de grâce de jeunesse ; aujourd'hui la fille des princes allemands est devenue italienne et mère de neuf enfants n peut s'imaginer par là le changement qu'ell dû subir. C'est une petite femme délicate et chère, et bien qu'elle ait une certaine ressemblance avec son père et ses frères, ce sont cependant les traits des Nassaus qui dominent dans sa physiionomie. Elle a l'air calme et sérieux, elle ne paraît vivre pour ses enfants, et manifeste un goût proné pour la retraite.

Le aimait autrefois le plaisir et les fêtes, mais depuis son second mariage, et surtout depuis l'époque de la révolution, les grands appartements de gala s'ouvrent plus que pour les ennuyeuses réceptiofficielles, aux anniversaires de naissance et au joule l'an ; en ces occasions solennelles, le roi

et sa famille reçoivent les félicitations des grands du royaume et des hauts fonctionnaires, et les femmes comme les hommes doivent s'acquitter de la formalité du *bacciamano*. Je ne puis m'empêcher de noter ici l'étonnement profond que j'éprouvai en voyant pour la première fois les plus grands personnages fléchir le genou gauche devant moi et étendre la main vers ma main droite comme vers un bénitier : ce mouvement a pour but de remplacer le baise-main. Inaccoutumé que j'étais, et en aucune façon préparé à un pareil usage, cette cérémonie me fit une impression des plus désagréables : je m'excusais de la façon la plus comique, et cherchais à esquiver. Plusieurs de ces braves gens entendaient raison, mais beaucoup d'autres aussi s'obstinaient à vouloir me donner ce témoignage de leur respect.

A peine avons-nous échangé les politesses d'usage et la reine m'avait-elle invité à prendre place sur un canapé, que la nombreuse famille du roi apparut par un porte latérale : neuf enfants, dont six fils et trois filles sont en vie. Le prince royal seul est issu du premier mariage de son père : c'est un jeune homme de quinze ans, tout enfant encore par le costume et les manières, et ressemblant assez à son cousin le duc de Modène ; ses yeux bruns annoncent de la bonté, ses traits ont beaucoup de douceur. Les autres enfants laissent apercevoir quelque chose de leur descendance autrichienne, les trois fils surtout qui ont l'air fort éveillé. Les filles ont des physionomies douces et gracieuses, mais aucune n'est précisément jolie. Un goût particulier du roi qui ne paraît

pas beaucoup plaire à la reine, c'est de faire couper les cheveux presque ras à tous ses enfants.

J'étais pour l'auguste couple un personnage quelque peu nouveau; ils savaient peu de choses des nouvelles conditions de l'Autriche. J'eus donc presque exclusivement à pourvoir à la conversation, et elle s'arrêta plus d'une fois. Enfin, le roi me fit la grâce de me conduire lui-même dans les chambres qui m'avaient été préparées, et où j'eus la faculté de disposer de moi jusqu'à l'heure du dîner. Les pièces habitées par le couple royal sont petites et d'une simplicité, je pourrais dire excessive, surtout en ce qui concerne l'ameublement; on serait tenté de les prendre pour l'appartement de quelque fonctionnaire pas très haut placé; les meubles sont des plus ordinaires, les guéridons sont couverts de vieux tapis, et aux murailles tendues de papier peint sont accrochées de grandes gravures anglaises représentant des chasses au tigre et à l'ours, telles qu'on peut en trouver dans les logements de nos célibataires. Chaque fenêtre a son balcon formé de barreaux de fer tout unis; en y montant, on voit d'abord à ses pieds la rue sale et étroite, et plus haut le bastion de la forteresse dont l'aspect m'opprimerait quelque peu s'il fallait faire de ce logement ma demeure habituelle.

De mes fenêtres à moi, dans la partie nouvelle de la résidence, on a vue sur une vieille et vilaine maison dont les rares ouvertures ne laissent guère entrevoir que les détails assez peu attrayants d'un ménage de petite ville, et çà et là le visage ratatiné d'une



vieille femme. Cette maison, il est vrai, doit être bientôt démolie, et le bastion prolongé : on pourra alors apercevoir, comme des appartements de la reine, la baie et ses chauves montagnes. Sur le derrière de la maison, du côté qui fait face au grand rocher, on arrive par l'étage supérieur à une terrasse de jardin où un berceau de vigne et quelques arbres végètent péniblement : les vases ne contiennent point de plantes remarquables ; et néanmoins ce petit espace est à mon gré le principal attrait de la demeure. Le jardin n'a point de perspective, mais il s'échelonne gracieusement le long du rocher, et les pampres le relie d'une façon charmante aux murs et à la cour. Le corps de bâtiment où je suis installé est rattaché à la partie ancienne par quelques marches de pierre. Les pièces y sont arrangées sinon avec luxe du moins avec élégance et avec goût.

Je profitai du temps qui me restait jusqu'au dîner pour faire une visite au prince royal. Le pauvre jeune homme est fort timide, ce qui est sans doute le résultat de l'éducation sévère qu'il a reçue : on le tient tout à fait éloigné du monde, et on s'applique à le maintenir dans une sorte d'état infantin. A sa majorité, qu'il atteindra déjà l'année prochaine, on lui donnera un entourage indépendant, et on attachera à sa personne un certain comte Ludolf. Ce dernier est du petit nombre des êtres présentables de la cour napolitaine. Ambassadeur du royaume auprès du saint-siège, il vint en 1849 à Gaète, plut au couple royal, et végète depuis lors comme une sorte de *maître de plaisir* à cette cour dont le niveau

intellectuel doit être assez primitif pour qu'un personnage tel que Ludolf, dont le talent consiste à débiter sur la première chose venue un flux de plaisanteries anodines, puisse y faire époque. Aux repas et à la promenade, le digne homme a pour mission d'égayer la reine et de la régaler d'innocentes anecdotes tirées des souvenirs de sa carrière politique.

Le roi travaille beaucoup, et comme il arrive fréquemment chez les gens occupés, ses préférences sont pour un entourage ordinaire et insignifiant. C'était aussi la maxime de ce grand homme d'État français, qui, lorsqu'on lui demandait comment il pouvait fréquenter une société aussi parfaitement insignifiante, avait coutume de répondre : " Je me repose. „ Ludolf est donc ici le seul être qui fasse une demi-exception, et c'est pour ce motif sans doute qu'on le donne en partage au prince royal. L'habitude qu'il a acquise de se mouvoir en diplomate à travers les circonstances les plus diverses, ne pourra que lui être profitable dans ses nouvelles fonctions.

Au dîner figura une partie de la suite, composée de physionomies des plus étranges. La cuisine, exclusivement italienne, était peu de mon goût ; le mets le plus intéressant pour moi était encore l'éternel macaroni : riches et pauvres en font ici leur nourriture de chaque jour : je n'ai pu toutefois constater si les habitants du beau royaume avaient dans le *pater noster* substitué cet aliment national au *pain quotidien*.

Après le repas, le roi, à ma très grande surprise, demanda des cigares, et nous força, malgré toute

notre résistance, à fumer devant la reine. Supposez qu'il y a un demi-siècle, quelque prophète, ou même quelque bohémien diseur de bonne aventure, se fût glissé à l'orgueilleuse cour de Naples et eût murmuré à l'oreille des Bourbons : " Malheur à toi, race anti-que ! un jour viendra où les fils de Capet inviteront l'étranger des lointains pays à fumer la feuille prohibée aux rives de l'antique mer, et devant la fille des Habsbourgs ! „ Ils se fussent écriés tout tremblants : " Grande, sept fois grande est notre faute, car notre race a été frappée d'aveuglement ! „ O temps, ô mœurs ! Les vieux pères ne sont plus : ils ont disparu dans la tombe avec le vieux temps. Leurs fils ont levé la défense, et sur ces mêmes trônes d'où était partie naguère l'excommunication contre la nicotine, on voit fumer aujourd'hui les monarques du siècle nouveau. C'est ainsi que va le monde !

Depuis quelques instants le temps s'était gâté : un gros orage se déchaînait à travers les montagnes, et sur la rive opposée s'amoncelaient de sombres nuages qui, bientôt crevèrent et répandirent une ondée bienfaisante : l'atmosphère en fut un peu rafraîchie, mais le projet d'une excursion dans la ville se trouvait entravé.

Quand la pluie se fut enfin apaisée, le roi m'invita à faire avec lui une promenade en voiture dans la forteresse. La reine voulut être des nôtres : pendant tout le cours de mon séjour à Gaëte, elle ne cessa de me témoigner la plus grande bienveillance, et alla même jusqu'à m'adresser constamment la parole dans notre langue maternelle, ce qui ne lui arrive

que très rarement. Le roi, la reine, les trois fils aînés et moi nous prîmes place dans un léger char-à-bancs, et le reste de la société nous suivit dans plusieurs autres équipages. Nous longeâmes le mur d'enceinte de la ville jusqu'à la porte qui donne sur la campagne : on rencontrait sur la route de nombreux galériens, vêtus de rouge, chargés de lourdes chaînes, et travaillant à la réparation des murs. Ce sont des condamnés militaires qui subissent là leur peine pour de graves délits.

En dehors du mur, près de la porte, attendait un détachement d'artillerie, escorte habituelle du roi dans ses promenades en voiture; aujourd'hui, en mon honneur sans doute, il les congédia d'un signe de la main. Nous nous trouvions sur une langue de terre étroite et nue qui sert de communication entre la ville et le rocher : en face de cet endroit, d'où une attaque par terre pourrait avoir lieu, la forteresse offre une défense naturelle de rochers à pic qui l'entourent du côté de la mer jusqu'à l'entrée de la baie. Ce dernier point au contraire est muni de remparts élevés par la main des hommes, qui s'étendent le long du rivage devant les maisons de la ville.

Cette langue de terre vit deux fois dans la même année un grand concours d'hommes. La première fois c'étaient le peuple des environs et les troupes napolitaines qui étaient rassemblés. Un pauvre fugitif du haut de la citadelle, à une place indiquée depuis par une plaque de marbre avec une inscription, leur donnait le seul bien que lui eussent laissé les orages du monde, et que tant de créatures hu-

maines voulaient encore recevoir malgré la fureur de ses ennemis, — la bénédiction apostolique. La seconde fois, Pie IX apparaissait encore sur le rocher, et prononçait à haute voix sa toute-puissante bénédiction ; il la répandait alors sur une foule qui lui promettait un prochain secours : c'étaient les troupes espagnoles envoyées contre les rebelles par la reine très catholique, et qui venaient de débarquer à Gaëte pour recevoir la bénédiction papale, et, l'âme ainsi fortifiée, partir pour le combat. Des témoins oculaires m'affirmaient que ce fut un spectacle singulièrement imposant de voir le prince de l'Église se dressant au dessus des remparts dans son simple habit blanc, et prononçant d'une voix calme et ferme les paroles sacrées sur la foule des fidèles qui, abîmés dans un muet recueillement, courbaient la tête devant lui. Le lieu semblait merveilleusement choisi pour un acte aussi sublime et aussi solennel.

Nous repassâmes le mur d'enceinte pour visiter les différents bastions : ils sont en réparation continue, et paraissent avoir en effet une grande importance stratégique. Le roi, dans un sentiment philanthropique des plus honorables, fait planter d'arbres le rocher aride, comme il a fait pour les environs de Naples. Ce rocher, j'eus moi-même l'occasion de le remarquer dans la suite, offre une grande ressemblance avec la plus formidable des forteresses, avec l'imprenable Gibraltar. Dans une de ces allées nouvellement plantées, la femme d'un galérien, tenant un petit enfant dans les bras, se précipita sur la voiture du roi, et s'y cramponna éperdue sans

vouloir lâcher prise, au risque d'être écrasée sous les roues : un soldat fut obligé de la saisir par le bras, sur quoi la pauvre femme désespérée laissa tomber à terre son enfant demi nu, et se pencha sur lui en poussant des hurlements. La scène était triste, et montrait combien les sentiments des méridionaux sont vifs et même exagérés. J'observai à Gaëte, et à Naples aussi bien des fois, que le peuple s'adressait directement au roi et aux princes en leur jetant des placets dans leurs voitures.

Contre le mur d'enceinte qui donne sur la campagne est un cloître appartenant à un ordre franciscain inconnu parmi nous. Le roi voulut nous y conduire. A l'entrée se trouve une chapelle dans laquelle la famille royale s'agenouilla et fit une courte prière : en se rendant à une seconde chapelle, on passa le long d'un chemin de croix, et mes augustes guides se signèrent en faisant de pieuses révérences devant chaque tableau. On alla voir ensuite dans le rocher une fente de quatre pieds de large environ, et s'étendant en hauteur depuis la mer elle-même jusqu'au sommet de la montagne, qu'on dit s'être formée lors du grand tremblement de terre survenu à la mort du Christ. Cette fente bizarre, étroite et profonde, est peut-être la plus grande curiosité de Gaëte ; qu'elle doive réellement son origine à un miracle, c'est ce que je ne saurais décider, tout en laissant aux incrédules qui sourient le soin d'expliquer comme ils pourront, cet étrange phénomène.

Un escalier traverse l'étroit passage et conduit à une petite église construite sur une voûte au dessus

de la fente. Sur la paroi gauche du rocher on aperçoit la marque de cinq doigts, ceux d'un mahométan qui jadis, entendant raconter l'origine merveilleuse de la fente, aurait manifesté son mépris pour cette faible pierre, et frappé de la main le rocher : celui-ci, à en croire la tradition, aurait conservé l'empreinte de ses doigts. Vaincu par ce miracle, l'infidèle se fit baptiser avec une eau qui jaillit tout à coup de la muraille : l'eau coule encore aujourd'hui, et les âmes dévotes font avec elle le signe de la croix comme avec l'eau bénite.

Dans l'église où était exposé le saint Sacrement, on fit une courte prière. A droite de l'autel, à travers le vitrail d'une fenêtre, on voit l'eau de la mer qui remplit l'espace, et la mer elle-même ; on prétend que sous Napoléon, une armée française voulut prendre la citadelle par cette fente : mais le commandant de la place, prince de Hessen-Philippsthal, étant mort tout à coup frappé d'une balle ennemie, le désordre se répandit dans la garnison qui capitula aussitôt. Un monument a été élevé au brave commandant, près de l'endroit où Pie IX donna sa bénédiction solennelle.

Avant de quitter le cloître, le roi s'agenouilla de nouveau devant la chapelle avec sa femme et ses enfants. Chez nous ces génuflexions fréquentes sembleraient peut-être ridicules ; mais ici dans ce pays méridional tous les sentiments s'expriment avec force ; et de même que les grands plient le genou devant le roi et sa famille, le roi le plie devant le seul être qui soit au dessus de lui. Nous rentrâmes dans la ville pour voir

une batterie nouvellement construite. On me montra une maison de modeste apparence, mais devenue célèbre par l'hospitalité qu'elle a donnée au saint-père : elle se trouve dans le voisinage immédiat d'une auberge où il n'y avait plus de place quand le pape arriva le soir secrètement, vêtu d'un simple costume d'abbé. Il descendit donc dans l'humble habitation particulière. L'ambassadeur bavarois qui l'accompagnait, comte Spauer, manda aussitôt une lettre au roi de Naples : à peine le soleil s'était-il levé sur les montagnes de Gaëte qu'un vapeur jetait l'ancre en face de la citadelle, et que le roi se précipitait avec femme et enfants aux pieds de celui qui est le représentant de Dieu sur la terre. Il avait reçu la nouvelle au milieu de la nuit, et le matin déjà il quittait Naples pour aller recevoir le père de la chrétienté et le conduire dans une maison qu'il habitait lui-même autrefois quand il se rendait à Gaëte.

De nouveaux fugitifs ne tardèrent pas à survenir : parmi les plus illustres, le grand-duc de Toscane et sa famille ; la maison où ils descendirent se trouve à côté de la batterie dont je parlais tout à l'heure, et comme les autres points devenus historiques, elle est pourvue d'une inscription latine. Le grand-duc se rendit ensuite à *Mola di Gaeta* où il habita la villa du grand Cicéron. Gaëte avait peine à contenir les hôtes qui affluaient de toutes parts : gens de cour, diplomates, cardinaux, venaient chercher ici un refuge. En de pareilles circonstances obtenir une chambre supportable était une bonne fortune : le comte Ludolf me racontait que la sienne dont l'ameu-



blement consistait en un lit et deux chaises, avait reçu en une nuit la visite inattendue de six cardinaux.

Sur la batterie mentionnée plus haut, et qui protège, par une saillie assez avancée, les principaux édifices de la ville, je remarquai plusieurs beaux *Paixhans*, nouvelle espèce de canons dont on est en train de munir abondamment la citadelle. On se rendit ensuite sur une hauteur où se trouve une maison d'éducation militaire fondée par le roi. Les jeunes écoliers dont le nombre s'élève à plus de huit cents, étaient tous rangés sur la route, et avaient un air de contentement et de santé qui faisait plaisir à voir.

A peine cet établissement était-il créé que, de toutes parts, les militaires adressaient des demandes pour la réception de leurs enfants. Le roi, qui aime tant ses soldats, ne pouvait guère refuser, et le nombre des élèves atteignit bientôt un chiffre énorme, avant même qu'on eût terminé l'organisation intérieure qui devait présider à leur éducation.

De la hauteur de rochers où nous étions, un escalier orné de vases, de plantes grimpantes et de festons de vigne, nous ramena, par le petit jardin, à la maison du roi. Il était temps pour nous de repartir : je pris congé de l'auguste couple, en le remerciant du cordial accueil qu'il m'avait fait. En quatre heures nous étions arrivés à Naples, où le *Fieramosca* nous déposait à la tombée du jour. A l'exception des quelques moments consacrés au souper, je me tins pendant tout le trajet sur le pont, occupé à causer avec mon

aimable parent Aquila, qui me raconta les choses les plus intéressantes.

Rade de Naples, 12 août 1851.

Le *Museo Borbonico* est un des rares édifices de Naples dont l'architecture ne soit pas imposante : les murs, comme ceux de Capo di Monte, sont de brique nue et de pierre grisâtre, et le style est néo-romain, comme celui de presque tous les monuments d'Italie. Ce fut le duc d'Ossuna, lieutenant du roi d'Espagne, qui en posa la première pierre; on le destinait alors à servir d'école d'équitation. Les vice-rois subséquents le continuèrent, et en 1616, sous la lieutenance de don Pedro de Castro, l'université y fut établie. Ce ne fut qu'en 1816, après avoir servi encore de tribunal et de caserne, qu'il fut consacré par Ferdinand I<sup>er</sup> à sa destination actuelle, et qu'on y rassembla toutes les antiquités du royaume, dispersées jusque-là en différents endroits. Le temps nous faisait défaut, et nous parcourûmes à la hâte les salles les plus intéressantes, pour nous occuper de préférence des antiquités romaines; le moyen âge et les tableaux furent entièrement sacrifiés.

Le grand trésor artistique du musée sont les peintures murales d'Herculanum et de Pompeï. On voit là combien, dans l'art du dessin, les Romains ont été de vrais maîtres, pleins de vigueur et d'originalité. Cette collection incomparable renferme les peintures de genre les plus gracieuses, les tableaux d'histoire

les plus curieux, et jusqu'à des sujets d'intérieur merveilleusement réussis. L'art antique se révélait à moi, tout à coup, sous une face nouvelle : j'avais si souvent regretté que les peintures des anciens ne nous fussent point parvenues ! et voilà que je me trouvais transporté au milieu d'elles, et tout saisi de surprise et d'admiration. Le temps nous manquait pour étudier chaque chose en détail, mais j'en voyais assez pour qu'une révolution se fit dans mes idées, et pour comprendre enfin que les Romains, tout disciples qu'ils soient de la Grèce, ont droit aussi, dans cette branche de l'art, à notre admiration. Quels maîtres ont dû être, en effet, leurs meilleurs artistes de cette époque, si de petites villes comme Herculaneum et Pompeï possédaient déjà de si belles choses !

Parmi les fresques les plus charmantes, il faut ranger les célèbres danseuses, dessinées sur fond obscur d'une façon si vaporeuse et si poétique. Quel talent magistral dans le mouvement des figures ! quelle grâce et quelle délicatesse dans l'art de la draperie ! Un tableau ayant pour sujet une cigale conduisant un char traîné par un perroquet, nous montre que les graves Romains s'occupaient déjà de caricatures. C'est, paraît-il, l'empereur Néron conduit par Sénèque, son précepteur représenté sous la figure de l'insecte.

Midi était sonné : nous nous rendîmes au modeste embarcadère de la voie ferrée qui conduit à Portici et à Nocéra. Nous prîmes place dans les petits wagons fort peu élégants de ce chemin de fer miniature pour traverser à la vapeur le plus beau parcours

peut-être qui existe dans le monde. A droite, on a la mer et ses rives enchantées, à gauche, la riche et vaste plaine, puis les hauteurs du Vésuve, dont les flancs de lave sont parsemés de vignes charmantes et de riantes villas qui, tout heureuses de vivre, semblent braver l'éternelle épée de Damoclès, la menace incessante du fléau destructeur. Au sortir d'un étroit défilé pratiqué dans la lave, on se voit au milieu d'une nouvelle et admirable vallée, d'un paradis terrestre, qui s'étend entre la mer, les hauteurs de Castellamare et le Vésuve; c'est la petite vallée de Nocéra, où se trouve, au pied du volcan, l'antique Pompeï, devenue si fameuse par sa catastrophe et sa résurrection.

Le jour était magnifique, le soleil trônait superbe au haut du firmament et reflétait son image radieuse dans le miroir tranquille de la mer. Parthénope déployait toutes les ressources de sa coquetterie à l'adresse du petit groupe d'étrangers, et, dans un voluptueux abandon, lui dévoilait le trésor de ses charmes; elle semblait vouloir, avec son feu méridional, remporter la victoire sur les froids habitants du nord et les enlacer dans ses enchantements de sirène pour éveiller en eux des désirs et une ivresse inconnus.

Sur les rives de ce golfe incomparable, tout est vie et allégresse, et sans l'aspect sinistre des torrents de lave du Vésuve, on se croirait, en vérité, transporté dans l'Eden.

Nos wagons s'arrêtèrent, et nous approchâmes avec une impatience mêlée d'une sorte d'émotion religieuse de la vieille cité des Romains. Comme on l'a

retirée de la cendre, elle est si basse de niveau qu'on ne peut l'apercevoir avant d'arriver à ses portes. Par une rue étroite, bordée de petits monuments funèbres, on arrive à la place du Forum, où se trouve la basilique ainsi que plusieurs temples. La basilique a de grandes dimensions, et l'on voit encore la place où se tenaient les juges à l'extrémité de la colonnade; ce genre d'édifice était en quelque sorte la *bourse* des anciens. La composition des colonnes me frappa : elles sont toutes en brique et revêtues de stuc, ce qui prouve que les Romains pratiquaient déjà ce mode de construction mesquine complètement inconnu des Grecs.

Près de la basilique est une maison remarquable par son emplacement et par la vue qu'on y découvre; nous la visitâmes en détail. Comme toutes les habitations de Pompeï, elle a des pièces si petites qu'on a peine à comprendre comment il était possible de s'y mouvoir. Les chambres sont disposées autour d'une cour ouverte ou *atrium*, ornée de mosaïques comme les autres parties de la maison, et au milieu de laquelle se trouve un petit enfoncement, destiné à recevoir les eaux pluviales, nommé *impluvium*. Malgré le peu d'espace, les habitants étaient strictement séparés : les hommes avaient leur *andronitis*, les femmes leur *gynecæum*, orné d'un *peristylum*, et il y avait encore pour les esclaves les *cœnacula*; les celliers, les caves et les citernes étaient sous l'*atrium*. Cette disposition est à peu près la même pour toutes les maisons; quelques-unes sont un peu plus grandes, d'autres sont ornées de jolies fontaines en coquillages

et de petites mosaïques ; sur la plupart des murailles on voit encore des restes d'ornementation et de gracieuses peintures. La petitesse des proportions fait supposer que les habitants de Pompeï, comme aujourd'hui ceux de Naples, vivaient beaucoup en plein air. Ils avaient surtout leur *Forum*, belle et vaste place bordée de temples à droite et à gauche, dans laquelle le Vésuve semble plonger un regard menaçant ; on y jouit pleinement de ce qui fait le grand charme de Pompeï, de la merveilleuse perspective.

Je ne puis trouver à ces temples et à ces monuments publics aucun caractère de grandeur ni de noblesse : l'Acropole d'Athènes, avec son architecture si légère et pourtant si imposante, m'est trop présente encore à la mémoire. Il est vrai de dire que l'on commettrait envers Pompeï une injustice en oubliant qu'elle n'était qu'une ville de peu d'importance, et qu'elle doit sa célébrité actuelle aux cendres du Vésuve. Grâce à cette catastrophe un fragment de l'antiquité nous a été conservé dans tous ses détails, et des détails qui nous révèlent d'une façon presque indiscrète un vivant tableau de l'existence antique. Ce qu'on a transporté de Pompeï au *Museo Borbonico* ne nous montre, il est vrai, que le squelette de la vie romaine ; on a enlevé à ces objets leur âme, et on les a prosaïquement, doctement décomposés, peut-être avec un plein droit scientifique.

On reconnaît encore les boutiques des maisons, et on peut lire sur les murs des noms tracés négligemment au pinceau ; on voit encore dans les rues l'ornière des voitures et les pierres servant à recou-

vrir les ruisseaux, tout cela comme un mystérieux et sinistre *memento mori*. Pompeï est charmante dans ses ruines, mais en même temps lugubre : les petits appartements resplendissent encore de vives couleurs comme des cadavres fardés ; les murailles sont encore imprégnées de la vie d'hier qui a eu besoin d'une nuit de près de deux mille ans pour devenir la vie posthume d'aujourd'hui. On se croirait volontiers sur le théâtre de quelque vaste incendie, plutôt que dans un lieu dégagé par des fouilles minutieuses, et cette impression nuit beaucoup à la grandeur de l'effet. Nous avons presque tous perdu nos illusions. Quand on a vu cette ville une fois, on en a assez en quelque sorte, tandis que l'on contemple les antiquités de la Grèce avec un plaisir toujours nouveau. Pompeï est un commentaire instructif à l'usage des érudits, Athènes est une séduisante et ravissante épopée. Au reste, on ne connaît aujourd'hui qu'un quart de la ville, et on espère découvrir encore une quantité de choses intéressantes.

Une fouille eut lieu en notre honneur : la cendre fine s'éboula, quelques vases et un coquillage de marbre apparurent, mais on fut assez... généreux, car je ne sais de quelle autre expression me servir, pour ne nous donner en souvenir aucun morceau. Je voyais déjà par la pensée les coquillages figurer dans mon petit jardin, car j'avais toujours lu qu'on ne refusait jamais aux étrangers quelques-uns des objets découverts en leur présence : ce désappointement, comme il était naturel, ne contribua pas à nous rendre fort agréable l'excursion d'aujourd'hui.

Deux choses seulement me firent de l'impression : les *arènes* construites de pierres massives, et la ville des morts, la *rue des Tombeaux*. Les arènes, quoique beaucoup plus petites que celles de Vérone et de Pola, n'en ont pas moins un caractère grandiose : ce sont de sombres ruines, comme je les aime, recouvertes par endroits d'une fraîche verdure, et entourées d'une perspective vraiment céleste, que le soir du midi avec ses teintes paradisiaques revêtait d'une suave et mélancolique poésie. La rue des Tombeaux au milieu de l'obscurité qui commençait à venir était grave et mystérieuse sans avoir rien de sinistre. Parmi ces sarcophages majestueux je retrouvai Pompeï telle que je me l'étais figurée : le soir enveloppait toutes choses d'une demi-obscurité mystérieuse en laissant à l'imagination le champ libre pour deviner et suppléer à ce qui manquait. La demi-obscurité convient au passé et à la mort, tandis que la claire lumière du soleil décompose trop nettement les objets, et laisse trop apercevoir les détails et les défauts : une torche ou bien le clair de lune, voilà ce qui convient aux tombeaux, et Pompeï en est un.

Rade de Naples, 13 août 1851.

La matinée d'aujourd'hui était consacrée à la prose intéressante, à l'utile et instructive réalité ; nous allions visiter l'école de marine, les arsenaux, les navires et le *Petrarsa*, usine récemment établie pour la construction des machines ; prose excellente qui,



en style net et concis et en langage énergique, apprend à l'étranger que là où est la volonté, l'action elle aussi ne saurait faire défaut. Les arsenaux ne sont partout qu'activité et travail : partout le marteau frappe et le fer est forgé, partout on peut voir appliquer les découvertes les plus nouvelles de la science militaire.

La grande création du roi, l'objet par excellence de sa prédilection est le Petrarsa qu'il a fait construire au bord de la mer entre Naples et Portici. Cet établissement est grandiose eu égard à l'importance du royaume. Mis en mouvement par la vapeur, les bras des machines travaillent sans relâche ; partout on voit et on sent l'ardeur de la flamme diligente qui rivalise d'intensité avec le soleil du mois d'août, et au milieu de cette activité dévorante du siècle des machines s'étendent des allées élégamment ornées de verdure et de fleurs ; l'eau qui sert à la fabrication de quelque engin de guerre arrose en même temps le myrte et le nérîum, et autour des bassins et des colonnes de fonte les plantes grimpantes enroulent leurs gracieux festons. La poésie veut s'associer ici au travail matériel, mais elle n'y réussit qu'à moitié ; en dépit des roses et du murmure des fontaines, le charbon fume toujours et la vapeur siffle.

Deux choses m'ont frappé dans les établissements que nous visitons aujourd'hui : l'énorme quantité de galériens, vêtus de rouge, traînant au pied leurs lourdes chaînes, qui nous entouraient de toutes parts, et les innombrables bustes et portraits du roi. Je n'aime point qu'une basse flatterie multiplie partout

l'image du souverain pour changer ensuite à sa mort ses portraits comme une paire de gants. Le jugement appartient aux générations subséquentes, et c'est à elles de transmettre à la postérité l'image vraiment digne de la gloire.

Si le matin nous avait offert une prose instructive, le soir nous procura la jouissance d'une suave et mélancolique poésie. Nous suivions une longue allée : à droite et à gauche les fertiles plaines de la *Campagna* étaient arrosées par des roues hydrauliques que de pauvres ânes faisaient tourner avec une patiente et naïve obéissance ; sur la route poussiéreuse passaient les équipages les plus bizarres tout retentissants de vacarme et de musique ; les mendiants et les aveugles erraient et tâtonnaient autour de nous : tout était vie et mouvement. Mais voici qu'après avoir franchi une porte de pierre nous nous trouvons transportés parmi les lauriers et les myrtes, les roses et les cyprès, dans une ville nouvelle ornée de petites maisons grecques et égyptiennes, gothiques et romaines, de petits temples et d'obélisques, de monuments et d'inscriptions, et vers le centre, d'une coupole élégante et d'un cloître, le tout au sein de la verdure la plus fraîche, de l'océan de fleurs le plus embaumé, et embelli encore par la perspective la plus admirable sur Naples et sur son golfe enchanté. En un pareil séjour on serait tenté de s'écrier avec l'apôtre : " Seigneur, dressons ici nos tentes ! „ Et cependant, qui le dirait volontiers?... Nous étions arrivés dans le cimetière de Naples ! cimetière sensuel et fleuri, et pourtant grave et imposant.

Les innombrables petits temples qui remplissent les allées sont de style tout païen, et l'on ne comprend guère cette manie d'orner sa tombe vénérable de chauves-souris, de colonnettes et de lampes égyptiennes, comme un temple d'Apis. Mais le *Campo Santo* possède un point central véritablement chrétien et qui pénètre le cœur d'une douce mélancolie : c'est le cloître des Capucins avec la cellule d'un moine qui nous servait de guide. Ce moine avait un noble et beau visage; sa parole était tout empreinte de candeur et de paix, la parole d'un vrai religieux, qui semblable à un cyprès sur le bord d'une tombe, plonge avec ses racines dans la terre humide, tandis que sa tige s'élance tristement vers le ciel pour y chercher la lumière et la rosée. Le digne frère n'était point de ces moines qui se cramponnent avec angoisse à l'arbre de la croix : son jeune et beau visage rayonnait d'intelligence et de savoir, son pur et profond regard semblait être le miroir d'une âme supérieure. Je ne m'attendais pas à rencontrer une figure aussi sublime à Naples, au pays du plaisir tumultueux et de l'éternelle allégresse. Nous étions, il est vrai, dans la ville des morts : mais comment la mort est-elle traitée en Italie? Aussitôt qu'une pauvre âme se trouve à l'agonie, parents et amis prennent la fuite, et le défunt est porté en toute hâte au cimetière, qu'on a soin de reléguer aussi loin que possible, pour ne laisser aucun *memento mori* sous les yeux de ceux qui restent, plongés dans les jouissances et l'ivresse de la vie. On élève ensuite aux défunts des monuments artistiques, et l'on cache

leurs dépouilles dans d'élégants petits temples ; mais tout cela est froid et païen, et ne vaut pas les pieuses larmes qui arrosent chez nous les fleurs de l'humble tombe.

En montant sur la terrasse du cloître, on jouit d'une perspective vraiment incomparable.

Le soir était calme et pur, le soleil s'abaissait à l'horizon : nous avions devant nous Naples et sa mondaine magnificence, ses palais, ses musées, ses villas couronnées de verdure et de fleurs, sa physionomie sensuelle et joyeuse : les flots dorés du golfe baignaient les rives enchantées de Castellamare, et au milieu des bois d'orangers apparaissait la poétique Sorrente, la ville aux belles femmes. Une vapeur violette enveloppait le Vésuve ; la riche et fertile *campagna* se déroulait à nos pieds, et tout autour de nous au milieu du parfum des fleurs, du bruissement des cyprès et des lauriers, des voluptueuses caresses de la brise du soir, parmi les fastueux monuments de marbre, la mort étendait son empire. — A quoi tend votre agitation sensuelle, joyeux Napolitains ! ou allez-vous ainsi en dansant ? Vous allez tous au tombeau : et les myrtes ont beau répandre leur parfum, la rose épanouir ses brillantes couleurs, le nérîum et le laurier frémir harmonieusement, le marbre resplendir et étaler des inscriptions orgueilleuses... la tombe, la froide tombe est le sinistre terme du pèlerinage terrestre.

“ La paix soit avec vous ! „ Telle était la pensée qui semblait s'exhaler de l'humble cellule du frère capucin. Quelques pots de basilic, un vieux piano,

une cage avec son petit hôte solitaire, composaient l'ornement de cette demeure : mais à travers l'ogive gothique, le regard pouvait s'étendre sur la voluptueuse perspective. Une pareille cellule dans le silencieux jardin de la mort, avec la vue sur le vaste monde dans la pourpre du soir et sur la mer infinie, fait penser à un cœur qui s'est conservé simple et pur sur ses hauteurs sereines, en dépit des tentations du monde qui l'environnent. Le beau moine et sa cellule me rappelaient deux charmants tableaux que j'ai vus autrefois : l'un représente un petit oiseau folâtrant naïvement aux pieds d'un bon religieux; dans l'autre on aperçoit l'homme de la solitude assis devant un orgue, et l'on croit entendre la puissante mélodie retentir à travers les fenêtres gothiques au loin dans la campagne. Mon cœur lui aussi, était inondé de mélodies ineffables. Il n'y a qu'un instrument pour rendre de pareils sons, c'est la harpe éolienne avec ses accords pleins de mélancolie et de douce langueur. Ah! que ne peut la pauvre âme humaine, insensée et malade, s'exhaler ainsi dans la mort!

Pourquoi nous fallait-il, tout remplis encore de ces poétiques et sublimes impressions, rencontrer au retour, dans l'obscurité du soir, la funèbre voiture? Cela ressemblait à une affreuse mascarade : mais l'Italie, en général, n'est-elle point un personnage travesti, habillé de couleurs éclatantes et tout chamarré d'or, avec un masque sombre et sinistre, et sous ce masque de grands yeux de feu?

Nous en avons fini avec les ombres et les terreurs

de la mort, car nous avions atteint la ville, et nous étions emportés dans le tourbillon tumultueux de sa vie populaire. Partout des feux et des lumières, partout de joyeux chants et des cris d'allégresse : le macaroni formait une chaîne ininterrompue entre les chaudrons et les bouches ; la friture crépitait dans chaque boutique. Avec son insouciance proverbiale et en agitation perpétuelle, le peuple de Naples consommait son petit salaire à la même place où jadis le roi des lazaroni était porté en triomphe et devenait fou de sa gloire trop soudaine. Nous parcourions les rues lentement, car leur aspect animé nous amusait beaucoup : nous regardions le peuple manger le macaroni, opération peu gracieuse mais des plus comiques et dans laquelle le Napolitain ne saurait être mieux qualifié que par le mot français *glouton*.

Nous terminâmes la journée et nos études de mœurs par la visite de deux petits théâtres de bas étage dont l'un s'appelle *San Carlino*. On y donnait des farces en jargon populaire. Polichinelle y jouait le rôle principal avec sa voix rauque et criarde : mais il eût régalié son petit auditoire de jeux de mots chinois que cela ne m'eût pas paru beaucoup plus intelligible que ce flux d'articulations désagréables ; en dépit de mes connaissances en italien classique, je n'y pus rien comprendre, car on jouait en napolitain. Deux choses à San Carlino me parurent fort bizarres : la première c'est qu'on descendait de la rue dans le théâtre absolument comme dans une brasserie en sous-sol ; la seconde c'est que les affiches étaient si

grandes et si nombreuses qu'on aurait pu en tapisser toutes les loges : quant à une ressemblance quelconque avec San Carlo, comme on m'en parlait, il n'y faut pas songer : autant vaudrait alors comparer un beau cheval à un carlin, par ce seul motif que l'un et l'autre ont deux yeux et quatre jambes.

Dans l'autre *chambre* de spectacle, qu'en raison de ses dimensions lilliputiennes il serait ridicule d'affubler du nom de salle, on parodiait le célèbre escamoteur Philippe, qui était passé à Naples récemment. A un moment donné, une femme en petit pantalon blanc, magnétisée par un compère, s'étendit et se balança sur une barre étroite : ce fut une explosion générale d'enthousiasme, et les applaudissements éclatèrent de toutes parts.

Rade de Naples, 14 août 1851.

Le soleil trônait radieux dans le ciel et dardait ses rayons sur la mer étincelante dont nous fendions rapidement les flots dorés sur un élégant paquebot à vapeur. Nous allions à Capri, le séjour enchanté du voluptueux Tibère. Ce trajet, que la vue du golfe incomparable rendait déjà si attrayant, fut charmé encore par l'aimable conversation du comte Aquila. Une chaloupe nous déposa sur le sable frais du rivage qui s'élève en amphithéâtre pittoresque, et près duquel nous attendaient des chevaux et des ânes pour nous conduire aux ruines du palais impérial. Mon guide princier, qui redoute à l'excès la grande cha-

leur, resta près du vaisseau : il voulut à toute force me faire prendre un parasol, mais je refusai stoïquement en objectant que nous autres gens du nord nous supportons bien mieux la chaleur que les gens du midi.

On monta au galop la hauteur le long des bords escarpés, tantôt parmi les rochers aux formes pittoresques, tantôt au milieu des jardins et des maisons champêtres, avec une perspective admirable sur la mer dont les eaux transparentes laissaient entrevoir leurs brillants et mystérieux abîmes. De toutes les régions du golfe, Capri est celle qui porte le plus l'empreinte d'une nature méridionale. Cette île est le siège étincelant de la puissance du soleil tel que je l'ai vu dans ma belle et admirable Grèce; ce n'est plus l'Italie, c'est mieux que l'Italie : les pointes des rochers resplendissent de la chaude et sublime lumière des rayons *absorbés*, et sur les côtes pierreuses apparaît déjà la végétation luxuriante d'une zone plus ardente; à leurs pieds expire la molle et harmonieuse Italie avec ses doux chants de Pétrarque, pour faire place à une nature plus sauvage, à une passion plus intense. L'Italie est un sonnet voluptueux chanté par de molles bouches : cette île est comme les rives du golfe de Lépante, un poème enflammé et magique où se réfléchissent toutes les ardeurs terrestres. Si j'étais un riche Napolitain, j'établirais à Capri ma demeure, et m'y baignerais dans les rayons du soleil qui à Naples amollissent et ici fortifient. Les habitants tiennent de la nature du climat : ils sont beaux et vigoureux, leurs yeux brillants et noirs expriment



la passion; leurs dents sont les plus belles qui se puissent voir au monde.

Je chevauchais tranquillement au milieu des jardins, lorsque tout à coup j'aperçus, galopant devant moi sur un petit âne, un vieillard vêtu d'un froc brun et portant au bras une besace de quête toute remplie : c'était un bon vieux moine, et comme j'aime assez d'habitude converser avec ces gens-là, je piquai des deux mon cheval et l'atteignis.

Ma fibre romantique fut singulièrement excitée quand je reconnus dans le personnage en question un ermite, le premier que j'eusse aperçu dans ma vie. J'ai déjà exprimé, lors de notre ascension au Vésuve, mon désir d'en voir un; ce désir se trouvait donc satisfait aujourd'hui de la façon la plus étrange et la plus comique : c'était un pieux solitaire qui chevauchait près de moi sur le petit âne, et me souriait amicalement ! A vrai dire, le premier aspect était plutôt ridicule : l'allure précipitée du brave homme, sa monture aux longues oreilles dont les flancs étaient continuellement battus par les sandales et les plis flottants du long froc, la besace retombant toujours sur la croupe de l'animal, et le cavalier se livrant, pour conserver son équilibre, à des exercices de voltige qui découvriraient un pied-bot notablement raccourci, tout cela formait un singulier contraste avec la physionomie tranquille et grave que le romantisme prête ordinairement à ces êtres retirés du monde.

Nous nous rendions au même endroit, car l'ermite se trouvait habiter justement sur les ruines du palais

de Tibère. Les vestiges de l'ancienne splendeur impériale se réduisent à peu de chose : quelques murs écroulés, des voûtes sans ornements, des mosaïques à moitié effacées, et le commencement d'une voie souterraine qui jadis a dû servir à l'empereur de communication secrète avec la mer. Ces ruines, toutes remplies de plantes sauvages touffues et pittoresques, sont insignifiantes, et cependant elles inspirent une grande admiration pour l'intelligence de Tibère. Ce prince a choisi pour sa résidence un des plus beaux sites du monde, et c'est là une sagesse qui se rencontre rarement. Il ne craignait point de monter ; aussi put-il se donner, du haut de ses terrasses, le spectacle du golfe enchanteur, de l'imposant Vésuve avec sa colonne de fumée montant mystérieusement dans le ciel, de la profonde philosophie de la mer immense, le tout dans un éloignement qui fondait les détails et les transfigurait. Peut-on imaginer une plus belle vue, et quelque chose de plus beau que de l'avoir chez soi ? Le maître du monde avait cette jouissance, et maintenant elle est dévolue à un ermite, qui semble avoir établi en ces lieux sa retraite plutôt à cause des nombreux étrangers qui y viennent, que par un pieux dégoût des choses de la vie : ses pensées paraissent exclusivement tournées vers la terre. Il nous confia que l'air dont il jouit sur la hauteur, et depuis une trentaine d'années si j'ai bonne mémoire, lui donnait un appétit merveilleux qu'il ne pouvait satisfaire qu'imparfaitement avec les secours du village. Il revenait justement d'une excursion de cette nature. Il n'est point

ennemi des dons métalliques, et une pancarte affichée dans sa cellule avertit en français les étrangers d'avoir à lui donner à lui-même la pieuse offrande et non pas au *cicerone*. Un être de cette dernière catégorie nous accompagnait naturellement : c'était un type assez drôlatique de vieux narquois; quelqu'un de la bande lui ayant demandé si l'ermite vivait toujours solitaire, il répondit méchamment : "*Non si sa.* „ Le pauvre calomnié nous apporta du mauvais vin de Capri et un registre d'étrangers. Nous nous assîmes, et il se mit à jouer sur la flûte des airs assez peu édifiants : toute dignité disparut alors, et le froc noir, le pied-bot, les traits rusés et cupides faisaient un effet diabolique. Combien différents doivent avoir été les ermites de la Thébaïde !

On nous montra le rocher d'où l'on précipitait dans les flots les malheureux dont le tyran voulait se débarrasser ; la mer, limpide et transparente, apparaît de là comme un grand œil tranquille ; mais cet œil, comme celui de l'homme, a ses profondeurs mystérieuses. On fait voir aussi aux étrangers une tour blanche où le sombre despote montait pour observer les étoiles : c'est que les âmes troublées lisent souvent le malheur et la menace du danger dans les éternelles et silencieuses orbites de ces mêmes astres, où d'autres âmes puisent la consolation.

On se rassembla dans une jolie maisonnette : de belles filles de Capri entrèrent, et le spectacle qui nous fut donné m'inspira les vers suivants (1) :

(1) *Les Mémoires de Maximilien*, indépendamment d'un choix

Qu'entend-on retentir aux rochers de Capri,  
Qu'entend-on retentir joyeusement dans les airs ?  
C'est, dans des mains souples et agiles,  
Le tambourin rapidement agité.

Le bruit devient toujours plus étourdissant :  
Quel est donc ce tourbillon folâtre ?  
C'est la Tarentelle de Naples  
Dans l'ardente lumière d'un ciel éblouissant.

Elles tournent en une ronde joyeuse,  
Les vierges de Capri, sveltes et légères ;  
Elles dansent avec une grâce charmante  
Que l'art n'a pas encore gâtée.

Dans les bouches rieuses resplendent  
Comme des perles les dents belles et blanches ;  
Les yeux brillent à la ronde,  
Et le cœur des hommes bat chaudement.

Les mains remplacent les castagnettes,  
Elles frappent le tambourin ;  
Le claquement des doigts rivalise  
Avec le petit instrument de bois espagnol.

de poésies inséré à la fin du dernier volume de l'édition allemande, contiennent un certain nombre de pièces composées sur les sujets les plus divers (San Telmo, l'Alcazar de Séville, les Tombeaux des Rois Maures, etc...). Nous reproduisons celle-ci à titre de spécimen, et, pour que le lecteur français puisse se faire une idée plus exacte du texte original, nous en donnons en quelque sorte une traduction *mot à mot*.

Tantôt grave et tantôt plus fongueux  
Tourne le cercle des fleurs vivantes ;  
Tantôt avec force, tantôt plus doucement  
Résonne le tambourin pour la danse.

Alors se rouvre aux accents de la jeunesse,  
Un cœur dans une poitrine depuis longtemps fermée ;  
Le pauvre vieux *cicerone*  
Est saisi de nouveau du désir de la danse.

Une ardeur juvénile le réveille,  
Sa vieillesse se sent ranimée ;  
Avec une force nouvelle il essaie  
De mouvoir ses membres alourdis.

Le tambourin fait entendre une mesure plus rapide,  
Les yeux des jeunes filles brillent étincelants :  
Et toujours plus fongueuses retentissent les rondes  
Dans le flot tourbillonnant de la Tarentelle.

Les habitants de Capri m'étaient une preuve nouvelle et vivante de cette vérité, que le caractère d'un peuple se manifeste merveilleusement dans ses danses : ils dansaient la tarentelle avec une fougue passionnée, mais qui dans son ivresse sauvage était d'une beauté supérieure, d'une noble simplicité. J'aime à la folie les danses nationales, comme aussi les instruments nationaux, et la tarentelle au son du tambourin satisfaisait en moi ce double penchant. Parmi les femmes qui dansaient, l'une, voluptueusement belle, frappait par l'expression enflammée de son regard et la sauvage hardiesse de son sourire de

bacchante : ses dents semblaient deux rangées de perles, et tandis que je la contemplais, quelqu'un chuchota à mon oreille une aventure romanesque où se mêlait un nom auguste. Pendant la danse on fit circuler un rafraîchissement tout champêtre, des figues de cactus dépouillées de leurs épines. A la fin chacun regagna sa monture, son cheval ou son âne, et accompagnés des danseuses, nous battîmes en retraite, pleins de la plus joyeuse humeur.

Sur la route nous passâmes devant la cour et la principale avenue d'une maison qu'ombrageait un magnifique palmier : j'entrai un instant dans le jardin pour admirer de plus près ce poète du règne végétal. Avant de retourner au bateau à vapeur on se rendit sur la terrasse d'une auberge où nous pûmes repaître encore une fois nos yeux de la perspective toujours admirable sur ce coin de terre si fécond en beautés naturelles ; nous goûtâmes avec des fruits délicieux que la contrée produit en abondance.

Quelques instants s'écoulèrent, et le bateau nous déposa sur les bords de l'île, près d'un mur de rochers ; de petites barques miniatures nous emportèrent plus rapides que le vent : c'était à croire que, comme au temps de la fable, une baguette magique allait nous entr'ouvrir ces retraites mystérieuses et nous donner accès dans un temple des fées. Ce n'était point un rêve : une ouverture étroite perçait l'escarpement ; encore quelques coups de rames et nous voguions légèrement, comme poussés par le souffle des Elfes, sous la voûte de pierre : derrière nous se fermait le monde habité avec ses agitations terres-

tres et la lumière de son soleil, et soulevés par les ailes du zéphyr, nous glissions sur les lames d'azur entre des profondeurs scintillantes sous les vapeurs irisées d'un dôme féérique. Des reflets argentés, pareils à ceux des rayons fantastiques de la lune, se jouaient dans la pénombre bleuâtre, teintaient le cristal des stalactites et caressaient les transparences du marbre : nous nous trouvions dans l'amoureuse retraite de la nymphe de Capri ; de petites crêtes d'argent couronnaient les vagues légères, l'eau murmurait doucement, une fraîcheur délicieuse était partout répandue. Mais la nymphe était absente, et pour notre bonheur, car comment aurions-nous pu supporter les épreuves d'Ulysse ! Le monde est ainsi fait : aussi longtemps que les déesses ont hanté cet asile, aucun mortel n'a pu les découvrir, et quand les hommes y pénétrèrent, elles avaient disparu ; et la lueur mystérieuse de la grotte est seule restée comme un charmant reflet, comme un poétique souvenir des naïades qui se berçaient mollement sur les flots argentés.

Ce séjour enchanteur exerçait sur mon âme un voluptueux attrait, et j'enviais le sort des bateliers qui glissaient comme des poissons d'argent dans le pâle azur. Chaque onde semblait illuminée d'un éclat fantastique.

Mais la rame légère ne nous ramena que trop tôt à l'entrée de la grotte : la retraite de la nymphe s'évanouit, le charme fut rompu, et la lumière du jour nous enveloppa de son éclat éblouissant, comme si les splendeurs de la terre voulaient rivaliser avec les clartés du monde fantastique, et les beautés de

la réalité vivante avec les charmes mystérieux du rêve qui avait fui. Tout ravi d'enthousiasme je m'écriai : " De par le Christ que le soleil est beau ! „

Rade de Naples, 15 août 1851.

Puisque nous vivons dans le siècle de la vapeur, il faut bien se laisser, comme les autres, emporter par le tourbillon, et avouer en honnête Allemand que tout en ce monde a son bon côté, voire même les chemins de fer, ce symbole matérialiste de notre siècle matériel. Il faut marcher en avant, et cela du reste nous allait fort bien aujourd'hui. Nous dévorions l'espace à travers la belle et fertile plaine dont la verdure éblouissante contraste merveilleusement avec les points plus élevés, mais qui vue de près et en détail devient assez monotone et ennuyeuse.

En prévision du *mauvais air*, qui, à cette époque de l'année, règne dans les contrées basses, on nous conseilla de dormir pendant la route. Heureusement nous n'avions point déjeuné, de sorte que sans avoir eu à lutter avec le sommeil, nous arrivâmes sains et saufs à Caserte où se trouve le plus grand palais du roi des Deux-Siciles.

L'extérieur n'a rien de remarquable : l'avenue est négligée, l'apparence est plutôt celle d'une caserne que d'un palais : l'ensemble a un air de délabrement. Peut-être avais-je trop présent à l'esprit mon beau château de Schœnbrunn, auquel on prétendait comparer Caserte, et encore à l'avantage de ce dernier : n'importe, Schœnbrunn reste Schœnbrunn.



Mais lorsqu'on entre sous le vestibule de Caserte, l'effet devient grandiose. Quand on voit les quatre cours immenses et leurs portiques gigantesques s'élevant comme de majestueux palmiers pour soutenir de leurs voûtes audacieuses les énormes murailles, quand on voit l'imposant escalier qui se dresse comme une montagne de marbre et semble destiné à la marche des dieux, quand on voit le jardin montant vers la colline, avec sa cascade géante pareille à un royal manteau de velours vert frangé d'hermine et de broderies d'argent, on trouve alors que Caserte, tout créé qu'il soit par un effort de l'art dans la contrée la moins belle ou plutôt la seule disgracieuse des environs de Naples, n'est point une fantaisie de prince, mais une royale merveille inspirée par cet esprit de grandeur souveraine qui a laissé son empreinte sur toutes les œuvres de Charles III et ne pouvait fleurir qu'à une époque qui a mis au monde Louis XIV et son génie. Le double escalier dont les murs semblent revêtus d'un damas de marbre tant les dalles sont jointes de manière à former une étoffe continue, tant l'agencement des nuances est d'un goût merveilleux, cet escalier est considéré comme le plus beau chef-d'œuvre qui existe en ce genre. Les riches veinures s'entrelacent en figures ingénieuses pour former le tapis le plus grandiose et le plus solide qui ait jamais été tendu par des mains d'artiste pour l'ornement d'un palais.

L'escalier (1) de Caserte est vraiment digne de la

(1) Les deux alinéas suivants, relatifs à l'escalier de marbre et

majesté royale. Quoi de plus magnifique que de se figurer le souverain placé en haut, et comme resplendissant de l'éclat du marbre qui l'environne, de se le figurer laissant venir jusqu'à lui les humains. La tourbe monte respectueusement; le roi leur envoie un regard gracieux, mais qui tombe de haut; lui, le puissant, l'impérieux, il s'avance vers eux avec un sourire d'une auguste bonté. Qu'un Charles-Quint, qu'une Marie-Thérèse paraissent ainsi au haut de cet escalier, et je voudrais voir celui qui ne courberait pas la tête devant la majesté à qui Dieu a donné la puissance. Et le fondateur de Caserte a bien indiqué que toute puissance vient d'en haut, car le vestibule octogone conduit immédiatement à la chapelle, le sanctuaire de l'immense édifice. Les temps changent et les hommes avec eux. J'imagine qu'au milieu de ces montagnes de marbre poli, et de cette symphonie de couleurs formée par la pierre, des habits noirs doivent faire la même figure que des éphémères sur un manteau de pourpre. Moi aussi, pauvre éphémère, je sentis remonter en moi l'orgueil que j'avais déjà éprouvé dans le palais des doges de Venise; et je songeai combien il devait être agréable, en de certains moments trop solennels pour être fréquents, de se tenir au haut d'un tel escalier, de pouvoir laisser

au parc de Caserte, sont empruntés, quant à la traduction, aux articles sur Maximilien et ses œuvres posthumes, publiés par M. Th. Dubois dans le *Temps*. Ce passage ayant été cité plusieurs fois et lu par tout le monde sous cette forme élégante, nous nous faisons un devoir de le reproduire ici.

tomber son regard sur tous les autres, et de se sentir le premier comme le soleil dans le firmament.

Le parc est tout à fait en harmonie avec ce caractère grandiose, et les pelouses, les fontaines et les arbres sont empreints de la même noblesse qui parle en quelque sorte à travers le marbre du palais. Quelle descente majestueuse que celle de ces cascades et de ces canaux ! Ces fontaines et ces statues, ces parcs d'arbres taillés droits en allées parallèles ! comme tout cela est fait pour les souliers à boucles et les robes à paniers ! Tout cela n'a-t-il pas été nivelé, réglé pour que la nature n'apportât aucun obstacle à la marche mesurée d'une cour environnée de nimbe et de majesté ? Ces cascades ne murmurent-elles pas en mesure ? Ces arbres ne se présentent-ils pas dans une étiquette respectueuse pour se faire passer en revue par leur maître ? Ne sent-on pas partout un esprit de grandeur qui a soumis la nature elle-même à sa puissance, un esprit supérieur sans nul doute à celui de nos jardins modernes, avec leurs méandres, leurs taupinières et leurs petits ruisseaux, avec leur nature mutilée et non subjuguée, avec leurs sentiers crochus et leurs rudes buissons qui sont beaucoup plus beaux dans la vraie campagne ? Nous croyons embellir et améliorer la nature, nous la rapetissons et nous lui retirons son caractère. Nous en faisons une pauvre et maigre poupée, tandis que nos ancêtres en avaient rassemblé les forces, les avaient utilisées et fondues par l'esprit dans leurs jardins ; ils avaient au moins su en faire une grande dame, peut-être un peu raide et trop attifée, mais une dame de premier rang, im-

posante encore dans sa vieillesse, et qui confond de bien haut le petit esprit émancipé de la jeune soubrette. Le parc de Schoenbrunn est l'impérial frère du jardin royal de Caserte, et j'aurais voulu les voir tous les deux au moment de leur plus grand éclat, du temps de la poudre et des perruques. Avec quelle splendeur les cours de Marie-Thérèse et des Bourbons d'alors devaient s'avancer dans ces allées !

Rade de Naples, 16 août 1851.

La matinée d'aujourd'hui fut consacrée aux antiquités de Baïes et de Pouzzoles : je dois avouer à ma honte qu'elle fut la seule qui m'ait paru ennuyeuse pendant tout le cours de mon séjour à Naples. Et cependant personne ne rêvait antiquités autant que moi ! mais le corps aussi bien que l'esprit doit être disposé à l'admiration : le mien était exténué par nos marches furibondes et accablé par la chaleur intolérable du soleil ; je me sentais donc un peu souffrant et assez mal disposé pour apprécier dignement les monuments de la grandeur et de la tyrannie romaines, qui se trouvaient d'ailleurs fort au dessous de mes beaux souvenirs de la Grèce.

Nous commençâmes notre excursion par le tombeau de Virgile dont la place est indiquée par une longue inscription latine à l'entrée du Pausilippe. La tombe elle-même se trouve sur la hauteur où l'on monte en trébuchant à travers les vignes pour se rendre à une maisonnette insignifiante entourée de

quelques touffes de lauriers. C'est là qu'a reposé longtemps l'auteur de l'*Énéide* : une inscription française débite sur la gloire du grand homme de fades commentaires, et lui fait l'honneur insigne de le proclamer *le prince des poètes*. Il est d'usage d'emporter d'ici quelques feuilles de laurier, ou même une branche, s'il est possible, qui vous sert pour la vie de talisman poétique. Je trouvai qu'il était d'une haute inconvenance de transformer cet endroit en un cimetière ou plutôt en un lieu d'enfouissement pour les non-catholiques ; des pierres tumulaires avec des épitaphes allemandes, françaises et juives sont foulées aux pieds par tous ceux qui se rendent en pèlerinage au tombeau du grand païen.

Après avoir, selon l'usage antique et solennel, cueilli l'emblème de la victoire sur la tombe du poète, nous remontâmes en voiture pour aller visiter la grotte du Pausilippe.

Frégate impériale la *Novara*, 18 août 1851.

Chacun revêtait ses habits de fête et se disposait à entendre la sainte messe qu'on allait célébrer à dix heures pour l'anniversaire de la naissance de notre empereur bien-aimé. Avec les pavillons autrichiens on avait à gauche de la batterie dressé une tente où s'élevait un autel d'un goût simple et sévère, mais approprié à la circonstance. Officiers et matelots étaient rangés militairement : partout régnaient une gravité imposante, un silence religieux. L'aumônier

du vaisseau, excellent et digne jeune homme, nous dit la messe avec un pieux recueillement, après quoi on chanta le *Te Deum*. Pendant l'office la musique se fit entendre à plusieurs reprises : au *Te Deum* on chanta l'hymne toujours beau " *Dieu conserve notre empereur!.....* „

Durant toute la fête je me sentis attristé : c'était la première fois que je ne passais point ce beau jour aux côtés de mon frère. J'étais seul, complètement seul sur une mer lointaine, sous un ciel étranger ; je pensais avec douleur à un de mes chers parents de Vienne dont la santé m'inspirait les plus vives inquiétudes. J'étais plongé dans un de ces états de l'âme où l'on éprouve un langoureux abattement, une douce mélancolie, un suave désespoir ! J'aspirais ardemment à revoir mon foyer domestique. Les miens dans ma patrie m'avaient rendu la vie trop heureuse : mais il est bon qu'une pareille existence finisse, et des moments comme ceux-ci, dans leur salutaire amertume, sont un précieux remède. Salomon n'a pas dit en vain ces sages et profondes paroles : " Rien ne dure éternellement ! „

Le soir cependant m'apporta des heures joyeuses qui étourdirent le mal du pays. J'avais invité à ma table l'aumônier et les officiers du vaisseau. La musique fit entendre de belles mélodies nationales : nous étions tous en grand uniforme, et si modeste que fût la pompe, le cœur y était, et tout se passa d'une façon digne de la solennité.

Lucques, 17 août 1851.

La matinée fut consacrée aux environs de Marlia. Nous visitâmes la villa *Bellardin* dont les constructions et le parc sont dans le vrai style italien du siècle dernier. Tout ce qui a une empreinte caractéristique et nationale me plaît singulièrement. Quelle gravité et quelle noblesse dans ces grandes et mélancoliques rangées d'arbres toujours verts ! Quel silence imposant dans ces sombres allées ! Quelle harmonie entre ces parterres réguliers et cette architecture grandiose ! Quelle grâce majestueuse dans ces jets d'eau et dans ces grottes mystérieuses qui offrent un abri impénétrable aux rayons du soleil ! Vraies *bagatelles de grand seigneur* (1).

L'aristocratique fierté, le sens élevé et profond des beaux temps d'autrefois ont marqué de leur sceau ces villas magnifiques, où l'on voit aujourd'hui les rejetons déchus de nobles races errer piteusement comme des ombres inquiètes qui semblent frissonner devant ces restes d'une antique splendeur. Leurs tristes figures gâtent souvent la perspective du tableau, mais il faut appeler à son aide l'imagination, cette amie toujours prête, et, détournant les yeux des images énervées et débiles du matériel présent, regarder à travers le prisme de la poésie. Il faut voir par la pensée le Tasse se promenant dans les frais bocages de lauriers ; il faut épier la belle Éléonore

(1) En français dans le texte.

d'Este parmi les myrtes discrets ; il faut voir sa douce compagne, la comtesse Santivale, cueillant des fleurs d'orangers, et être fier que ce soit un Allemand, le grand Goethe, qui, de sa main de poète, ait rendu à la vie ces figures du passé, si imprégnées du charme toujours jeune de l'Italie!

---





## CHAPITRE II

### FLORENCE ET LES BEAUX-ARTS

---

Pise, 28 août 1851.

Notre première sortie dans la ville fut pour aller voir le *Campo Santo*. C'est une de ces œuvres poétiquement belles comme la foi ardente du moyen âge pouvait seule en créer. Autour d'un large tapis de verdure s'étend un élégant portique aux colonnes légères et aux ogives élancées. Les murs pleins sont ornés de fresques de Giotto, de monuments funèbres et d'une sorte de musée qui ne se trouve guère à sa place en un pareil endroit; au milieu du gazon est une croix de pierre autour de laquelle des roses grimpantes ont enlacé leurs festons.

Les fresques datent de la première époque de l'art italien et l'on y voit déjà dans la hardiesse du dessin, dans le mouvement et le naturel des groupements, la transition du style archaïque à l'étude perfectionnée des formes corporelles. Pour mon compte, je préfère de beaucoup cette période primitive dans laquelle

l'art commence à se dégager du formalisme symbolique et marche vers un avenir plus beau, le siècle de Raphaël, à ces écoles de décadence des siècles derniers, où le génie des temps classiques s'obscurcit et se meurt, et où l'on ne sacrifie plus qu'à l'unique idole de la beauté sensuelle. Ces écoles sont le triste antipode de la période enfantine : celle-ci est un réveil plein de vigueur et de séve, celles-là sont, dans l'histoire de l'art, un voluptueux assoupissement. Comment, d'ailleurs, notre âge matériel et sans foi pourrait-il interpréter les sublimes mystères du christianisme ? Un artiste qui se moque de la religion peut-il faire autre chose que de peindre à la toise et pour tant de sacs d'écus de profanes figures, copiées sur de vulgaires modèles, pour les entourer ensuite d'une auréole en les affublant sur commande d'un nom quelconque emprunté au calendrier ?

Les fresques du Campo Santo ont cette naïve énergie des époques primitives. C'est un affreux vandalisme d'y avoir scellé de lourds monuments funèbres sans valeur et sans goût, des tombeaux païens sous un portique moyen âge, au milieu de peintures italiennes. La fureur de notre *cicerone* était divertissante : ce brave homme s'indignait que de barbares *Tedeschi* osassent tourner en ridicule ce monstrueux accouplement de l'art, et s'étonner hautement de trouver un griffon antique, des images d'idoles et d'autres fatras de musée dans un cimetière catholique. Mais c'est l'usage en Italie de confondre et d'abriter sous un même toit la bigoterie et le paganisme.

Les fameuses peintures du *Campo* contiennent maintes productions d'une fantaisie exubérante dont la rude naïveté touche presque au comique : c'était le goût bizarre de ces époques primitives, et c'est encore de nos jours celui des âmes énergiques et vigoureuses de rendre crûment et sans détour les images de leur pensée enfantine. La naissance d'Eve, par exemple, est représentée avec une candeur toute biblique sans voile ni parure ; le royaume du prince de ce monde est figuré avec toute l'atrocité du temps : le troupeau de loups hurlants, aux formes étranges et grotesques, est tout à fait diabolique. Les pauvres humains sont torturés de la façon la plus barbare : ils rôtiennent dans les flammes ou sont écartelés à plaisir. Parmi les malheureux qui brûlaient dans l'enfer, je remarquai un bon nombre de têtes tonsurées ; le peintre en général ne paraît pas avoir été grand ami des gens d'église, car on en voit plusieurs dans des situations fort critiques. Le naïf pinceau de l'artiste représente l'âme humaine prête à quitter le corps sous la forme d'un *homunculus* qu'un ange ou un démon, selon les circonstances, tire de la bouche du mourant. Il est souvent fort comique de voir avec quelle peine la bouche doit être ouverte pour laisser passer l'âme ; ce sont probablement les âmes les plus fortes qui ont besoin d'un plus large espace. Mais, ô terreur ! quelle est donc cette noire figure qui préside à l'extorsion violente d'une âme de nonne ? Ce ne peut être un ange de lumière : grand Dieu ! j'aperçois deux petites cornes, cet ange est un suppôt de Satan... L'art était libre alors en

Italie, et il pouvait l'être sans danger, car il s'était imposé à lui-même des limites, les limites de la foi.

Les Pisans reconnaissent avec bonheur dans la tête d'un personnage appartenant déjà à l'enfer... la figure de Napoléon. La chose n'a rien en soi que de fort naturel : c'est un des traits les plus communs de l'humaine nature de damner l'ennemi abhorré et déchu, et de se réjouir de son ignominie; à ce jeu l'on ne court aucun risque, car cet ennemi tombé est devenu impuissant. Tant que la figure infernale du cimetière de Pise s'est appelée *roi d'Italie*, il semblait qu'on n'eût pas assez d'or pour enluminer l'apothéose; mais le dieu du moment fut précipité de l'Olympe, et la glorieuse auréole a fait place à un nimbe infernal. *Sic transit gloria mundi!*

Avant de quitter le Campo Santo avec son passé plein de jeunesse et d'essor, avec sa poésie des temps primitifs et ses velléités modernes de Panthéon, je dois mentionner encore la *terre* de son sol qui avait pour nos pieux ancêtres une vertu mystique, un charme tout puissant. On prétend qu'elle fut apportée de Jérusalem par les croisés, et, qu'en outre de ce caractère sacré qui la rendait si précieuse aux yeux des fidèles, elle possédait encore une propriété merveilleuse qu'une fresque nous représente de la façon la plus bizarre; on y voit le génie protecteur de l'ancienne république considérer avec des lunettes un cadavre en trois phases successives de décomposition. Dans la première, il ne manque que l'âme qui vient de s'envoler; dans la seconde, le festin des vers est en pleine activité; dans la troisième, le sque-

lette apparaît très proprement dépouillé. La vertu de la terre sacrée consistait donc à opérer ces trois phases en trois jours au bout desquels il ne restait plus que la blanche charpente du corps humain. Ce phénomène souriait à l'imagination naïve des Pisans. Quant à moi, cette rapidité effrayante de la destruction ne m'inspire que répulsion et qu'horreur.

Du Campo Santo nous nous rendîmes à la cathédrale. Quel imposant et magnifique aspect que celui de ce splendide édifice avec son long vaisseau au bout duquel s'élève, comme un dais gigantesque, la haute coupole recouverte de marbre blanc comme le dôme merveilleux de la fière *Salute*, et ornée comme le Baptistère d'une ceinture de colonnes élégantes et admirablement sculptées. Je trouve beau qu'il faille monter plusieurs marches pour arriver au portail d'une église, et que la maison de Dieu ne se trouve pas au même niveau que le café et le théâtre, ce qui, au figuré, n'est que trop souvent le cas en Italie. Nous autres Allemands, nous employons le mot *élevé* (*erhaben*) pour désigner quelque chose de grand; ce qui est destiné à produire un effet saisissant doit être placé *haut*, c'est un vœu naturel de l'homme qui élève toujours ce par quoi il désire que son âme soit élevée. Le commun des mortels s'ennoblit en montant, tandis qu'il n'appartient qu'aux grands de descendre, et cela prend alors le nom de condescendance. Or, c'est la religion, surtout, qui éveille cet instinct, qui provoque cette tendance à s'élever : à la messe, pour prier, nous portons en haut notre regard, et dans la communion, cette confusion mystique du

ciel et de la terre, la puissance souveraine condescend et s'abaisse jusqu'à nous sous la forme du pain. Ce qui est vrai de l'église et de l'autel l'est aussi du trône, et en général de tout ce qui, d'après les lois de ce monde, doit paraître élevé. Des degrés doivent séparer partout le vulgaire de ce qui est supérieur et d'élite.

Florence.

Nous faisons nos adieux à l'aimable et grave Pise, à son poétique cimetière. La vapeur bouillonne, et le wagon va partir : encore un coup de sifflet et nous sommes enlevés pour toujours aux rêves du passé pour entrer dans la prose du matériel présent, et fouler un sol classique et rebattu. Le beau pays de Toscane a un air d'abondance et de richesse. Un adage populaire dit que Naples est *un morceau du paradis tombé sur la terre*, et qu'elle est descendue des nuages comme un enfant de la Fortune; le travail des hommes a changé en paradis le pays florentin, c'est un enfant de la terre qu'un labeur opiniâtre a élevé au plus haut degré de la prospérité.

Mais voici déjà la riante plaine de Florence environnée de ses montagnes. Une ceinture gracieuse de villas, de hameaux et de jardins entoure la ville des arts comme d'une couronne de fleurs. La coupole du Dôme, avec sa croix d'or étincelante, nous envoie de loin son salut par dessus les maisons qui se perdent dans la verdure de la plaine et s'élèvent douce-

ment vers les montagnes, pour se relier aux innombrables petits points blancs des villages. Ce n'est pas un panorama grandiose ni imposant, mais un tableau tout imprégné de calme et de *sociabilité*. Naples est la ville du plaisir et du printemps de la vie, Florence, celle des âmes fatiguées et rêveuses ; la cité du Vésuve émeut et surexcite l'âme, celle des bords de l'Arno la berce suavement.

Au sortir de la gare du chemin de fer nous pénétrons dans les graves et nobles rues de Florence. On éprouve toujours une sensation étrange en entrant dans une ville célèbre qu'on n'a pas encore vue : une image confuse flotte devant les yeux de l'esprit, qui est tendu d'impatience ; on veut tout s'expliquer, on croit tout deviner, et la tête fourmille de mille impressions fugitives. Mais l'heure de l'expérience arrive, les choses s'éclaircissent peu à peu et la lumière se fait ; les groupes et les contours se coordonnent et se fondent, et ce n'est que trop tôt que l'on découvre les merveilles, qu'on apprend à les connaître et à les aimer, pour se voir obligé au bout de quelques jours de les quitter déjà. On n'a juste que le temps d'envisager ce qui est beau sans pouvoir en jouir à son aise, on ne voit que juste assez pour regretter ce qu'on a vu..... ; c'est ce que j'éprouvai moi aussi dans la noble ville des Muses. De prime abord je ne compris rien à ce que je voyais : je savais seulement que je passais l'Arno dont j'avais déjà fait la connaissance à Pise, et aussi que je regardais avec extase par dessus ses ponts magnifiques ; l'un d'eux construit en marbre est d'une architecture



élégante et poétique, l'autre soutenu par des piles massives porte un petit monde de maisonnettes et de boutiques, bizarre fantaisie de l'art du moyen âge.

Je voulus faire en toute hâte une visite au palais *Pitti*. J'étais encore plein de l'impression de la madone de Saint-Sixte, cette calme et victorieuse vierge au regard profond et empreint d'une mélancolique fierté. Comme elle comprend la nature sur-humaine de l'enfant qu'elle porte dans ses bras, et que ses mains sont le trône auguste du fils de son Dieu. On lit dans son regard qu'elle s'honore elle-même comme l'instrument immaculé de la puissance créatrice, qu'elle sent toute la grandeur de ses devoirs, la grandeur de ses souffrances, mais aussi la splendeur infinie de sa glorification. C'est pourquoi elle s'avance sur les nuages comme la noble reine des anges, pleine de majesté, et elle montre à la foule de ceux qui espèrent, son enfant, le Sauveur du monde. Elle entend l'hosanna des mille et mille bouches qui chantent l'allégresse, mais son oreille semble percevoir aussi les lointaines clameurs du peuple qui demande le crucifiement. Nulle auréole n'entoure sa tête; nul joyau ne relève son simple et modeste vêtement; la mère du Christ dans ce tableau n'a besoin d'aucune parure éclatante, d'aucun accessoire qui détourne le regard de l'objet principal, comme en emploient si souvent les artistes de nos jours pour diviser et distraire l'attention du spectateur. Le plus bel ornement de la madone de Saint-Sixte est le divin enfant, et la plus sainte auréole, l'éclat de ses

grands yeux limpides qui remplissent d'une pieuse confiance le cœur de ceux qui les contemplent. Il y a dans ces yeux de la consolation, de la vérité et une profondeur infinie; la sérénité du ciel s'y reflète comme dans un lac tranquille. Et quelle création admirable que cet enfant qui repose dans ses bras! On devine en lui le Rédempteur; sur ses traits pleins de gravité, on pressent la tâche divine qu'il doit accomplir! Sous les boucles foncées s'ouvrent deux grands yeux noirs qui regardent fièrement sur les ombres du monde du péché comme s'ils voulaient dire : " Je triompherai de vous, pécheurs endurcis; tremblez devant l'enfant qui vous jugera un jour et vous punira! „ Il se penche en arrière, il soulève ses épaules comme pour se préparer, dans une attitude calme et sereine, à la lutte avec le monde..... Cette grande image planait devant mes yeux, et je voulais maintenant faire, au moins à la hâte, une première connaissance avec les madones du palais Pitti.

Quand je vois pour la première fois une œuvre d'art célèbre, j'éprouve un embarras singulier, et il se livre en moi une lutte entre le devoir d'admirer ce que les suffrages des siècles ont consacré et mon propre sentiment qui hésite à se transformer en jugement. Je m'en veux souvent et je m'attriste de ne pas me sentir ravi tout d'abord, de ne pouvoir sur-le-champ m'abandonner à une admiration sans réserve. C'est ce qui m'arriva précisément à la première et trop courte visite que je fis à la madone *della Seggiola* et à la madone *del Granduca*; il me fut impossible de les apprécier comme il convenait au premier

abord, et la *Sixtina* planait toujours victorieuse devant les yeux de mon esprit, car je voyais en elle sous une seule et même forme, la mère auguste du Christ et la servante du Seigneur, tandis que la madone à la *Chaise* n'était que la mère heureuse et florissante et celle du *Grand-Duc* l'humble et pieuse servante. Mais une seconde visite, plus longue et plus reposée, modifiera, j'espère, cette impression.

Florence, 29 août 1851.

Ma première sortie du matin fut pour aller revoir la galerie Pitti. La visite de ce palais est, pour celui qui a le culte de l'art, une marche triomphale, un bain de l'âme dans l'atmosphère d'un monde supérieur. Pour fonder une pareille collection dans sa demeure, il fallait ce juvénile enthousiasme pour les beaux-arts qui souffla si puissamment sur le midi de l'Europe, il y a deux siècles, et l'inspiration d'un idéal supérieur dans la jouissance esthétique. Les Médicis reçurent cette inspiration, y conformèrent tous leurs actes, et devinrent par là les immortels créateurs des grands et impérissables monuments de leur époque; ils eurent la gloire de marier les Muses de la Grèce à l'art chrétien.

Plusieurs salles du musée étaient fermées ce jour-là pour cause de réparation : mais je les vis le lendemain, de sorte que je puis mentionner, dès à présent, les œuvres qui s'y trouvent. Dans la première salle où nous entrâmes, de nombreux artistes étaient

en train de copier la *Vierge à la Chaise*. Comme ces pauvres madones doivent s'ennuyer d'être éternellement copiées par la foule inintelligente des barbouilleurs ! Heureusement que ce sont de saintes femmes que la vanité ne tourmente guère.... Pourquoi donc fallait-il qu'en contemplant ce tableau de Raphaël, la madone de Saint-Sixte me revînt toujours à la mémoire ! Cela tenait, sans doute, à la ressemblance des visages ; toutes deux ont le même corps, mais elles n'ont point le même esprit, la même expression, la même façon d'être éclairées par la lumière, qui pour l'une, est la lumière céleste, et pour l'autre, la lumière de la terre. La *Sixtina* est une vision qui plane, une image transfigurée après l'épreuve du combat et de la douleur ; la madone à la Chaise est une femme de la terre pour qui l'heure de la souffrance n'a pas encore sonné ; elle est assise tranquillement et, si j'ose m'exprimer ainsi, à l'aise sur ce siège que sa gloire à venir n'a pas encore transformé en trône ; les plis d'un turban lui tombent sur l'épaule, ses vêtements sont choisis. Elle se penche doucement sur son enfant et le serre dans ses bras ; elle regarde le spectateur avec de grands yeux réfléchis, comme Raphaël seul pouvait les peindre et qui, tels que la lune dans une nuit calme et sereine, répandent dans le cœur malade des rayons d'une douceur ineffable et d'un profond apaisement. Les nuances de ce tableau ont le voilé mystérieux, la mate fraîcheur, le souffle délicat qui n'appartiennent qu'à cet artiste incomparable et à un petit nombre seulement de ses chefs-d'œuvre.

Raphaël a peint la madone de Saint-Sixte avec des intuitions célestes, la Seggiola avec des inspirations d'un profond amour, la madone du Grand-Duc avec un sentiment idéal de pureté enfantine ; la dernière a encore quelque chose du style archaïque, de la naïveté des écoles primitives, elle ressemble plutôt à une vierge allemande qu'à une fille d'Israël : c'est une calme et silencieuse prière, tandis que la Sixtina est une extase, et que la Seggiola exprime l'admiration des œuvres du Créateur adressée à lui-même dans la personne de son divin Fils.

J'aurais voulu pouvoir m'arrêter des heures entières devant la *Vision d'Ézéchiel* : c'est un petit cadre doré, d'un pied et demi de haut sur un de large, et qui renferme le ciel dans sa magnificence et son immensité. Oui, c'est bien Dieu le Père que nous voyons ici, le Dieu créateur et souverain maître du monde ! Le roi de l'univers est assis devant nous sur son trône de nuages porté par les mystérieux symboles des évangélistes, le Dieu de l'Ancien Testament, Jéhovah devant la face duquel on s'affaisse tremblant dans la poussière, abîmé dans l'adoration, et en même temps relevé par la pensée consolante que chacun de nous a été créé à son image, et que l'âme immortelle, emprisonnée dans cette enveloppe éphémère, émane de Celui qui était, qui est et qui sera. Si j'ose m'exprimer ainsi d'après ce qui précède, je dirai que la figure du Tout-Puissant a quelque chose des traits de l'habitant auguste du Parthénon, du Jupiter Tonnant, ressemblance à laquelle contribue peut-être l'aigle symbolique de l'apôtre saint

Jean. Mais le Dieu de l'univers, le but final de toute foi depuis l'origine des choses jusque dans l'éternité, l'immortelle Essence qui se retrouve dans Jupiter et dans Odin sont ici confondus. La chevelure grise ondoie majestueusement, la barbe imposante flotte autour du visage tout rayonnant de grandeur divine et de puissance créatrice; les bras, étendus pour bénir, s'élèvent au dessus des nuages qui ne sont point là rassemblés pour former un point d'appui et de repos, mais un trône glorieux. C'est une volupté céleste de méditer devant ce tableau et d'abîmer son âme dans cette contemplation sublime : on croit entrevoir l'instant suprême où l'on verra un jour le Maître face à face. L'art d'un Raphaël était seul capable de produire un pareil effet et de trouver sa récompense dans sa propre création.

Je retrouvai aussi mon cher *Van Dyk*, et cela dans son thème le plus admirable, le royal et infortuné couple d'Angleterre. Ce ne sont que deux bustes : je reconnus avec bonheur l'image vaporeuse et poétique de la noble reine, un peu différente de celle que possède le musée de Dresde, mais remplie d'un charme original et d'une suave mélancolie. On voit là Charles et Henriette en vêtements de deuil, tristes et aimables, mélancoliques et malheureux. L'avenir a répandu comme un voile sur les traits sérieux de Charles : il fut une victime de l'ordre le plus élevé qui n'eut que le tort de se soumettre à sa destinée avec trop de résignation et de douceur; il pécha par faiblesse; il a dû être infiniment gracieux et moins raide que Louis XVI. Il a été donné à tous deux,

sinon de vivre, du moins de mourir énergiquement. Pourquoi faut-il que leurs femmes aient été si séduisantes et si belles? Pourquoi faut-il que ce qui est tendre et exquis soit toujours froissé et brisé J'avais fait à Innsbruck et à Dresde la connaissance de Marie-Antoinette et de Marie-Henriette; j'ai rêvé de tout temps à la première; Van Dyck seul m'a appris à aimer et à admirer la seconde. Je n'ai jamais vu de portrait qui m'ait charmé d'une façon aussi magnétique que celui de la noble épouse de Charles I<sup>er</sup>; le fier et doux visage, d'une blancheur de lis, repose noblement sur un cou svelte et fin; la carnation et les traits ont la délicatesse et le brillant de l'ivoire, et sous un front éblouissant, orné de petites boucles légèrement retombantes, s'ouvrent deux grands yeux noirs auxquels le malheur et la mélancolie pouvaient seuls donner cet attrait ineffable et ce céleste éclat. La *grâce* est le mot qui convient pour Marie-Antoinette, la *mélancolie* pour Marie-Henriette.

La chapelle de Michel-Ange, à *San Lorenzo*, est un de ces sanctuaires de l'art italien consacrés, paraît-il, à une éternelle admiration. C'est là que sont les monuments fameux de Julien II de Médicis et de Laurent duc d'Urbino, ainsi que le *Jour* et la *Nuit*, du grand artiste, deux statues devant lesquelles tant de gens s'extasient. J'avouerai, pour ma part, que cette chapelle me déplaît souverainement et me produit une impression des plus désagréables, un effet glacial et repoussant. Ici reposent dans le sommeil de la mort des cœurs à tout jamais brisés, et leur vaine philosophie, en s'élevant à elle-même ce tombeau, n'est

parvenue qu'à exprimer le malaise de la conscience. Si Michel-Ange a eu de son époque une connaissance exacte et profonde, ce monument lui a merveilleusement réussi, et les statues indécentes qui l'entourent, dépourvues de grâce et d'âme, si je puis dire, ne montrent que trop clairement d'où soufflait l'esprit qui a hanté ces lieux. La position demi assise demi couchée des grands Médicis exprime, sous une forme sensible et matérielle, l'aversion d'une philosophie orgueilleuse et frivole pour le repos de la mort ; ils semblent se débattre et ne vouloir point du linceul qu'aucune créature humaine n'a encore soulevé, mais qui recouvre dans la paix la dépouille du croyant. Ces monuments portent l'empreinte d'une lutte malade de la grandeur terrestre contre le néant, mais le marbre reste froid et, sous cette enveloppe de pierre, la mort semble ricaner et se moquer de la vie ; le mot *paix* ne saurait retentir dans ces tristes parvis qu'aucun souffle chrétien ne réchauffe, et qui ne sont pénétrés que du frissonnement glacial d'une prétention mythologique. De plus, les statues de Michel-Ange me paraissent trop grotesques, et portent déjà le germe du style rococo.

La chapelle *des Princes*, le fameux temple du triomphe et de l'apothéose des derniers Médicis, commencée sous le règne de Ferdinand I<sup>er</sup> et encore inachevée aujourd'hui, ne me plaît pas davantage. Les murs de ce sanctuaire, surmonté d'une coupole aux fresques fort médiocres, sont revêtus d'un lourd manteau de marbres précieux, semblable à un habit d'arlequin. Une richesse froide et écrasante est par-



tout étalée sans poésie et sans grâce, l'esprit désempoigné pense involontairement à cette noble magnificence de l'escalier de marbre de Caserte. Les sarcophages sont orgueilleusement couverts de blasons enluminés; je citerai seulement ceux de Cosme II et de Ferdinand I<sup>er</sup>, dressés contre la muraille et entourés d'une profusion de couleurs qui conviendrait peut-être à d'autres usages, mais qui est déplacée et absurde dans une *salle mortuaire* (on ne saurait dire une chapelle, puisqu'il n'y a point d'autel dans cet orgueilleux séjour de la mort). La mort n'a que faire d'un pareil luxe de couleurs, et les fleurs sont le seul ornement qui doive figurer sur un cercueil. Qu'on enlève les deux sarcophages et qu'on donne à l'ensemble le nom de "salle de fête", et cette ornementation retrouvera sa raison d'être, sa fraîcheur et sa gaieté; et cette froideur désolante, ce vide sinistrement ironique feront place à l'animation et au mouvement de la vie.

Constantinople était tombée aux mains des musulmans; la philosophie et l'art gréco-byzantins et les belles sciences de l'Orient trouvaient en Italie, à la cour fastueuse des fiers Médicis, asile et protection, et donnaient en retour à la dynastie nouvelle un lustre merveilleux. La tiare était portée par un Médicis, et les trésors de la ville éternelle, négligés jusque-là, se voyaient mariés aux souvenirs de la Grèce et entraient dans une nouvelle période de l'art, la période mythologico-chrétienne. Le culte était célébré dans des temples païens, Vénus recevait les mêmes honneurs que la mère du vrai Dieu; on se plaisait à asso-

cier les usages de l'antiquité à ceux des temps nouveaux, et on nommait cela *philosophie*.

On vit alors se produire un essor puissant et audacieux : les hommes découvrirent que les dieux de l'antiquité n'étaient représentés que sous la forme humaine, et un sensuel orgueil qui, à l'origine, enfantait de grandes choses dans l'art et dans la science, s'empara des cœurs et y déposa le germe de l'athéisme. Les princes, donnant l'exemple, se regardèrent comme des divinités et négligèrent l'ancien Dieu, le Dieu de leurs ancêtres : ils ne protégèrent plus la religion que comme une institution commode à l'usage de leurs sujets. En France, François I<sup>er</sup> introduisit le culte de la sirène qu'il entoura du nimbe fascinateur des arts de l'Italie ; Catherine de Médicis ne se montra que trop zélée pour le service d'Aphrodite, et Louis XIV se jupitérisa complètement. La vanité insatiable et la divinisation de la sensualité devinrent la philosophie favorite des souverains. Joseph II, le protecteur des peuples, donna lui-même dans le mouvement. Les beaux esprits que les rois pensionnaient, et dont Voltaire doit être considéré comme le type, se chargèrent de mettre les peuples en état de tirer les conséquences pratiques de ces idées. La France sauva à moitié l'Italie en concentrant à Versailles le nimbe mythologique, mais elle paya cette gloire du plus pur de son sang.

Les tombeaux des Médicis ne provoquent que des pensées répugnantes et sinistres.

Le *Palazzo degli Uffizi* est un édifice conçu dans le vieux style italien, s'ouvrant à angle droit sur la

place du *Palazzo Vecchio*, et soutenu par des portiques où se voient les statues des grands hommes florentins, entre autres celle de Cosme I<sup>er</sup> le fondateur de ce magnifique palais. Un bel escalier, également orné de statues, conduit par un vestibule au premier étage, consistant en deux galeries longitudinales et une galerie transversale donnant sur l'Arno; c'est là que, sous le nom de *Galleria degli Uffizi*, se trouve la plus belle collection d'objets d'art qui existe dans le monde.

Dans le premier vestibule, je m'arrêtai avec le plus vif intérêt devant les bustes des Médicis, ces initiateurs de la dernière et incomparable renaissance artistique dans les traditions de l'antiquité. Cette illustre famille offre avec les Vénitiens un exemple, unique dans l'histoire, de commerçants ayant créé et fondé à jamais de grandes choses, et ayant su, par leur influence dans le domaine des arts, s'entourer d'une auréole d'immortalité. Les Médicis, comme l'aristocratie vénitienne, ont été une preuve vivante et glorieuse de cette vérité que les hommes adonnés au commerce peuvent avoir d'autre culte que celui de Mammon, et qu'on peut en ce monde monter par la richesse sans devenir un parvenu; ces opulents banquiers s'élevèrent par leur fortune au rang de princes, et les fils des rois de l'Europe ne tardèrent pas à briguer la main des belles princesses de l'Étrurie.

Nous pénétrons bientôt dans la salle de *Niobé*, et nous contemplons avec admiration ce groupe merveilleux, un des chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Un arrêt des dieux a fait passer et éternisé dans

le marbre cette mémorable tragédie dans son moment le plus émouvant et le plus auguste, et a comme figé dans la pierre l'expression vivante et douloureuse de cette âme pour la conserver à la postérité. Niobé et ses enfants étaient d'une beauté trop divine pour que leurs nobles formes pussent tomber en poussière; l'art les a rendus immortels comme la vengeance de Latone. Ce groupe fut découvert, en 1583, près de la porte Saint-Paul, dans la ville éternelle : installé d'abord à la villa Médicis, Pierre Léopold (Léopold II d'Autriche) le fit transporter, en 1775, au musée de Florence; au milieu de cette grande salle, sans élégance et sans goût, environné de murailles blanchies, il ne pouvait être plus mal placé, car une œuvre importante et belle demande un entourage qui lui soit approprié.

Ce morceau, qu'un passage un peu vague de Plinie a fait attribuer à Scopas, le maître de Phidias et de Praxitèle, décorait la frise d'un temple, comme l'indiquent évidemment les proportions respectives et le mouvement des différentes figures. La mère avec la plus jeune de ses filles, un jeune homme qui se porte en avant et du bras droit cherche à se draper, la fille qui se penche et avec le bras gauche se fait de son manteau un rempart contre les traits de la déesse, ces trois figures sont incontestablement les plus belles de ce chef-d'œuvre incomparable. Le désespoir et l'angoisse de la mort, la vue du sang qui coule de la blessure de son frère, ont fait s'agenouiller la plus jeune des filles, qui s'appuie sur sa mère comme sur une colonne : ses cheveux épars flottent sur ses

épaules et sa taille élancée, son bras se soulève avec un mouvement plein d'angoisse, tandis que la mère la presse sur son sein, et va connaître par la mort de son plus jeune enfant l'apogée de la douleur humaine. Dans les deux autres figures, on admire aussi le mouvement, la structure admirable des membres, la délicatesse exquise des formes, l'art magistral de la draperie. C'est un noble sang que répandent les traits d'Apollon et de Diane, et c'est avec une dignité sublime que Niobé et ses enfants succombent sous les coups vengeurs du Destin : c'est un drame auguste et incomparable que nous voyons représenté ici dans le marbre.

La partie supérieure des murailles est encore décorée d'un certain nombre de tableaux, parmi lesquels on remarque deux Rubens : Henri IV à la bataille d'Ivry et son entrée à Paris. Rubens déploie ici toutes les ressources de son imagination, et ce talent merveilleux de manier les masses que personne n'a jamais égalé; quel malheur qu'il prodigue tant la chair et les formes exubérantes.

Ce défaut, bien qu'à la rigueur moins déplacé dans un pareil sujet, se fait surtout sentir dans la *Bacchante*, que nous rencontrons maintenant dans la salle du *Baroccio* : on en trouverait, je crois, l'explication dans les deux excellents portraits de ses deux femmes, Élisabeth Brand et Hélène Forman, dont les formes opulentes et l'éclatante fraîcheur ont dû servir de type au pinceau de Rubens. Je suis, du reste, un admirateur enthousiaste des portraits de ce maître. Ce sont plus que des portraits, ce sont des œuvres

vivantes dans lesquelles on peut faire des études de physionomie ; leur mérite ne se borne pas seulement à la ressemblance corporelle : l'expression de la vie et de l'âme, la puissance et l'énergie du regard sont d'un effet saisissant et magique. Ces figures sont d'intéressants personnages que l'on peut fixer librement et contempler à loisir, que l'on a plaisir à regarder face à face et dans la société desquels on se trouve à son aise et *sans gêne* (1), tandis que les figures de Van Dyck, comme des êtres d'une nature supérieure, nous imposent le recueillement et le respect.

Dans les *salles des portraits des peintres*, je trouvai mes trois étoiles favorites du ciel de la peinture : Raphaël, Rubens et Van Dyck. Sérieux et rêveur, consumé par une ardeur profonde, sans énergie virile mais sans faiblesse féminine, sorte d'être intermédiaire et mélancolique, n'appartenant à la terre que par une enveloppe frêle et nerveuse, moitié chérubin, moitié génie, avec un regard profond, plein d'une douce langueur, — tel nous apparaît Raphaël dans un portrait charmant, qui répond bien mieux à l'esprit de ses œuvres que le tableau de la galerie de Munich. C'est bien là le jeune homme qui a vu plus haut que tous les autres, qui dans l'extase de l'amour le plus brûlant, a exprimé par la peinture une philosophie profondément religieuse, et qui, dans l'excès même du sentiment, n'a rien perdu de la sévérité intelligente et de la force.

Van Dyck est grand et beau comme ses admirables

(1) En français dans le texte.

personnages : c'est le peintre des princes et des grands de ce monde, un artiste aristocratique et dynastique, et son portrait nous le représente bien ainsi, plein de dignité, de noblesse et de génie.

Rubens nous a laissé son visage, un visage voluptueux et presque effronté, avec un regard entreprenant qui a savouré déjà bien des choses, une moustache finement retroussée, une expression saine et vigoureuse : il peignait avec humour, il aimait la plénitude des formes et la fraîcheur des chairs enlacées de guirlandes bachiques, et ce même homme était capable de créer avec une foi énergique un François Xavier sublime, un imposant Loyola : tout cela est exprimé et se lit sur les traits du viveur. — Raphaël succomba à l'ardeur qui le consumait lentement, Rubens florissait au sein des jouissances et des joies de la vie et y puisait sa force pour enfanter de grandes œuvres.

Au milieu de la première de ces deux salles de portraits, se trouve un des chefs-d'œuvre de la sculpture antique, le *Vase de Médicis*, qui appartient à la grande époque de l'art grec, et a été taillé dans le marbre le plus beau : un gracieux feston de pampre encadre un bas-relief admirable représentant le sacrifice d'Iphigénie. Ce vase, dont les détails aussi bien que l'ensemble sont d'une grâce et d'une noblesse exquis, nous est parvenu dans un état merveilleux de conservation. Au dire des connaisseurs, il aurait servi, comme tous les autres vases du même genre, à mélanger l'eau et le vin dans les repas, et ne serait autre chose que ce qu'on appelait un cratère.

Cet exemple, après tant d'autres, nous montre à quel point les anciens, et surtout les Grecs, savaient s'entourer d'un luxe artistique à la fois riche et distingué que notre époque ne connaît plus : je dis " surtout les Grecs, „ car chez les Romains déjà commençaient à prévaloir l'exubérance et la surcharge, et la décadence fut rapide. Mais quelle fête pour les yeux de travailler ou de se livrer à la joie des festins en présence de formes aussi belles !

Deux salles contiennent les chefs-d'œuvre de l'école vénitienne. Pour connaître et apprécier la richesse de dessin, le coloris toujours frais, lumineux et chaud de ces maîtres, il faut avoir étudié à loisir l'*Accademia delle Belle Arti* de Venise ; il faut avoir vu les palais de la ville des mers, où le sérieux diplomatique de l'Europe s'unit à l'originalité pittoresque et au fanatisme de l'Orient, pour saisir l'imposant mélange de noblesse et de beauté, de gravité passionnée et d'ardeur profonde qui a laissé son empreinte sur leurs tableaux et leur donne un si grand caractère. Titien, Paul Véronèse, Pâris Bordone, Palma ne nous peignent que des *nobili*, d'aristocratiques personnages dont les noms sont inscrits au livre d'or et qui nous regardent avec un sourire plein de condescendance et de fierté. Il faut glisser doucement en gondole à travers les lagunes de Venise, dans cette atmosphère tiède et douce, au milieu des vestiges de l'antique splendeur aristocratique, pour comprendre et juger les œuvres de ces peintres.

Florence possède une perle inestimable de l'école vénitienne, la *Flore* du Titien, beauté superbe et



opulente, fière et séduisante à la fois : le gracieux ovale du visage repose tranquillement entre les ondes dorées de la chevelure, un voile transparent dessine les contours d'un sein éblouissant de blancheur, et la main gauche tient des fleurs qui ont fait donner à ce chef-d'œuvre le nom de Flore; mais c'est plutôt une belle aristocrate élevée dans la pourpre et l'or, une fille de doge, qu'une gracieuse déesse du printemps; les fleurs ne sont qu'un jouet dans ses doigts, elles ne sont ni l'objet de ses soins, ni l'attribut de sa personne.

Nous approchions enfin du temple des temples : un frisson de joie nous saisit..., nous venions d'apercevoir les portes de la *Tribune*. Nous n'avions plus qu'à traverser une salle de l'école italienne, où notre impatience ne nous permit d'admirer qu'une tête de Méduse d'une saisissante énergie, toute remplie de terreurs pétrifiantes, œuvre du Caravage, — et avec une émotion religieuse, nous abordons ce sanctuaire du monde artistique, cette collection toujours jeune des fleurs les plus exquises que les siècles aient fait épanouir, et que le grand esprit des Médicis a réunies pour former la plus belle et la plus suave des couronnes.

La salle octogone, tendue de rouge foncé, est surmontée d'une coupole ornée de nacre brillante : trois portes y conduisent, l'une donnant sur un corridor rempli de statues, les deux autres sur des salles adjacentes. Une lumière favorable tombe d'en haut par une série de fenêtres disposées circulairement, et peut, à l'aide de rideaux, se concentrer sur certains

points : le pavé de marbre est d'un dessin compliqué. L'architecture de la tribune, que nous devons à Bernardo Buontalenti, produit déjà à elle seule une impression de calme mystérieux et de gravité qui élèvent l'âme à des régions supérieures ; de la coupole descend un jour onctueux qui éclaire merveilleusement l'objet que l'on veut voir, et enveloppe tout le reste d'une demi-obscurité. Les chefs-d'œuvre de la peinture, consacrés par l'admiration des siècles, trônent majestueusement dans des cadres dorés d'une grande richesse, mais auxquels les années ont fait perdre ce que leur éclat pouvait avoir de trop vif : ces cadres se détachent sur un fond de pourpre, la couleur des rois et des plus hautes dignités de l'Église, qui, sans troubler ni détourner le regard, fait ressortir l'objet principal et répand autour de lui un nimbe d'austérité. Une clarté douce et discrète enveloppe aussi l'autre série de chefs-d'œuvre, la couronne de fleurs de la statuaire antique, dont les nobles formes ressortent lumineuses comme en un songe d'une nuit d'été, et semblent s'unir pour la danse des dieux. L'effet de la tribune est d'une rare et philosophique harmonie : les écoles les plus diverses, les idéals de tous les âges se trouvent ici associés par une puissance qui pénètre et harmonise toutes choses, la puissance de l'art ; un souffle de noblesse supérieure se répand sur vous, au moment où vous entrez dans ce sanctuaire, et, sans vous aveugler, car l'art véritable n'aveugle jamais, vous fascine de son charme magique et mystérieux.

Je franchis le seuil avec le sentiment que je m'ap-

prochais de quelque chose d'extraordinaire ; je me disais en moi-même : " Que vas-tu découvrir ? trouveras-tu ce qui t'a été promis ? „ et je promenais autour de moi des regards furtifs et anxieux. De plus, j'étais saisi d'un embarras singulier en présence de ce que l'on appelle l'indécence de l'art, en présence du libre nu : je craignais qu'il ne me laissât point goûter à mon aise le calme et pur aspect de la beauté et ne me permît que des regards dérobés. Mais, tout à coup, je me trouvai devant la *Vénus de Médicis*, et aussitôt s'éveilla en moi le vrai sentiment de l'art, l'enthousiasme de l'art qui ne connaît rien d'indécemment, qui ne voit que le supérieur, le transfiguré, et mon embarras disparut. Aphrodite sortait souriante de l'écume de la mer : sous le ciel du midi, poussés par le zéphyr, les flots dorés dansaient et bondissaient vers la rive : leurs perles humides s'unirent et se fixèrent, et du sein des ondes murmurantes, caressée par les brises embaumées, s'éleva, comme une fleur couverte de rosée, une femme trop belle pour être née de la chair et du sang, une idée poétique donnée par l'élément liquide à la réalité. Ce rêve de l'imagination, Cléomène, fils d'Apollodore l'Athénien, l'a rêvé en marbre. La fille des flots, la déesse de l'amour et de la séduction nous apparaîtrait accomplie dès sa naissance, et voilée d'une aimable et inconsciente pudeur : le soleil vient à peine de sécher, de ses baisers, la rosée de la mer sur les membres gracieusement arrondis qu'aucun voile importun n'enserre, que les bracelets et les chaînes ne gênent pas encore. Elle est nue et cepen-

dant l'harmonie de sa beauté, née des éléments les plus purs, ne laisse voir aucun défaut, elle est trop parfaite pour appartenir à l'analyse du regard. Le marbre dans cette statue cesse d'être le marbre : les mains délicates, séparées du corps, sont comme pénétrées de vie ; dans ce sein virginal sommeille un souffle printanier, les membres flexibles se penchent mollement et timidement en avant, le pied droit se soulève doucement, et Aphrodite achève de sortir de l'onde pour glisser désormais légèrement sur les fleurs.

Cette précieuse perle de l'art plastique fut découverte à Tivoli, dans la villa Adriana, mais brisée en treize morceaux qu'une main habile rassembla si bien que les sutures ne gênent en aucune façon le regard. Vers 1680 environ, sous le pontificat d'Innocent XI et le gouvernement de Cosme III, la Vénus de Médicis fut achetée avec l'*Apollino* et transportée à Florence ; sous Napoléon, elle dut suivre à Paris les armées françaises, victime de l'enthousiasme forcé pour les beaux-arts qui enrichissait alors la capitale du monde. Profanation monstrueuse ! elle fut remplacée pendant son absence par la Vénus de Canova, et la déesse d'opéra sortant d'une écume de flots de papier se trouva ainsi succéder à la belle Aphrodite, fille de l'onde amère ! Mais Napoléon tomba : la jeunesse de Venise put apprendre à son tour sur la place Saint-Marc ce que c'est qu'un cheval, et la Vénus de Médicis remonta sur son trône au milieu de ses anciens amis.

Le groupe des *Lutteurs* est plein de vérité et de

vie ; c'est une image fidèle et hardiment conçue de la force et de la beauté antiques : elle nous reporte aux temps des jeux olympiques, vers cette jeunesse du monde où le corps ne succombait pas, comme aujourd'hui, sous le débordement maladif des forces intellectuelles, où il y avait harmonie entre le physique et le moral, où l'homme n'était complet qu'à condition d'être sain et vigoureux. On voit les athlètes se saisir, aux applaudissements d'une foule enthousiaste : la lutte est indécise, l'assistance haletante les contemple et se demande quel sera le vainqueur ; tous deux sont d'une force herculéenne ; les yeux brillent, les muscles se tendent, on dirait deux lions en un combat acharné ; un moment ils s'abattent dans le sable de l'arène, un léger nuage de poussière les soustrait aux regards, mais bientôt ils reparaissent : le vaincu veut se relever, mais l'autre l'a déjà saisi par l'épaule, et lui appuyant sur le flanc son genou nerveux, rend inutiles tous les vaillants efforts de son bras : au milieu de l'enthousiasme universel, il attend ainsi triomphant la couronne du vainqueur. La Grèce tout entière a assisté au combat : voilà sa récompense. C'est ce moment, le plus émouvant de la lutte, quand le vainqueur enlace son adversaire étendu sous lui, que l'artiste a fixé dans le marbre et conservé à la postérité.

Le cycle de la statuaire était parcouru. Après avoir contemplé les plus nobles formes, après avoir admiré la vie puissante que l'art antique savait donner à la pierre, il nous restait maintenant à contempler la magnificence plus sereine des couleurs. Je

voudrais pouvoir rassembler par le souvenir mes sentiments d'alors, et tâcher de les rendre aussi exactement que possible. J'ai déjà parlé du développement de Raphaël, de l'épanouissement de son monde idéal et fleuri, de la mélodie, de l'harmonie toujours plus saisissantes de ses symphonies de couleurs, de la révélation progressive de son âme d'artiste, comme grand disciple d'abord, et enfin comme maître en proie à une ardeur sublime qui le consume lentement. Cette progression glorieuse, cette marche ascendante vers le ciel, la Tribune nous les fait étudier en une série d'échelons remarquable et infiniment précieuse pour l'observation du penseur; de tableau en tableau nous arrivons au chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, à l'éblouissante Fornarina.

La série est ouverte par une *Femme florentine* avec une bague au doigt, une petite croix d'or au cou, et une longue chevelure tombant sur les épaules, aimable et douce image toute remplie d'innocence, un peu archaïque encore, et aux contours un peu raides comme ceux d'une figure ciselée. Si Raphaël était resté toujours à ce niveau, il aurait difficilement obtenu l'entrée de la Tribune. Dans le tableau de la *Vierge au Chardonneret* les figures commencent à se mouvoir raphaëliquement : les membres se détachent, le corps et les traits prennent de la souplesse, le délicieux enfant Jésus s'appuie gracieusement sur la florissante mère, et tourne affectueusement la tête vers son premier ami, le petit saint Jean. Raphaël s'éveille, mais ce n'est encore qu'un réveil terrestre après un songe enchanteur et bienfaisant : cette

œuvre est tout empreinte de bonheur et de paix, mais je la trouve trop charmante, comme le serait, par exemple, un tableau du Corrège; cette phase de son talent est dangereuse pour Raphaël : n'est-il pas à craindre qu'il ne se complaise dans cette paix ravissante, dans cette idylle voluptueuse et fleurie, et qu'il ne se laisse bercer jusqu'à l'assoupissement par le parfum trop suave de ces fleurs? Ne doit-on pas redouter que son ardent éclat ne pâlisce pour s'évanouir et se fondre en un rose crépuscule? Mais non, les grandes âmes ont leur route tracée, et savent rejeter loin d'elles les doux liens qui les entravent; l'idylle n'est une vie que pour les faibles : pour les grands et les forts elle est un jeu.

L'autre madone, celle qu'on a nommée la *Madonna del Pozzo*, indique déjà par la profondeur de l'expression, par la vigueur plus grande du coloris, que le maître a reçu comme des révélations d'un monde supérieur, bien qu'ici encore les mouvements soient trop précipités et trop brusques, et que le calme céleste, imposant et victorieux n'apparaisse pas encore. Le jeune *Saint Jean* dans le désert appartient à la période de la science et de l'ardent enthousiasme. Le triomphe de la couleur, la philosophie de l'art se manifestent déjà dans ce tableau, et cependant il ne me fit, de même que le portrait du *pape Jules II*, aucune impression profonde; la faute en est peut-être, pour ce qui concerne le premier, à une restauration malheureuse qui a donné à la peinture quelque chose de dur et de trop vernissé; il faut dire aussi qu'il est rejeté dans l'ombre par le tableau qui

l'avoisine et dont nous nous approchons maintenant, le tableau qui ouvre la glorieuse carrière de la période lumineuse, ardente et enflammée, l'œuvre incomparable qu'a enfantée l'amour immense du grand artiste.

Abîmés dans la contemplation et tout éivrés d'amour, les grands yeux mélancoliques de Raphaël se portaient de l'objet aimé sur l'image qu'il peignait. L'amour conduisait le cœur et la main, l'amour donnait les couleurs, et dessinait les traits : un baiser de l'âme insufflait dans l'œuvre créée l'esprit immortel, et le type idéal de Raphaël, la rêveuse et superbe *Fornarina*, était conservé pour jamais à la postérité. Dans ce tableau le maître atteint pour la première fois à la perfection : il lui fallait posséder cette perle de la beauté féminine pour entrer comme Dante au paradis, conduit par sa Béatrice. La Fornarina est un de ces mélancoliques et ravissants visages dont la douceur sereine exerce une séduction infinie. De grands yeux bruns, ardents et rêveurs, de longs et droits sourcils presque trop accentués, un front éblouissant, large et peu élevé comme l'antique, tout rayonnant de noblesse et de majesté, un beau nez droit, large et fort à sa naissance, indice d'un ferme et énergique caractère, une bouche gracieuse à la lèvre inférieure légèrement gonflée, et éclairée d'un mélancolique sourire, une éclatante carnation toute pénétrée des chauds et vivifiants rayons du soleil de Rome, une abondante chevelure châtain ornée d'une légère guirlande de feuilles d'or, un sein palpitant sous un corsage de velours bleu d'où ressort une



transparente et vaporeuse tunique, une main fine et pourtant vigoureuse terminant un bras superbe et jouant avec une molle fourrure qui tombe de l'épaule, tout cela rendu avec les teintes les plus chaudes, et imprégné d'un ardent éclat méridional par le génie créateur de Raphaël, fait un ensemble merveilleux, un chef-d'œuvre vraiment incomparable, et de même que la Vénus de Médicis est le plus beau diamant de la Tribune, on peut dire que la Fornarina en est le rubis à jamais resplendissant. Je revenais sans cesse à ce tableau pour y abîmer mon âme, pour y plonger mon être tout entier, et j'éprouvais toujours un ravissement nouveau, une séduction nouvelle. Le rang que la madone de Saint-Sixte occupe dans le monde céleste de la peinture, la Fornarina l'occupe dans le monde de la terre.

Je trouvai aussi deux tableaux de mon ami Van Dyck : *Jean de Montfort*, vêtu de noir, physionomie belle et expressive, pleine de noblesse et de vie, un vrai morceau d'histoire, et *Charles-Quint* monté sur un grand cheval espagnol avec son armure complète, et un aigle majestueux tenant au dessus de sa tête une couronne de laurier. Celui qui veut comprendre le grand empereur et sa glorieuse carrière, celui qui veut connaître le fier monarque dans les États duquel le soleil ne se couchait jamais, qui faisait retentir comme un tonnerre par delà l'océan le fameux *plus ultra*, et faisait sculpter comme emblème sur les monuments de sa grandeur les carreaux de la foudre olympienne à côté des colonnes d'Hercule, celui-là n'a qu'à s'approcher de ce tableau, et un frisson de

respect et d'enthousiasme le pénétrera dans le plus intime de son être en présence de cette suprême majesté. Le *droit divin* rayonne sur ce front impérieux et grave. Trop grand pour se sentir flatté des hommages des hommes courbés devant lui dans la poussière, le fier Habsbourg, revêtu de son armure de fer, la main appuyée sur un bâton de maréchal, trône sur un noble coursier aux formes vigoureuses et qui semble avoir conscience de son glorieux fardeau, incomparable piédestal pour un souverain guerrier. L'aigle, emblème des Habsbourgs et comme tel, symbole de la victoire, plane au dessus de Charles pour couronner de laurier sa noble tête. Je disais tout à l'heure que Van Dyck avait peint de l'histoire en éternisant dans ses austères couleurs l'immortel esprit des grands hommes : il l'a montré de la façon la plus éminente dans ce tableau qui était peut-être la tâche la plus difficile qu'un artiste de son siècle pût se proposer, car comment peindre celui qui se sent le premier dans le monde, qui, à l'exception de son créateur, ne reconnaît personne au dessus de lui, qui ose avec un orgueil indomptable assiéger le pape dans son château Saint-Ange, qui compte un roi de France au nombre de ses prisonniers, et qui reçoit des inspirations de son génie ce grand secret, qu'il n'est pas bon d'attendre sur un trône lumineux le pâle crépuscule pour mourir de la mort des mortels !

Rubens a de lui, à la Tribune, l'*Hercule* en présence de son double chemin, robuste et énergique figure, saine et fraîche comme tout ce qu'a créé le vigoureux Flamand ; ce tableau, malheureusement, est placé

beaucoup trop haut. Le grand artiste, selon moi, a fait des choses bien supérieures et qui donneraient une plus haute idée de son talent au milieu de cette collection de chefs-d'œuvre.

Il en est de même du Titien dont les deux *Vénus couchées* sont assurément de belles femmes, mais des femmes qui n'ont absolument rien du pur et noble esprit de la déesse. On admire en elles les contours voluptueux, les membres un peu trop arrondis et d'une mollesse séduisante, dont l'anatomie sanguine est exécutée avec une délicatesse et un modelé merveilleux ; mais ces deux figures restent plutôt comme des types incomparables de beauté féminine que comme des images où se reflète une pensée noble et élevée. L'une d'elles aurait eu, dit-on, pour modèle, la maîtresse du Titien, fille de Palma Vecchio ; par là s'expliquerait aisément le manque d'idéal de la tête.

Il est à regretter que pour représenter le Titien, son *Denier de César* du musée de Dresde ne se trouve pas ici. Dans ce tableau, il nous fait voir le Christ comme aucun peintre n'a réussi encore à le représenter, réunissant en un seul et même être les deux natures divine et humaine, avec une expression de mélancolie et de noblesse supérieure, avec un regard qui confond le mal, qui découvre et relève le bien, un regard à la fois pénétrant et rempli de douceur qui semble dire : " Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César, „ et fait rentrer dans leur néant les astucieux pharisiens. L'artiste a exprimé à l'aide des deux figures princi-

pales un contraste comme je n'en avais encore jamais vu : à droite, est le principe de la pureté la plus grande qui ait jamais été sur terre, la haute et imposante figure du Sauveur, aux traits matériellement délicats et moralement énergiques ; à gauche, le pharisien astucieux et grossier, au teint brun et rougeâtre, le plus commun des types juifs ; la pièce d'or, le piège perfidement tendu, rapproche la main des deux personnages ; le poing noir et osseux du méchant tient la pièce brillante, et la main droite du Christ blanche, délicate, destinée uniquement à rompre le pain et à guérir par une vertu surnaturelle, la montre du doigt. Celui qui sait comprendre et goûter la philosophie profonde et la saisissante vérité de ce tableau regrettera toujours que l'auteur d'un pareil chef-d'œuvre ne soit représenté à la Tribune que par les deux femmes nues.

On n'a pas oublié non plus notre vieux Dürer, le rose et blond Cranach, et l'on a fait une large part à notre ancien art national. Les œuvres de ces vieux maîtres " m'inspirent (1) une admiration, mêlée d'une certaine envie de sourire, comme le ferait, par exemple, l'aspect d'un vieillard par trop décrépi. Albert Dürer surtout me frappe comme le représentant de la légitimité dans l'art, un personnage plein de dignité noble et qui appelle la confiance. Ses œuvres résument l'attrait du style gothique ;

(1) Ces quelques lignes sont empruntées au passage très heureusement traduit par M. C. Selden dans son étude intitulée *Jugements de Maximilien sur les beaux-arts*.

elles font naître tel état de rêverie naïve, et pourtant sérieuse, que provoque l'ombre des vieilles voûtes, ces milles fantaisies audacieuses, où la pierre, transformée en dentelle, en feuillage, en ogive, s'illumine de teintes sanglantes et éveille l'image d'un monde surnaturel „ . Si les œuvres de Dürer sont quelques fois raides et un peu sèches, on y sent, néanmoins, le souffle d'une belle âme. Le patriarche de la peinture allemande est représenté ici par une *Adoration des Mages*, exquise création pleine de grâce naïve et conçue dans le plus grand style. Enfin, l'énergique et vigoureux pinceau de Lucas Cranach nous a représenté nos premiers parents dans l'état de nature : cet *Adam* et cette *Ève* sont bien le plus noble couple de la plus noble des races animales.

Qu'un prince heureusement doué d'un esprit supérieur entreprenne un jour de rassembler dans les salles somptueuses de son palais, une société appartenant aux conditions et aux spécialités les plus diverses, aux âges les plus différents, aux croyances les plus opposées, et cela dans le seul et unique but d'établir entre tous un lien moral, le lien du goût et du sentiment délicat, cette société en dépit des contrastes et de l'étiquette fournira une pâte excellente qui, à l'aide d'une légère fermentation morale, composera un mets des plus savoureux et des plus exquis. On se livrera aux conversations les plus intéressantes sans jamais tomber dans d'irritantes discussions, on s'échauffera mutuellement sans s'exciter par trop : la froide et mortelle raideur sera bannie sévèrement, et jamais l'ennui ne fera compter les

heures. La collection des chefs-d'œuvre de la Tribune ressemble à une pareille société : Adam et Ève, monarques et madones, Vénus et Apollon, bacchantes, Enfants Jésus, faunes plongés dans l'ivresse, les temps de Raphaël et ceux de Praxitèle, tout cela est confondu et mis en harmonie par le sentiment véritable et le goût de l'art. Ce goût, malheureusement, fait défaut dans bien des collections qui s'intitulent collections artistiques, et qui vous font déplorer les heures fatigantes qu'on leur a consacrées. Ici les Médicis furent heureusement inspirés, et je leur dois des heures que je compterai toujours parmi les plus belles de ma vie. La société réunie à la Tribune mérite à elle toute seule que l'on fasse un grand voyage à Florence, et je regrettai amèrement de ne pouvoir rester que cinq jours dans cette ville.

Livourne, 1<sup>er</sup> septembre 1851.

J'allai dîner pour la dernière fois en famille au palais Pitti, et bientôt le chemin de fer m'emporta loin de mes bons parents, loin de cette ville qui m'était devenue si chère, de cette douce vallée de la paix. Mon cœur était profondément attristé, car, depuis longtemps, il ne m'était arrivé de passer de pareilles heures consacrées à l'art et à la contemplation de la nature, des heures aussi salutaires à l'âme et remplies d'une

jouissance aussi noble. Ici, j'avais été initié au commerce intime du grand art, et j'avais vu se dérouler, devant moi dans la progression ascendante de leurs œuvres les carrières lumineuses des plus beaux génies ; j'avais appris à en connaître le début et à en comprendre le terme, j'avais suivi l'œuvre incessante des siècles conduite et inspirée par le sentiment enthousiaste de l'art.

Florence dans la vallée de l'Arno est comme une belle âme sensible, habitante immaculée d'un corps jeune et beau : elle unit, en une floraison merveilleuse, la noblesse et la pureté virginale à l'élévation de l'intelligence et à la générosité du cœur. Comment voudriez-vous qu'un jeune homme épris de l'idéale beauté ne s'enflammât pas d'un mystique amour pour cet être d'une nature supérieure, ne se sentit point atteint d'un mal délicieux, ne fût point saisi d'une aspiration ineffable mêlée d'une admiration enthousiaste, qu'il ne se trouvât pas heureux à ses côtés abîmé dans l'extase, et que l'absence de l'objet aimé ne le remplît point de douleur et d'amertume ! Naples ne se présentait à lui que comme une beauté sensuelle, comme une femme ravissante et voluptueuse destinée à l'enivrement et à la jouissance d'un moment : il n'avait besoin que des embrassements de Parthénope pour couler dans l'ivresse les heures joyeuses du présent, tandis qu'il doit comprendre Florence pour l'adorer, et pour apprendre, aux pieds de cette idole, à connaître le présent par l'étude du passé.

Je regardais souvent en dehors du wagon, et je ne

voyais que trop rapidement disparaître la ville et ses hautes coupoles. L'homme est avide d'émotions : il lui arrive souvent de prolonger d'une façon inconsciente les douleurs de l'adieu ; avec une volupté amère, il boit à longs traits le doux poison de la mélancolie.

Il m'était aussi fort pénible de quitter mes chers parents de Pise. Combien ne leur dois-je pas de reconnaissance pour l'affection fraternelle qu'ils n'ont cessé de me témoigner pendant le temps, malheureusement, trop court que j'ai passé parmi eux ! Avec quel bonheur, je les aurais suivis à Marlia ! mais la frégate avait ses moments comptés et son itinéraire dont nous ne pouvions nous écarter. Nous arrivâmes de nuit à Livourne, le 2 septembre : nous rejoignîmes en barque la *Novara* qui, bientôt, leva l'ancre, et les rivages aimés de l'Italie s'éloignèrent lentement. Longtemps encore, je vis de ma cabine, les cimes des montagnes flottant au dessus des flots, et j'aurais voulu des ailes pour fendre comme l'oiseau les champs azurés de l'air et aller m'abattre à leur pied.

*En Espagne !* c'est pourtant là un séduisant appel qui retentit au cœur comme une mélodie dorée et remplit l'imagination de contes romantiques, du parfum des roses, et de songes mauresques ! Le vaisseau nous emportait dans sa course rapide, et nous ne devions plus nous arrêter que sur les côtes ensoleillées de l'Andalousie.

Et cependant, singulière contradiction de la nature humaine ! je me sentais tout pénétré de tris-



tesse, et comme atteint de je ne sais quel mal du pays : le plaisir du voyage en fut un instant troublé. Le corps et l'esprit étaient mal disposés sans doute ; mais l'Espagne me guérira avec le baume de ses fleurs.

---

# ESPAGNE

---

## CHAPITRE III

### SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE

---

Cadix, 12 septembre 1851.

La traversée de Livourne en Espagne dura du 1<sup>er</sup> au 12 septembre.

Nous fûmes retardés, les premiers jours, par des vents contraires, mais, à partir du cap Palos, le vaisseau marcha avec une rapidité étonnante au point de filer douze milles à l'heure.

L'île d'Elbe disparut bientôt à nos yeux : nous vîmes pendant longtemps le pays natal de Napoléon avec ses monts escarpés et sa capitale Bastia brillant au soleil dans le lointain, et, dans un éloignement plus grand encore, les montagnes de la contrée qui fut le théâtre de l'activité excessive et fiévreuse du grand homme; mais les côtes de France n'apparurent qu'un instant.

L'aspect le plus curieux fut ensuite celui de Gibraltar, cette puissante colonne d'Hercule sur laquelle le dieu de la force physique grava prématurément le *non plus ultra* : on aperçoit tout à coup un immense rocher, ou plutôt une montagne s'élançant hardiment vers le ciel, et placée comme une sentinelle redoutable entre deux mers éternellement écumantes et éternellement naviguées; ce n'est point là une forme enfantée par la nature, mais bien un monument mystérieux et étrange posé par la main d'un dieu et d'un dieu de la force : on le prendrait tantôt pour un colosse surgissant brusquement du milieu de la mer, tantôt pour un animal carnassier reposant sous les rayons d'un soleil tropical, tantôt pour une pyramide énorme et pointue s'élevant dans les nuées et bravant les orages des siècles : c'est une image toujours changeante, mais une image de l'éternel repos et de la force majestueuse.

Aux pieds du Sphinx s'étend la voie maritime la plus fréquentée du globe, le ruban argenté que traversaient jadis les embarcations phéniciennes pour aller se hasarder sur un océan immense et inconnu, et que les fils d'Albion, après des milliers d'années, sillonnent aujourd'hui de leurs steamers aussi rapides que la flèche, comme si ce n'était qu'un jeu, qu'une promenade, et comme si la Méditerranée n'était qu'un lac agréable dans le parc des nations créé et entretenu par eux.

L'autre rive du Stretto ne tarda pas à apparaître. C'était une nouvelle partie du monde, la troisième que je voyais dans le cours d'une année, l'ardente et

chaude Afrique avec sa blanche Ceuta, la sœur jumelle et fort peu imposante du majestueux Gibraltar : c'est toujours fort joli de pouvoir noter sur son journal une nouvelle partie du monde, lors même qu'on n'y aborde pas ! Je compris là combien, en général, il est nécessaire de voir les choses par soi-même pour rectifier ses idées : deux images de mon cosmos idéal se modifiaient entièrement à l'aspect de la réalité : les côtes de l'Afrique et le détroit de Gibraltar. Ma fantaisie avait revêtu les premières de la teinte jaune et monotone d'une nature sablonneuse et déserte, tandis qu'elles n'offrent aux regards que des montagnes accidentées avec des teintes violacées et bleuâtres ; quant au détroit, je me le figurais si large qu'il n'était possible d'apercevoir les rivages que par un temps clair et serein, et je voyais maintenant, en dépit de l'atmosphère qui n'était pas très pure, les lignes des deux continents nettement dessinées.

Un vent favorable nous fit passer rapidement le Stretto, et le magnifique Océan se déroula devant nous dans son immensité. Était-ce une illusion ! je ne sais ; mais les vagues me paraissaient plus hautes et plus fortes, et d'une teinte plus pâle. Mes yeux pouvaient donc enfin contempler non plus une simple mer, mais un océan sans rivages qui s'étend jusqu'au nouveau monde, et je jouissais du bonheur si grand pour un marin d'avoir passé les colonnes d'Hercule, et de faire retentir sur les flots de l'Atlantique le fier *plus ultra*.

Nous longions les côtes de l'Espagne : Tarifa venait de disparaître, nous nous trouvions sur le champ

d'honneur immortalisé par la victoire de Nelson, dans les eaux fameuses de Trafalgar, où l'Angleterre retrempée dans le sang français se releva formidable, et souveraine absolue de l'empire des mers. Enfin, dans l'éclatante lumière d'une matinée radieuse apparut, comme un mirage, une ville éblouissante, toute hérissée de tours et de tourelles, une seconde Venise, une image fantastique de la vieille et poétique cité des Doges. Cadix se dressait devant nous sur un promontoire au milieu de la mer unie : son premier aspect est majestueux et imposant, mais, en approchant davantage, elle devient charmante et gracieuse, sans rien perdre pour cela de sa noble beauté. On fit venir pour nous guider un pilote indigène, et, le jour suivant, 12 septembre, à trois heures de l'après-midi, nous faisons notre entrée dans le port, et l'ancre était jetée sur la rive espagnole. Dans la rade se prélassaient les trois-mats, les frégates et les bricks de la marine royale, et devant eux les bateaux à vapeur et les navires marchands : de nombreuses barques se croisaient en tous sens; c'était un mouvement d'une activité sans pareille.

Nous touchâmes terre à la *Puerta del mar*, au milieu d'une foule d'hommes au teint basané, aux yeux noirs, à la taille élégante, aux traits nobles et énergiques, aux cheveux d'ébène, portant le petit chapeau de velours en forme d'assiette et les guêtres de cuir brodé. Nous franchîmes le mur d'enceinte, et nous nous trouvâmes dans les rues de la vieille cité commercante, où l'or empoisonné de l'Amérique arrivait jadis par monceaux. L'or a disparu et avec lui

l'antique splendeur : la ville a bien encore aujourd'hui un certain aspect de prospérité et de bien-être, mais elle n'a conservé aucun des monuments d'autrefois ; ce ne sont plus que de longues rues étroites et souvent irrégulières, bordées de maisons d'une blancheur éclatante avec de nombreux balcons enveloppés d'une grande cage en verre et tout remplis de perroquets, de fleurs et de jolies femmes. La partie inférieure des maisons est occupée par des boutiques qui donnent un peu d'animation à ces rues mal pavées, où les voitures ne passent que rarement, et où le peuple circule de façons fort diverses à pied, à cheval ou à dos de mulet.

En Espagne, comme dans tous les pays méridionaux, la vie se passe en plein air, sous la libre voûte du ciel : seulement ce n'est plus ici cette agitation bruyante, ce vacarme presque bestial qui règnent au pied du Vésuve : le sérieux et la grâce, la convenance et la dignité sont ici l'apanage du peuple aussi bien que des grands. Mais comment décrire les femmes espagnoles ? Presque toutes sont habillées de noir, la couleur qui fait le mieux ressortir la beauté féminine : le voile retombe élégamment sur les épaules et se marie gracieusement à la mantille attachée au chignon : l'éventail est toujours en mouvement sous de jolis doigts souples et agiles. Vieilles et jeunes portent le même costume, et le noir sied parfaitement aux unes et aux autres : les vieilles ont, pour la plupart, un excessif embonpoint, (les jeunes sont sveltes et légères, avec de grands yeux noirs et étincelants, une chevelure magnifique, un teint d'ivoire,)

des membres fins et élégants : quant à leur pied si vanté, je le trouvai court, il est vrai, mais un peu large : elles le posent trop droit en marchant. Les Espagnoles sont petites, mais pleines de dignité et de convenance dans leurs mouvements : elles n'ont point la frivolité des femmes des autres pays, et savent unir le sérieux à l'enjouement. Ce peuple ne connaît point le mot vulgarité : par contre il sait ce que c'est que la fierté.

La vie des rues et le sans-gêne particulier aux nations méridionales se retrouvent ici avec une nuance d'originalité espagnole et déroulent aux yeux de l'étranger maints tableaux de genre intéressants. Comme dans les villes italiennes, on rencontre partout des fruits en abondance : l'âne patient et débonnaire, le vigoureux mulet sont les bêtes de somme préférées : les plus beaux enfants du monde, de vrais petits Murillos, promènent dans les rues leurs guenilles et leur crasse. Trois choses me divertissaient surtout dans cette foule bigarrée : les abbés avec leurs chapeaux noirs d'une longueur effrayante qui pourraient servir de nacelle à des enfants ; les nègres exerçant le métier de décrotteurs, et dont la présence en ce pays est un indice de relations fréquentes avec les colonies d'Amérique... ; enfin les chats écourtés dont la plupart sont destinés sans doute à terminer leurs jours, au lieu et place du lièvre, dans la fameuse *olla podrida*.

Les églises étant la première chose que l'on doit aller voir dans une ville étrangère, nous commençâmes par visiter la nouvelle et l'ancienne cathédrales.

Le nouveau *Dôme* est un vaste et imposant édifice de style romain, tout entier construit en pierre jaune ; nous y observâmes, pour la première fois, une disposition qui est propre aux églises espagnoles et diffère essentiellement de ce qui se voit chez nous. Devant l'entrée principale, le chœur forme un carré, ouvert seulement du côté du maître autel, et fermé sur les autres côtés par une enceinte de pierre ; l'autel est fort élevé et entouré de colonnes soutenant une coupole ; à travers les arceaux, on aperçoit, au fond de la nef, les différentes chapelles qui s'y trouvent. L'ensemble, conçu dans de grandes et majestueuses proportions, produit un effet imposant et religieux.

13 septembre 1851.

Il s'agissait aujourd'hui de se rendre à Séville, la capitale de la belle Andalousie !

Le bateau ne devant partir qu'à onze heures, nous fîmes encore un tour dans la ville et nous visitâmes, par un soleil brûlant et une chaleur tropicale, le *Salon de Christina*, promenade favorite des habitants de Cadix, située sur un bastion qui domine la mer. Les promenades publiques, ordinairement appelées *alamedas*, sont un des agréments de la vie espagnole ; les villes les plus insignifiantes ont la leur, de même que des arènes pour les courses de taureaux ; mais ces lieux de rendez-vous ne sont fréquentés que vers le soir. Quand le soleil incline à l'horizon son disque de feu, une brise bienfaisante s'élève dans les airs, et



les filles de l'Espagne, quittant leurs fraîches demeures, leurs cours élégantes ornées de lauriers-rose et d'orangers, vont, au bras de leurs adorateurs, la mantille sur la tête et l'éventail à la main, se promener dans les allées qui commencent à s'envelopper d'une ombre mystérieuse.

Nous nous rendîmes sur le *Rapido*, petit vapeur qui fait le trajet de Cadix à Séville. La mer commençait à s'agiter, et il était fort plaisant de voir le ballotement des barques qui entouraient le bateau et de d'observer les figures des passagers qui arrivaient sur le pont. Ce fut d'abord une grosse matrone que l'on hissa avec toutes les précautions imaginables et qui s'agitait entre le ciel et l'eau dans un émoi des plus comiques; derrière elle survint une dame, pâle et languissante, qui avait déjà ressenti dans la barque le mal avant-coureur de la future traversée; peu après, une famille anglaise se voyait aspergée par l'écume jaillissante; un pauvre perroquet, atteint aussi dans sa cage et ne comprenant rien au malaise qu'il éprouvait, mâchonnait piteusement ses barreaux; un bel oiseau des Iles, aux couleurs éclatantes, jetait autour de lui des regards anxieux; toute sorte d'animaux domestiques gémissaient emprisonnés; deux jolis havanais, au poil long et soyeux, se blottissaient timidement au fond d'une élégante corbeille; le tout groupé en une confusion pittoresque autour d'une montagne formidable de bagages et de coffres. Je m'assurai d'un petit coin d'où il me fût possible de contempler à l'aise le monde des passagers qui s'accumulaient sur le pont

et avec lesquels je devais faire le voyage du Guadalquivir. Je vis alors apparaître une grande et belle femme, à la taille élancée, aux yeux noirs et brillants, à la chevelure d'ébène ; elle était couverte de bijoux, et portait la mantille traditionnelle sur une magnifique robe de satin ; un éventail de laque complétait son costume, et elle s'avancait triomphante au milieu d'un essaim de dandys espagnols, à la toilette recherchée, aux moustaches fines et retroussées en pointe, aux mains de femmelette armées de cannes en jonc. Avec une dignité de reine, elle alla s'asseoir à l'endroit le plus en vue, et les petits messieurs qui papillonnaient à ses côtés, se mirent à l'entourer comme une déesse, heureux et fiers de paraître enchaînés par le charme tout-puissant de son regard. Tout d'abord, nous prîmes ce groupe un peu étrange pour une société d'artistes dramatiques ; quelle ne fut pas plus tard notre surprise, quand nous apprîmes que la femme en robe bleue était une des plus grandes dames du royaume, la duchesse de Médina Celi, qui faisait le voyage de Séville avec son époux, l'un des jeunes élégants ! à San-Lucar, petite ville sur les bords du Guadalquivir, elle fut rejointe par sa mère et une fort jolie sœur. Plusieurs dames au florissant embonpoint, et qui eurent bientôt à démêler avec le mal de mer, plusieurs ecclésiastiques en habit séculier, et une masse énorme d'enfants turbulents et criards achevèrent d'encombrer l'espace déjà beaucoup trop rempli.

Enfin, on leva l'ancre, et bientôt les rivages commencèrent à danser : les dandys devinrent pâles et

silencieux, et s'enfoncèrent dans de profondes méditations sur le mouvement des flots ; les grosses dames s'étendirent sur les bancs des cabines dans les postures les plus comiques : la duchesse, au contraire, restait vaillante et victorieuse. Nous prîmes fort à notre aise un excellent déjeuner au milieu des gémissements et des lamentations de nos voisins : nous étions en extase devant une pâle et superbe Espagnole qui, les yeux fermés et immobile, était pittoresquement installée sur un fauteuil demi couchée, demi assise, et nous laissait contempler à loisir son admirable et blanc visage, et sa taille élégante : comme elle restait toujours sans bouger dans la même position, nous l'appelâmes la belle morte. Autour d'elle, les petits épagneuls, délivrés maintenant de leur corbeille, montaient la garde en frétilant, comme de jolis protecteurs de leur maîtresse endormie. Tout à coup, une lame jaillit par les écouteilles et vint asperger un des pauvres dandys qui contempla piteusement son pantalon mouillé.

Mais les angoisses cessèrent : Cadix disparut à nos yeux, et nous entrâmes dans le Guadalquivir près duquel un bouquet de palmiers nous apparut comme un messager de calme et de paix. A l'embouchure du fleuve, les rivages de la mer avaient cet aspect que mon cosmos idéal avait attribué aux côtés de l'Afrique : elles étaient jaunes, plates et monotones, et accidentées seulement par quelques oasis avec de petites maisons d'une blancheur de craie ; les eaux du Guadalquivir étaient abondantes et terreuses, comme je me figurais volontiers celles du Nil. On arriva

bientôt à San Lucar, petite ville située sur un point de la rive célèbre par sa fraîcheur pendant les mois d'été : la société élégante de l'Espagne y va pour sa santé, comme on se rend chez nous à Hietzing ou à Ischl. Indépendamment des deux parentes de notre aimable duchesse (dont l'époux, ainsi que je l'appris plus tard, se trouve avoir avec moi un lien de parenté, grâce à cette circonstance que les Médina Celi doivent leur origine à un caprice de cœur d'un Habsbourg espagnol), notre malheureux bateau fut littéralement inondé à cette station par une foule de nouveaux arrivants.

La chaleur était suffocante, le vacarme et le défaut d'espace nous incommodaient singulièrement : on commençait à peine le voyage proprement dit du fleuve majestueux, cette vieille artère de la chaude Andalousie qui reliait la capitale des Maures à la mer en lui apportant les richesses du pays, et par la profondeur de ses eaux permettait aux grands navires marchands d'arriver jusqu'aux portes de la ville. Je fus encore ici déçu dans mon attente : mon imagination trop féconde me représentait un Guadalquivir embelli de toutes les splendeurs et de toutes les séductions méridionales ; la réalité me ramena aux plaines monotones du pays des Magyares. Des berges nues, peu élevées, sablonneuses, couleur d'ocre, derrière lesquelles s'étendent à perte de vue de vastes espaces, sans arbres ni buissons, peuplés d'outardes, de canards et quelquefois de grands troupeaux, véritables steppes où l'on aperçoit de temps en temps des cavaliers assez semblables aux Csikós, avec le petit

chapeau rond de velours, et le *poncho*, sorte d'étoffe carrée percée d'un trou au milieu pour y passer la tête, — forment un tableau d'une uniformité désolante et d'une mortelle mélancolie. Si cette contrée était arrosée par les eaux fécondes du fleuve qui la traverse, on pourrait y établir, comme en Hongrie, une culture régulière et grandiose; mais l'Andalous ne travaille que pour fournir aux besoins les plus nécessaires de la vie; il reçoit de Dieu gratuitement la subsistance de tous les jours, et sa sereine insouciance n'en demande pas davantage : il mange des figues et des grenades, il danse son bolero, et nourrit son âme des émotions passionnées de la *Corrida de Toros*.

Ce ne fut qu'à la fin du voyage, lorsque le soir arriva et répandit une fraîcheur délicieuse, qu'on put apercevoir des traces de culture et de végétation verdoyante. De superbes bois d'orangers, descendant jusque dans l'eau sur les rives, rafraîchissaient les yeux de leur sombre feuillage; de vertes prairies alternaient avec eux : un cavalier en costume national, avec le riche spencer et les guêtres brodées, monté en selle haute sur un fier arabe bridé à l'ancienne mode espagnole, suivait le bord du fleuve; les montagnes de la Sierra-Nevada apparaissaient dans le lointain, la vie semblait surgir de toutes parts. Le pays devenait plus fertile, et à mesure que le Guadalquivir serpentait en sinuosités plus nombreuses, notre impatience allait croissant, car nous sentions qu'on approchait du terme du voyage. Tout à coup apparut au dessus des masses de verdure le fameux Dôme de Séville, et dans mon enthousiasme, je m'écriai avec

l'adage populaire : " Quien no vió á Sevilla, no vió maravilla. „ Encore un coude du fleuve et la ville se déroulait tout entière à nos yeux : à droite la superbe cathédrale gothique avec sa *Giralda* s'élevant en spirale au dessus des maisons et des palais, et autour d'elle, la ville de l'ancienne splendeur mauresque et espagnole, la ville du glaive et de la guitare, la ville du sang et des fleurs : sur la rive les *Delicias*, la promenade favorite des belles Andalouses, le palais de San Telmo, magnifiquement restauré par le duc de Montpensier, et tout couvert de fleurs de lis d'or étincelant aux derniers rayons du soleil, la *Torre del oro*, grande tour crénelée dans laquelle on enfermait l'or apporté d'Amérique ; sur le fleuve quelques navires se reposant en eau douce des fatigues de la mer, et plus loin le beau pont monumental de la reine Isabelle ; à gauche la *Triana* renommée pour ses crimes et ses sombres mystères, le faubourg des bohémiens et des bandits, et à côté, le triste terme des efforts et de l'activité de l'homme, un vaste cimetière avec de grands cyprès et de majestueux palmiers, symboles mélancoliques de paix et de repos.

Le bateau toucha terre entre la *Torre del oro* et le palais de San Telmo, et nous entrâmes dans la ville à l'extrémité des *Delicias* : quelques pièces d'argent nous dispensèrent de l'ennuyeuse visite des employés de l'octroi. La lune dardait au fond des rues étroites ses rayons mystérieux et magiques, et répandait sa romantique clarté autour des hautes portes, des riches entablements, des ornements délicatement sculptés de l'antique cathédrale devant laquelle je

passai avec un sentiment d'admiration et de respect : une clarté mystérieuse et surnaturelle dessinait en contours accentués les formes les plus diverses, et sans le prestige des couleurs faisait ressortir nettement et onctueusement à la fois la grandeur et l'harmonie de l'ensemble. Après avoir donné un coup d'œil à la maison du Barbier de Séville dont le guide voulait faire à toute force un personnage historique, nous arrivâmes sur la place de la Constitution ou de l'*Ajuntamiento*, ornée du magnifique édifice du même nom, pour nous rendre à notre hôtel, la *Fonda d'Europa* : celle-ci est dans toute la force du terme, une construction espagnole avec la cour traditionnelle, le portique élégant, le large escalier richement plafonné, et les petites chambres dont le dallage de brique et les fenêtres sont garnis de jolies nattes de paille : de ces chambres, on s'avance sur un gracieux balcon pour écouter les accords de la guitare et le chant du rossignol, pour respirer le doux parfum des jasmins et des myrtes, et pour contempler l'aspect si pittoresque de la rue étroite, où sur des centaines de balcons de jolies femmes sont assises, causant et jouant de l'éventail, à moitié cachées aux regards par les rideaux et les fleurs.

Un de mes principaux amusements dans les auberges consiste à regarder les images qui tapissent les murailles. Grâce à ce goût développé pour les beaux arts qui caractérise notre époque, on trouve aujourd'hui dans l'Europe tout entière et même dans les autres parties du monde des gravures représentant l'histoire de Geneviève de Brabant, les exploits

de Guillaume Tell, les aventures d'outre-mer de Paul et de Virginie. Je trouvai ici, sur les murs de ma chambrette, *horribile dictu*, l'histoire du Juif Errant, avec des explications en français et en espagnol. Ainsi donc s'est répandu jusque dans la presque dorée le poison de la France, qui semblable au mercure toujours brillant et toujours agité, change le noble et pur métal en une masse terne et grise. Je n'ai point lu pour ma part le Juif Errant, et ne le lirai point, car je ne vois pas le profit de ces ouvrages inutiles et qui mettent l'âme à la torture : ils ne peuvent procurer ni amusement ni instruction, ils ne causent qu'une excitation momentanée, et ne servent qu'au relâchement de l'esprit et du cœur. Mais que faire ! ne sont-ils pas à la mode ? et les dignes aubergistes espagnols ne doivent-ils pas montrer au public de leurs hôtes que, sur le chapitre de la littérature moderne, ils savent se mettre au point de vue des gens les plus éclairés ? Continuez, bon courage ! Eugène Sue enrichira vos âmes, et la haine du clergé et l'apothéose de l'immoralité fera prospérer votre pays !

Dès notre arrivée, le garçon d'hôtel nous annonça qu'il y avait demain une *corrida de toros* ; ces courses sont la plus grande et la plus remarquable des fêtes nationales espagnoles, et la perspective d'en voir une me remplissait d'impatience et de joie. Nous prîmes un agréable souper dans le charmant *patio*, et sous le portique élégant, entouré d'une fraîche verdure et éclairé par la douce lumière de la lune et des lampes, j'appris à admirer l'architecture mauresque-espä-



gnole. Je dis " mauresque-espagnole, „ car un grand nombre de maisons à Séville sont bâties dans ce style, et datent, comme notre *fonda*, de la poétique époque des Maures, ou du moins ont été fidèlement copiées sur cette architecture ingénieuse et légère, quant à la forme générale, sinon quant à la richesse d'ornementation. Leurs cours intérieures fournissent un abri délicieux contre la chaleur du jour, un endroit paradisiaque où le paisible habitant peut goûter à son aise la retraite et le repos. S'il veut jouir, au contraire de l'aspect animé de la rue, il n'a qu'à s'avancer sur les petits balcons extérieurs ou simplement à ouvrir la porte et les rideaux du patio, en laissant fermée la grille de fer qui sépare la rue de la maison. C'est pour les promeneurs un plaisir sans égal de jeter un regard furtif à travers les barreaux de cette grille dans les profondeurs mystérieuses de la cour, dans ce centre enchanté de la vie intérieure; on aperçoit alors de gracieux portiques, un sol de marbre éblouissant, de petits jets d'eau dont la poussière humide et argentée retombe légèrement dans d'élégants bassins, des lauriers-roses et des orangers en fleurs, et, au milieu de tout cela, les femmes les plus belles éclairées par une lumière douce et tamisée pendant le jour, et le soir par la lueur discrète de lampes cachées dans le feuillage. Le patio est la véritable retraite des graves Espagnols; c'est un produit oriental, une fleur de l'Orient; c'est le centre de l'existence intérieure dans le palais des rois comme dans l'habitation la plus humble; mais les maisons espagnoles ont un avantage sur

celles de l'Orient, c'est de posséder ces petits balcons dont l'usage ne saurait se concilier avec les mœurs jalouses et le caractère retiré de la vie arabe. Je m'avançai sur le mien un *cigarillo de papel* à la bouche, et au milieu du parfum des fleurs, des accords de la guitare, sous la voûte éblouissante d'un ciel étoilé, je contemplai avec ravissement l'animation joyeuse de la rue.

14 septembre 1851.

Nous visitâmes aujourd'hui le palais de l'*Ajuntamiento*, situé sur la *Plaza de la Constitucion*. C'est un superbe édifice du dix-septième siècle, dont les colonnes sont ornées d'arabesques et de bas-reliefs; malheureusement, comme tant d'autres monuments remarquables du passé, il est resté inachevé; on paraît même s'occuper assez peu de son entretien. Les murs et les colonnes sont de grès; l'architecture appartient à ce dernier style de la Renaissance que l'on peut encore appeler beau, et qui se trouve sur la limite de la décadence. Ici, déjà, je rencontrai des souvenirs de famille, des souvenirs d'une époque où l'Espagne, sous les ailes de l'aigle à deux têtes, était à l'apogée de sa grandeur et le plus vaste empire du monde, un empire où le soleil ne se couchait jamais; d'une époque où le plus grand des Habsbourgs prononça le fameux *plus ultra*, et fraya par les Colonnes d'Hercule une carrière à l'avenir. L'aigle majestueux et les colonnes avec la fière devise ornent encore aujourd'hui les murs de l'*Ajuntamiento*.

De cette place, on se rend par une rue étroite et horriblement pavée à la cathédrale, la véritable merveille de Séville, et l'un des plus beaux monuments de l'art chrétien. La gravité du style gothique règne ici sous ces voûtes mystérieuses et immenses, surchargées d'ornements et de gracieuses dentelles, et toutes frémissantes du souffle de la foi; les élégants arceaux courent de pilier en pilier comme autant de fleurons d'un superbe diadème; les hautes fenêtres en ogive qui s'élancent vers le ciel et leurs sombres vitraux qui ne répandent qu'une lumière adoucie et mystérieuse, achèvent cet ensemble vraiment incomparable. On aperçoit aussi des cintres mauresques en ovale, décorés avec cette prodigalité d'ornements à jour qui caractérise les œuvres des maîtres arabes et leur donne un caractère si vaporeux et si léger. Les doubles cintres avec leurs colonnettes de marbre, répandus sur la plus grande partie de la Giralda, indiquent qu'elle a été construite presque tout entière sous la domination musulmane.

A l'extrémité de la nef, nous franchîmes la grille d'une chapelle assez grande et de construction nouvelle. Derrière l'autel, un rideau rouge recouvrait le tombeau de saint Ferdinand, mon patron. J'avoue que je n'avais jamais su que ce pieux monarque fût enseveli à Séville, ou du moins que je l'avais oublié; aussi, cela me fit-il une grande impression quand le sacristain me dit tout à coup qu'ici reposaient les ossements de celui sous le nom duquel j'ai été baptisé, de qui j'ai l'honneur de descendre, et que l'Église a constitué mon principal défenseur devant le trône

de Dieu. Le tombeau avec le rideau rouge est au milieu, à droite et à gauche se trouvent de grandes niches, et dans chacune, sous un dais de velours, est un cercueil orné d'un drap, d'une couronne et d'un sceptre d'or. Deux enfants de Ferdinand reposent ici : Alphonse, surnommé le Sage, et une de ses sœurs. Cela me produisait une impression étrange de voir ces cercueils parés et exposés aux yeux du public, comme s'ils étaient déposés là d'hier, et portant néanmoins les traces de la plus haute antiquité. C'était un tableau d'une gravité imposante et tout empreint du caractère auguste de l'ancienne royauté chrétienne. Le saint et ses enfants se trouvent là réunis dans la maison de Dieu, qu'ils ont arrachée aux mains des infidèles et qu'ils se sont choisie pour commune sépulture ; ce sont des tombes revêtues de dignité et de majesté religieuse, qui ne ressemblent point à ces monuments de style sensuel et païen, dépourvus des insignes de la foi, comme s'en sont élevés les orgueilleux Médicis et comme on n'en rencontre que trop souvent en Italie, où la vanité humaine s' imagine qu'elle peut remplacer la simple et divine grandeur de la religion par des sculptures et des épitaphes ambitieuses. Ces monuments sont ceux d'une pieuse famille dans laquelle la majesté et la grandeur se courbaient humblement devant le signe auguste de la croix.

On vous montre dans la cathédrale deux chefs-d'œuvre de Murillo : un *Saint François* en extase et un *Ange gardien*. Le premier est une création vraiment sublime ; jamais la magie de la peinture n'a été

poussée aussi loin. Le saint en extase est à genoux, le regard tourné vers le ciel ; attiré par la force de la prière, l'enfant Jésus descend de nuée en nuée et plane devant lui pour le bénir : dans ces nuages vaporeux se joue une couronne de petits anges. La figure de l'enfant me semble un peu maniérée, défaut que l'on retrouve souvent chez ce grand maître. Les petits anges aussi, voltigeant, tombant, grim pant et se couchant dans une pêle-mêle tourmenté, me plaisent médiocrement ; je ne suis point partisan des anatomies trop risquées, comme le Corrège s'en permet jusqu'à l'abus. Mais la figure du saint est d'une beauté incomparable ; la piété, la ferveur, exprimées sur ces traits, sur toute cette attitude, sont d'un effet merveilleux ; c'est bien là un grand saint, un illuminé de Dieu que nous avons devant nous. Quant à l'*Ange gardien* avec l'enfant, il m'est impossible d'y trouver aucun caractère d'élévation ni de grandeur. Chez Murillo, les plus grands contrastes se manifestent non seulement d'un tableau à un autre, mais souvent aussi dans une seule et même œuvre : la beauté, la grâce, la noblesse se rencontrent à côté du commun et du rustique ; de ravissantes madones à côté de vulgaires enfants Jésus.

Les chapelles qui se trouvent à droite et à gauche des portes latérales sont fameuses pour la richesse extraordinaire de leur ornementation gothique.

On célébra la grand'messe derrière les grilles dorées du chœur. La cathédrale se montrait dans son imposante majesté ; le moment suprême de l'élévation arrivait : les sons graves et touchants de l'orgue

retentirent sous les voutes gothiques, les têtes des fidèles s'inclinèrent au son des cloches, une colonne d'encens monta comme un nuage vapoureux au dessus de l'autel pour saluer le sacrifice auguste qui faisait descendre parmi nous le maître du monde, le fils de Dieu : c'était un de ces moments sublimes, émouvants, solennels qui n'appartiennent qu'à la vraie religion catholique, et ravissent en adoration et en extase le cœur de l'homme.

Quand la messe fut terminée, nous entreprîmes une visite à l'*Alcazar*. C'est aussi l'œuvre d'un peuple croyant, mais pour qui n'a pas brillé la vraie lumière. La sensualité, qui joue un si grand rôle dans la vie musulmane, a marqué de son sceau cet édifice merveilleux. On s'étonne, on admire, et cependant on ne ressent autre chose qu'une excitation agréable de l'imagination : la gravité supérieure fait entièrement défaut.

L'entrée principale du palais se trouve dans une élégante et pittoresque façade enluminée des couleurs les plus variées et les plus vives, et recouverte d'un réseau d'ornements, d'une guirlande d'arabesques gracieusement entrelacées. La voûte est supportée à la façon orientale par de petites colonnes et de charnants arceaux : les murs extérieurs sont brochés de fils d'or et de soie comme un tapis de l'Orient : cet édifice est léger et fantastique comme le poétique esprit du peuple qui l'a construit. Au dessus de la porte, dans la cour extérieure qui se trouve devant la partie principale de l'édifice, est une sentence du Coran.

Nous entrons dans le jardin par une avenue laté-

rale, et aussitôt une mer éblouissante de verdure et de fleurs se déroule à nos yeux. L'un des côtés est fermé par une haute muraille, garnie de grottes, de statues et de portiques. Des coquillages et des marbres précieux dessinent dans la pierre des ornements en mosaïque, tandis que d'élégantes terrasses ornées de panneaux vernissés supportent la nappe unie et limpide d'un étang dont les eaux arrosent le jardin ; au milieu de l'étang se dresse une statue de Mercure en airain. De ce point élevé un double escalier, dont l'enfoncement abrite une nouvelle grotte en coquillages, avec son eau dormante et mystérieuse, et dont les rampes sont entourées de festons de roses grimpantes, conduit à un parterre intérieur divisé par des terrasses et des murs d'orangers. Au milieu de plates-bandes découpées en figures régulières s'élèvent deux colonnes surmontées de statues : de jolies allées étroites aboutissent à un petit emplacement où se trouve un élégant bassin : c'est le point central du jardin. Une porte taillée dans le feuillage conduit à un nouvel et plus grand compartiment de ce bois d'orangers ; partout les grottes et les statues, les magnificences de la pierre et du marbre témoignent de l'antique splendeur de cet éden créé par Don Pedro.

La façade du palais qui donne de ce côté se relie au jardin, et repose sur une voute qui entoure le vaste bassin où le roi d'Aragon, caressé par les brises du soir et éivré par les suaves senteurs des orangers et des myrtes, se baignait avec sa maîtresse, la belle Maria Padilla, tandis que d'un étroit cachot que l'on voit encore aujourd'hui, la malheureuse

reine était forcée d'assister aux plaisirs criminels de son époux. Chose étrange néanmoins, ce Pierre *le Cruel* et le féroce Philippe II sont de tous les monarques de l'Espagne ceux qui ont joui peut-être de la plus grande popularité : ils ont laissé dans leur pays de glorieux souvenirs historiques, et sont devenus par là, aux yeux des Espagnols, les rois par excellence. Dans un compartiment latéral se trouve un nouveau bassin, entouré de fleurs charmantes, auquel on arrive par un labyrinthe de verdure. Le plus bel ornement de ce jardin étrange est un pavillon mauresque, construit par Charles-Quint, ce prince de ma maison si cher à mon cœur, et dans lequel le grand homme avait l'habitude de prendre ses repas ; un portique entoure la salle élégante où se trouve encore un petit bassin prêt à recevoir le jet d'eau qui manque actuellement. Les murs sont décorés de riches panneaux vernissés, portant en relief l'aigle à deux têtes et la double colonne : sur les dalles du sol est gravée la date 1546.

Lorsque nous revînmes dans le jardin, on fit jouer, sur notre demande, quelques-uns des anciens jets d'eau : les grottes se remplirent d'une poussière argentée, du sol des allées jaillirent à profusion d'élégantes fontaines, dont le gazouillement répandait dans les airs un voluptueux murmure. Quel délice ce doit être de se promener et de vivre au milieu de pareilles féeries ! comme ce murmure des eaux convient merveilleusement aux nuits sereines de l'Espagne éclairées par la lune ! Le jardin intérieur n'appartient pas à la même époque que le palais mau-



resque, mais les vainqueurs chrétiens, dans leur sensualité poétique, ont su le mettre en harmonie avec l'édifice que nous allons maintenant visiter. L'escalier est large et majestueux : les sculptures en bois du plafond sont d'une beauté saisissante ; le génie grandiose de Charles-Quint y a laissé son empreinte. Les salles supérieures subissent de grandes réparations, car le temps et la main barbare des hommes les ont endommagées, mais on y voit encore une foule de choses remarquables ; l'esprit des vieux Califes semble habiter ces lieux, et les siècles n'ont pu effacer les créations charmantes de leur imagination rêveuse et fantastique. L'Alcazar est une tente royale et magnifique, dont les colonnes élégantes soutiennent de superbes brocards de Damas, des tapis de l'Inde et des voiles de dentelle au merveilleux tissu !

On regarde, et l'on se demande si les tièdes haleines du vent ne vont pas soulever le voile de dentelle, si les tapis dorés ne vont point se mettre à onduler sous la brise du soir : illusion merveilleuse produite par la magie de l'art oriental ! Les siècles ont passé, les générations se sont succédé sous ces voûtes féeriques, et les tapis de l'Inde sont encore suspendus aux mêmes colonnes auxquelles les Califes les ont jadis attachés : cette tente fantastique que les rois de l'Orient ont dressée sur les bords du Guadalquivir est bâtie toute en pierre et en solides matériaux. Ces riches tapisseries, ces ingénieux entrelacements de figures régulières qui témoignent de la science des maîtres qui les ont dessinés, ne sont

autre chose qu'une mosaïque de briques peintes et de pierres délicatement sculptées : ces voiles de dentelle qui ravissent nos yeux sont le travail à jour le plus léger et le plus fin qu'une main humaine ait jamais façonné avec du mortier et de l'argile. Partout des sentences ou *suras* du Coran s'entrelacent en arabesques bizarres et fantastiques.

Chaque salle a ses beautés particulières et mériterait une longue étude : quelques-unes des pièces principales ont la hauteur de deux étages et sont couronnées de galeries élégantes d'où l'on peut contempler les magnificences qui se déroulent à vos pieds. Dans l'aile droite du palais, on nous montra une chapelle demi gothique, demi mauresque, qui remonte à l'époque d'Isabelle de Castille. Un art admirable a mêlé ici les lignes austères et imposantes du style gothique à la richesse de l'ornementation orientale : l'ogive, cette création mystique du génie chrétien et germanique est ornée de la grenade mauresque finement et gracieusement ciselée ; l'invention originale des mahométans, la brique vernissée, se voit affectée à un usage chrétien, et forme un dessus d'autel représentant l'*Annonciation*. Près de là, est une pièce dont le plafond de bois merveilleusement sculpté en ronde bosse et rappelant déjà l'époque moderne, est attribué à Charles-Quint, un des derniers monarques espagnols qui aient habité ce féerique palais.

La salle des Ambassadeurs est le chef-d'œuvre de l'art mauresque. Le luxe d'ornementation le plus prodigieux que la main de l'homme puisse accumuler a été ici déployé pour éblouir et fasciner les yeux. Une large

porte conduit de la cour dans cette salle : à droite et à gauche, et s'ouvrant sur les pièces latérales, s'élèvent d'élégants portiques recouverts des ornements les plus délicats. A la hauteur du premier étage, des tribunes sont disposées le long des murailles : le plafond est doré et forme une quantité de petites coupoles étincelantes dont les lignes régulières s'élèvent et se rejoignent en pyramides. Ces coupoles, à leur tour, sont entremêlées de pyramides d'or renversées et formant autant de stalactites élégantes qui pourraient s'adapter exactement dans les formes creuses des petites voûtes. Ce damier de petits dômes qui naissent les uns des autres, entrecroisant et brisant à chaque instant leurs arêtes, semble plutôt le produit d'une cristallisation fortuite que l'œuvre d'une main humaine ; le bleu, le rouge et le vert brillent encore dans les moulures d'un éclat presque aussi vif que s'ils venaient d'être posés. Les murailles sont couvertes, depuis la frise jusqu'à hauteur d'homme, de broderies de stuc d'une délicatesse et d'une complication incroyables ; des centaines d'années ont passé, et l'or et les couleurs resplendissent encore et s'entrelacent avec un art mystérieux et magique, pour former l'émail le plus brillant et le plus beau.

Un des ornements les plus gracieux employés dans ce palais sont les feuilles de vigne en pierre délicatement sculptée, qui nous prouvent que les Maures ont employé dans leur décoration non seulement les lignes géométriques, mais encore les riches et vivantes formes de la nature. Le Coran interdit aux mahométans la reproduction de la forme humaine : ce

furent les chrétiens qui plus tard, dans la salle des Ambassadeurs, établirent, dans l'intervalle des colonnettes, les portraits des rois d'Espagne, parmi lesquels on montre aussi aux étrangers la belle et noble figure de Maria Padilla : une gravité hautaine est empreinte sur les traits de cette femme superbe. Sous chaque portrait se trouve le blason du personnage, avec une inscription qui indique le nom, et pour les rois, l'année de l'avènement et celle de la mort. Au dessus des entrées, les découpures à jour destinées à donner accès à l'air et à la lumière, sont d'une délicatesse et d'un goût merveilleux.

Dans aucun autre pays du monde je n'ai vu quelque chose de semblable, je n'ai admiré quelque chose d'aussi délicat et d'aussi séduisant. Les entrelacements de ces légères découpures sont d'une grâce et d'une noblesse incomparables, et ce n'est que par de longues études et un sentiment artistique des plus exquis qu'on a pu réussir à agencer de pareils dessins par le simple entre-croisement de lignes droites. Un art perfectionné se révèle jusque dans les arabesques de couleur des briques vernissées dont la nuance principale est toujours le vert, la couleur du Prophète : au premier abord on croit voir un pêle-mêle des nuances les plus confuses, mais en regardant de plus près on découvre les figures les plus merveilleuses, et ces figures s'étendant sur la muraille depuis la frise jusqu'à hauteur d'homme, se confondent pour former une seule et même figure principale qui se répète partout dans le palais, et met en harmonie les cours, les murs et les galeries.

La grande chapelle de l'Alcazar, d'un style tout moderne, n'offre d'autre intérêt que celui d'avoir servi jadis de demeure à la fameuse Padilla, et conduit par un escalier secret à l'appartement de Don Pedro. Du haut d'une galerie couverte nous contemplâmes l'aspect intérieur de la cour : un double rang d'arcades l'entoure au rez-de-chaussée et au premier étage : les cintres sont soutenus par de légères colonnes; les arabesques mathématiques des briques vernissées ornent les parois de la galerie inférieure, et au milieu de la cour s'élève un double bassin de marbre d'où jaillit un jet d'eau. Dans la galerie à arcades au rez-de-chaussée, sur le côté droit de la cour, était dressé jadis le trône où siégeaient les rois maures pour recevoir le tribut des cent plus belles filles que lui payait annuellement le pays. Dans ces lieux où florissaient jadis la splendeur et l'éclat du despotisme oriental ne règne plus maintenant que le calme de la mort, et le pas de l'étranger retentit seul dans ces salles où les riches tissus de Cachemire protégeaient les pieds des Califes contre le froid du marbre, où les vapeurs légères de l'ambre montaient gracieusement sous les voûtes dorées, où les roses enlaçaient de leurs festons les colonnes de jaspe, où le son des luths et le murmure des jets d'eau retentissaient dans le calme des nuits éclairées par la lune.

Le poétique esprit de Charles-Quint respecta ce séjour que le glaive de Ferdinand avait su arracher aux descendants du Prophète; mais le doux ciel de l'Espagne énerva la race des rois allemands et fran-

çais, et le sentiment des grandes choses, le génie créateur s'éclipsèrent peu à peu.

En longeant la galerie on arrive, par une porte au dessus de laquelle sont peintes trois têtes de morts, dans une salle magnifique qu'un escalier secret reliait autrefois à l'appartement de don Pedro. Les murailles sont couvertes de superbes arabesques en ronde bosse où l'on remarque la figure d'un esclave dans les fers, et enchaîné de telle sorte qu'il doit avoir sous les yeux le continuel aspect d'une tête de mort. Au dessus de la porte principale on aperçoit une place de la muraille badigeonnée à la chaux; c'est là que Don Pedro s'était fait représenter avec sa maîtresse dans une posture indécente : Isabelle de Castille, en venant s'installer dans le palais, fit effacer cette peinture.

Les autres salles, ornées avec toute la splendeur et la magnificence orientales, portent déjà les traces de la domination chrétienne : c'est ainsi que l'on voit figurer parmi les ornements l'aigle à deux têtes et les colonnes de Charles-Quint.

Au rez-de-chaussée, en face de l'entrée principale, se trouve une salle d'honneur communiquant avec les arcades par une grande porte en bois magnifiquement sculpté. Malheureusement les cintres mauresques, si originaux et si gracieux, ont été presque tous remplacés par des portes modernes. La salle des Ambassadeurs, vue d'en-bas, ne perd rien de son prestige : on aperçoit les pièces latérales à travers les arcades élégantes surmontées d'un treillis d'ornements à jour. C'est de l'un des balcons de cette salle

que Pierre le Cruel eut avec son frère Don Federigo une altercation préméditée, à la suite de laquelle il le fit poignarder sur un signal convenu. Dans la pièce latérale de droite une inscription indique encore la place où la victime s'affaissa sur le sol. Don Pedro punit lui-même un de ses crimes, d'une façon fort bizarre. Il avait assassiné un homme pendant la nuit, dans les rues de Séville, et s'imaginait qu'on ne l'avait pas aperçu : mais une vieille femme, passant près de là par hasard avec une lanterne sourde, l'avait reconnu à sa claudication. Le lendemain matin on retrouva la victime; l'alcade courut chez le roi pour demander justice : celui-ci, sans se douter de rien, promit que le coupable serait décapité et sa tête exposée publiquement. L'alcade, alors, informé par la vieille, déclara à Don Pedro qu'on l'avait reconnu. Le roi, comme on pense bien, ne se laissa pas décapiter en personne, mais, pour ne point manquer tout à fait à sa parole il fit sculpter sa tête, et la fit exposer derrière une grille dans une rue de Séville, où on la voit encore aujourd'hui.

Nous visitâmes encore quelques salles restaurées avec plus ou moins d'intelligence et de goût, et après avoir récompensé de ses services le vieux *cicerone*, nous sortîmes du palais par les grandes et magnifiques portes de la façade, en enviant le sort de ceux à qui il a été donné de voir cet édifice incomparable au commencement du siècle, quand tous les murs resplendissaient encore de l'éclat de mille couleurs. Ce ne fut en effet que vers 1820 qu'un Anglais, inspecteur de l'Alcazar, commit le crime inouï de ba-

digeonner à la chaux les délicieux ornements de la fantaisie orientale, de telle sorte qu'on ne peut juger aujourd'hui de l'ancienne magnificence que par quelques parties heureusement préservées. Il n'est point d'expression assez forte pour qualifier un pareil vandalisme, et l'on ne doit regretter qu'une chose c'est que le coupable soit mort impuni, et même innommé.

Avant de quitter ce palais je dois chercher à résumer mon impression d'ensemble.

L'Alcazar n'a point le caractère grandiose des antiquités de la Grèce et de Rome ou des monuments du moyen âge : ce n'est point un de ces édifices qui agissent puissamment sur l'âme par leurs dimensions gigantesques ; il ne réveille point de grands souvenirs comme l'Acropole d'Athènes, dont l'aspect seul rappelle à la mémoire l'histoire de tout un peuple : c'est l'aimable et ravissante création d'une époque poétique et sensuelle, un édifice élégant et léger d'où la pensée de l'éternité est absente. L'islamisme ne permet à ses fidèles que des habitations passagères, que des campements sur la route du pèlerinage terrestre : l'idéal du mahométan est celui d'une conquête sans relâche jusqu'à ce que le glaive du Prophète ait achevé la conquête du monde, et c'est pourquoi dans les villes orientales, la plupart des maisons sont en bois. Dans l'Alcazar les Califes semblent avoir voulu réaliser par la pierre l'idéal d'un *palais de l'instant*, une tente de guerre destinée à servir de modèle aux générations à venir, et à éterniser ainsi le type de l'architecture provisoire et légère.



La fatigue des yeux, cette indisposition si commune aux voyageurs enthousiastes, commençait déjà à se faire sentir, et cependant nous avions encore à visiter l'église Santa Catharina, pour voir des Murillos. Quatre toiles sont surtout remarquables : deux grandes, représentant une *Cène* et un *Moïse* et, deux plus petites, un *Christ* et un *Saint Jean-Baptiste enfant*. Ces deux dernières appartiennent à la manière la plus vigoureuse du grand maître ; ce sont de vrais enfants du peuple, d'énergiques et fortes natures, revêtues de chairs souples et fermes. Raphaël et Van Dyck sont des peintres aristocratiques, Murillo est le peintre populaire ; ses figures, j'en conviens, manquent de grâce idéale, mais, en revanche, elles ont la force, elles possèdent une rare puissance de vie ; on ne saurait méconnaître en lui un généreux effort, une tendance à s'élever vers des régions supérieures et même célestes. Mais, la plupart du temps, la vulgarité de ses modèles espagnols le tient enchaîné à la terre. Il n'y a qu'un petit nombre de ses madones et de ses saints, comme, par exemple, le *Saint François* de la cathédrale de Séville qui soient pénétrés d'un souffle véritablement idéal. Et encore, selon moi, Murillo n'est-il jamais complètement animé de ce souffle, tandis que les plus grandes œuvres de Raphaël semblent avoir été empruntées à des sphères célestes ; je n'en veux pour exemple que la madone de Saint-Sixte du musée de Dresde et la Vision d'Ézéchiël du palais Pitti.

Nous montâmes tout joyeux dans un équipage garni de rouge, comme ceux des cardinaux, pour

nous faire transporter aux arènes *de las Corridas*. C'est un vaste édifice de forme circulaire, situé sur une place découverte. A l'entrée, un piquet de uh-lans faisait le service de garde.

• Nous voulions entrer par la porte du milieu, mais nos billets nous renvoyèrent à une porte latérale. Nous montâmes un premier escalier qui aboutit à un étroit passage; là, nous eûmes encore à franchir quelques marches, et tout à coup nous nous trouvâmes dans les galeries, à l'intérieur d'un cirque immense et imposant.

On nous conduisit à un banc de pierre auquel on avait ajouté, en notre honneur, un dossier de bois. Ce banc se trouvait entre deux colonnes auprès d'une balustrade de fer. Il fallut s'arranger là comme on put entre le fer et la pierre! A l'ordinaire, j'ai horreur d'être assis dans un espace aussi resserré, au milieu d'une assemblée nombreuse; mais quels sacrifices ne ferait-on pas pour jouir du spectacle qui nous attendait! Je m'installai donc tant bien que mal, et me mis à observer en détail la disposition de la *plaza*; nous avions devant nous la vaste enceinte encore vide, au dessous et derrière les galeries.

L'édifice, dont le plan est assez semblable à celui des arènes antiques, n'a qu'une moitié construite en pierre. Tout le reste est en bois. La toiture, supportée par de légères arcades, abrite les spectateurs des rayons du soleil, au moins d'un côté. Au milieu de la partie en pierre s'élève la loge royale, ornée d'une couronne et reposant sur une grande porte voûtée. Vis-à-vis, de l'autre côté de l'arène, est la loge de

*l'impresario de la corrida*, également au dessus d'une large porte. L'enceinte intérieure où se livre le combat, est ovale; une barrière en planches, assez élevée, met le public à l'abri des dangers de la course. En différents points de cette barrière sont pratiquées des ouvertures dissimulées derrière de légers écrans de bois sur lesquels sont peints les emblèmes de la corrida; ce sont des refuges pour les combattants.

En promenant mes regards dans cette vaste enceinte et en pensant à ce qui allait survenir, je me sens saisi d'une indicible angoisse. Aurai-je le courage de contempler le jeu sanglant qui se prépare? Déjà je me vois au moment de quitter le cirque, une impulsion secrète semble vouloir me chasser de ma place; mais les galeries se remplissent de plus en plus, et l'attrait de ce spectacle l'emporte sur le trouble qui m'agite.

Des costumes de fête de toutes couleurs se pressent dans les loges et dans les galeries; on dirait une exposition de fleurs dressées sur des gradins. Les hommes, bien découplés, coiffés de leur petit chapeau rond, vêtus de vestes brodées et ceints d'écharpés rouges, se distinguent par leur agitation; c'est un mouvement perpétuel, un vacarme étourdissant; la foule crie, hurle, siffle, tempête, et ce n'est encore que le prélude de ce que nous allons entendre pendant la course! Ce tumulte est accompagné du cliquetis de milliers d'éventails; les riches ont des *albanicos* en laque de Chine, enluminés des plus vives couleurs; les pauvres et le sexe fort, qui ne fait point usage ordinairement de cet instrument de la coquet-

terie féminine, se procurent de la fraîcheur avec des éventails de jonc et de papier, achetés le jour même et décorés de vignettes et de vers de circonstance.

Les gradins de pierre portent tout un peuple de femmes, à la chevelure d'ébène, aux yeux étincelants ; la mantille traditionnelle enveloppe leurs épaules ; c'est un murmure général de chuchotements et de joyeuses causeries. Ces lèvres roses parlent-elles de plaisir ou de danse ? ces yeux pleins de feu s'occupent-ils de passer en revue les danseurs qui entrent dans un salon ? Point du tout. Les filles de Séville ne s'intéressent qu'à la lutte sanglante qui va commencer !

Quelques officiers en riche uniforme entrèrent par la porte qui se trouvait derrière nous et, avec eux, une des plus ravissantes et des plus belles créatures qui me soient jamais apparues sous le ciel espagnol. Elle vint s'asseoir près de nous, de telle sorte que je pus contempler à loisir le jeu de sa physionomie et ses moindres mouvements. Pour l'instant, elle ne semblait faire autre chose que de badiner et de rire avec un de ses adorateurs ; mais je me proposai de ne point la perdre de vue lorsque le sang coulerait.

Les clameurs de la foule augmentaient avec son impatience : les éventails et les chapeaux s'agitaient de plus en plus. Au milieu du tumulte général retentissaient les voix aiguës des vendeurs de rafraîchissements. On s'imagine peut-être que les jolies lèvres des Andalouses ne prennent que des sorbets, et que leurs dents de perle ne consentent à broyer que des biscuits... ? Il s'en faut bien ! autant les Espagnols sont

sauvages dans leurs plaisirs, autant ils sont primitifs dans les satisfactions qu'ils accordent à leur palais : de l'eau pure, de simples échaudés, voilà tout leur régal : ces derniers ont un nom caractéristique, *vent d'Espagne* (spanischer Wind), dont l'étymologie n'a pas besoin de commentaire.

La vaste enceinte était enfin remplie. Le soleil inondait de ses rayons une partie de l'édifice, non point sans doute pour le plus grand plaisir de ceux à qui il envoyait ses brûlants baisers. Le ciel, d'un bleu sombre et profond, étendait sa voûte immense sur cette scène bigarrée. La foule de plus en plus turbulente frappait avec fureur sur les planches de bois, et commençait à exercer le droit, qu'elle s'est arrogée avec les siècles, de diriger le spectacle par ses cris. Chacun sentait approcher le grand moment, et moi-même, en proie à une exaltation inexprimable, je partageais l'impatience du public.

Bientôt une fanfare retentit : la porte de la grande loge en face de nous s'ouvre à deux battants, le vacarme devient universel comme les flots d'une mer en furie : tous les yeux se dirigent, dans l'arène, sur un homme qui apparaît monté sur un beau cheval andalous. Notre *valet de place* italien nous fait connaître ce personnage et les particularités de la scène qui commence : c'est l'entrepreneur des courses qui vient recevoir des mains de l'alcade assis dans la grande loge, la clef qui sert de signal à l'ouverture de la fête : ordinairement c'est le duc de Montpensier lui-même qui la jette, mais le prince était absent aujourd'hui.

L'*impresario* arrêta son cheval au milieu d'un hourra immense. Les Espagnols, comme les méridionaux en général, saisissent avec empressement les moindres occasions de se surexciter et de donner un libre cours à l'expression de leurs sentiments. Cette cérémonie de la clef est devenue pour la multitude matière aux manifestations les plus bruyantes de son approbation ou de son blâme. L'entrepreneur reçoit-il la clef dans son chapeau, des applaudissements furibonds retentissent : la laisse-t-il tomber dans le sable, le peuple fait entendre des rires et des sifflets. L'*impresario* salua; une clef richement enrubannée fut lancée du balcon, mais, par malheur, elle tomba dans le sable : les sifflets et les rires éclatèrent de toutes parts.

De nouvelles fanfares retentirent : un frémissement d'enthousiasme parcourut l'assistance. Les *espadas* avec leurs *quadrilles*, les *picadores* et les *banderilleros* en riches costumes espagnols faisaient leur entrée solennelle d'un pas fier et léger. Derrière eux venaient de belles mules harnachées superbement avec des grelots et des houppes, et destinées à enlever les animaux tués dans le combat. C'était la vieille Espagne qui s'avancait sous nos yeux, avec ses antiques usages, sa magnificence de costume et sa démarche imposante.

Pleins de confiance dans leur courage et sûrs de la victoire, les combattants entrèrent avec fierté dans la vaste enceinte. Des acclamations enthousiastes les saluèrent de toutes parts, des milliers de regards se fixèrent sur eux. Quel éblouissant, quel admirable

cortége ! l'argent, ce misérable mobile de notre époque, n'en faisait point les frais : non, c'était uniquement la confiance en leur propre force qui donnait à ces hommes leur dignité. Quelle richesse dans le costume des *espadas* et de leurs quadrilles ! comme il fait bien ressortir l'élégance de leurs formes ! Leur beau spencer de soie est chargé de broderies d'or et d'argent, de paillettes, de franges et d'agrémens de toutes sortes, surtout aux épaules, où l'étoffe disparaît complètement sous un fouillis d'arabesques : leur cou libre et dégagé n'a point la gêne d'une cravate. Leurs nobles traits sont encadrés par une chevelure abondante rejetée en arrière, et terminée par une petite bourse de soie ornée d'une bouffette noire. Un petit bonnet de velours (*montera*) est penché coquettement vers l'oreille, une large écharpe de couleur s'enroule autour de la taille : la culotte courte également brodée d'or et d'argent est de même étoffe que la veste ; la jambe souple et bien prise est enfermée dans un beau bas de soie rose ou blanc. Un manteau d'étoffe ou *capa* est gracieusement jeté sur l'épaule.

Les *picadores* ou combattants à cheval ont de commun avec les autres le riche spencer, l'écharpe et la coiffure ; mais, à la place de la *montera* de velours, ils portent le chapeau gris (*sombrero*) à larges bords, à forme basse, enjolivé d'une énorme touffe de faveurs, ce chapeau si souvent reproduit par la peinture, et que les cheveux, relevés sur la nuque, maintiennent horizontalement placé sur la tête du cavalier : sous leur pantalon de cuir jaune de grandes

bottes protègent leurs jambes contre les coups de corne du taureau. Ils ont pour arme une lance munie d'une pointe d'un ou deux pouces de longueur; ce fer ne peut pas blesser l'ennemi dangereusement, mais suffit pour l'irriter et le contenir. La selle est très haute par devant et par derrière; les étriers sont en bois et forment de larges sabots, comme les étriers turcs. Un long éperon de fer, aigu comme un poignard, arme le talon du cavalier : pour diriger les chevaux, souvent à moitié morts, un éperon ordinaire ne suffirait pas. Ces chevaux sont de pauvres bêtes poussives et amaigries : on le comprend aisément en songeant au triste sort qui leur est réservé.

Quand les fiers combattants eurent fait leur entrée dans l'arène au milieu des applaudissements enthousiastes de la foule, ils se divisèrent, et échangèrent leurs manteaux contre d'autres plus appropriés au combat. Les attelages de mulets disparurent par une porte latérale, la musique militaire se tut, et en face de la grande loge une fanfare de trompettes annonça le grand moment.

Les portes s'ouvrent à deux battants; l'agitation redouble, l'impatience devient indescriptible. C'est le taureau, le noir enfant du troupeau, qui s'élance en bonds puissants dans l'arène au milieu d'un hurra immense et de l'allégresse universelle. Déjà il est blessé à la nuque et emporte un premier trait enjolivé de rubans. Tout à coup, il s'arrête comme pétrifié : il contemple longtemps et d'un regard farouche les mille et mille formes humaines, il mesure majestueusement l'espace où il doit combattre et



mourir. Les nobles combattants, les *chulos*, voltigent autour de lui et font flotter devant ses yeux les plis de leurs manteaux. Il fond sur eux tête baissée, mais ils esquivent le choc par un mouvement rapide et gracieux. De nouveau, les manteaux flottent devant lui, de nouveau, il s'élance contre ses agresseurs : on croit déjà qu'il va les atteindre dans sa course effrénée, qu'il va leur enfoncer ses cornes dans les flancs, mais eux, avec une légèreté incroyable et une grâce merveilleuse, s'élancent par dessus le mur de l'arène ou se réfugient derrière les petits abris de bois.

L'art consiste maintenant à diriger la fureur de l'animal de telle sorte qu'il se jette furieux sur les *picadores* qui l'attendent à cheval. Un instant, il hésite, puis, tout à coup, il fond sur eux avec rage : on s'attend à quelque chose d'épouvantable, mais des coups de piques habilement lancés sur le dos le font rebondir en arrière. Le taureau est blessé, le sang coule, la lutte a véritablement commencé. Mes agitations, mes inquiétudes cessent et font place à une sensation étrange, à un puissant attrait. Les acclamations ou les sifflets de la foule accueillent chaque mouvement du taureau. Je contemplais autour de moi les belles filles de l'Espagne : le plus grand calme était empreint sur leur visage, l'aspect de ces blessures saignantes ne les faisait point frissonner. Une seconde fois, l'animal en furie se voit environné par une troupe d'agresseurs qui l'excitent en agitant leurs manteaux : il les poursuit avec rage ; le danger devient-il trop pressant, ils jettent leurs *capas* à ses pieds : le taureau les foule, les laboure et laisse aux

hommes le temps de s'esquiver ; quelquefois encore c'est un *chulo* qui, d'un bond s'élance près de l'animal, fait papillonner devant lui son manteau et l'attire dans une autre direction.

Les picadors attendent de nouveau le taureau qui se précipite et reçoit un coup de lance ; mais au lieu de fuir, cette fois, il enfonce ses cornes pointues dans le ventre d'un cheval. La pauvre bête est mortellement blessée. Le picador tombe à terre : l'intérêt de la lutte va toujours grandissant. Pendant que l'homme se relève et s'élance de nouveau sur sa monture sanglante, le taureau plonge avec une rage sublime ses cornes dans le ventre d'un autre cheval. Tant que les pauvres animaux peuvent se tenir sur leurs jambes, ils sont forcés de porter leurs cavaliers. Déjà, leurs entrailles ressortent et pendent sur le sable : l'un d'eux chancelle et se traîne épuisé, mourant ; mais un nouveau coup de cornes le soulève et le jette sur l'arène, jusqu'à ce qu'enfin, aux applaudissements frénétiques de la foule, il demeure étendu aux pieds de son ennemi.

Le drame, de plus en plus émouvant, triomphait de toutes mes angoisses. Le taureau a porté plusieurs coups mortels, mais, Dieu merci ! aucun picador n'a été blessé. Une nouvelle fanfare retentit, annonçant l'arrivée des *banderilleros* ; ce sont des hommes d'une habileté merveilleuse qui doivent planter dans les épaules du taureau de longues flèches, munies d'un fer barbelé et enjolivées de découpures de papier ; ces flèches se nomment *banderillas* et sont destinées à raviver la fureur de l'animal et à lui don-

ner le degré d'exaspération nécessaire pour qu'il se présente bien à l'épée du matador. On doit poser deux banderillas à la fois, et cette opération ne laisse pas que d'être assez dangereuse. Les picadors se retirent; avec quelle aisance et quelle légèreté ces nouveaux combattants plantent leurs flèches dans la chair du taureau! Il va les atteindre, une conversion rapide et gracieuse les met aussitôt en sûreté. L'animal est furieux et s'agite en tous sens; plus il se défend et se retourne, plus les javelots l'irritent en lui frappant la tête.

Il en a déjà reçu six ou huit. Les trompettes retentissent de nouveau, et Luca Blanco, le beau matador, s'avance au milieu des acclamations enthousiastes de la foule. Il se dirige vers la loge principale, salue les autorités et leur demande la permission de donner au taureau le coup de mort. Déjà la fameuse étoffe écarlate, la *muleta*, flotte autour de son bras, déjà il tient à la main la lame acérée. Trois fois, pour annoncer la sentence fatale qu'il va exécuter, il agite horizontalement son chapeau, en promenant ses regards tout autour de lui dans l'assemblée; puis, d'un pas ferme et fier, il marche à l'ennemi. Les quadrilles excitent l'animal avec leurs manteaux; Luca fait voltiger son étoffe écarlate sur laquelle le taureau se précipite aveuglément; un mouvement rapide lui suffit pour éviter l'élan de la bête farouche. Ce jeu, répété plusieurs fois, excite à un degré inouï l'émotion générale.

Tout à coup le taureau prend la position que le matador désire, s'arrête à quelques pas devant lui,

soulève avec ses pieds des nuages de poussière, baisse la tête et fond de toutes ses forces sur l'étoffe légère. Le grand moment est arrivé : l'assistance tout entière se lève comme un seul homme, et, sans effroi, sans angoisse, épie le coup mortel d'un regard enivré. Ce mouvement général, électrique, est un des spectacles les plus grandioses qui puissent s'offrir aux yeux d'un étranger, et prouve à quel point ces *corridas* sont passées dans le sang et le tempérament du peuple. Luca reste immobile, intrépide et fier, et comme fixé par un charme ; tout à coup, il brandit son épée, la *muleta* s'écarte, un éclair d'argent passe avec la rapidité de la pensée au milieu des deux cornes, le taureau chancelle et s'affaisse dans le sable. L'enthousiasme de la foule ne connaît plus de bornes ; l'air est ébranlé par les applaudissements et les cris. Je me sens entraîné, une ivresse sauvage, indescriptible s'est emparée de moi ; le drame sanglant me transporte ; mes mains envoient au brave *espada* les applaudissements mérités. Il passe triomphant devant les loges, il salue les mille et mille spectateurs qui le contemplent ; il est le roi du moment, il a électrisé la foule. De tous côtés on lui jette, en manière de félicitations, des chapeaux qu'il relance avec grâce dans les galeries.

Je l'observai avec une admiration plus grande encore dans les scènes suivantes. Mais comment l'espace d'un quart d'heure peut-il changer ainsi les sentiments d'un homme ? En arrivant, je me sentais pris d'inquiétude et de malaise, et maintenant je suis saisi d'enthousiasme !

La musique militaire sonna la mort du taureau ; des mules l'emportèrent hors de l'enceinte avec les chevaux abattus. Le peuple fit entendre de nouveau des cris d'allégresse : le second taureau apparaissait dans l'arène et la noble lutte allait recommencer. L'animal étant moins fort que le premier, le combat fut moins sanglant. Un second espada, nommé José Carmona, jeune homme d'une beauté remarquable, resta bien au dessous de Luca Blanco pour la manière d'enfoncer l'épée ; le premier coup n'atteignit point l'épine dorsale et le taureau ne tomba pas. Il s'agissait alors de retirer la lame de la blessure et de frapper de nouveau, ce qui fut fait avec succès : le taureau s'abattit ; des pointes de fer lui furent enfoncées dans l'échine, jusqu'à ce qu'il expirât sous les yeux de la foule. J'étais déjà animé de sentiments tout espagnols, car je laissai passer devant moi, sans l'applaudir, le matador qui était un débutant.

Alors apparut le troisième taureau, un superbe et vigoureux animal ; son large front portait fièrement de vastes cornes, aiguës et polies : ses jambes sèches, nerveuses étaient courtes et robustes. Son entrée furibonde lui valut d'abord les plus bruyants applaudissements. Je suivais ses mouvements avec un intérêt inexprimable ; je ne pouvais détourner mes yeux de l'arène, les péripéties de la lutte me captivaient puissamment. Quel frémissement dans l'assistance, quand le taureau vint se placer furieux devant le picador, en le mesurant du regard avec un air de défi, et fondit ensuite de toute sa force sur le cheval et le cavalier ! Ce moment est un des plus saisissants et des plus

pathétiques. Mais lorsque le taureau a plongé ses cornes dans les flancs du cheval, il se retire d'ordinaire, et ne s'acharne pas davantage sur sa victime, de sorte que le picador, tombé à terre, est à l'abri de sa fureur. Le plus souvent, la blessure du cheval est si large que l'on voit ressortir et pendre les intestins sanglants. On a soin de bander les yeux de ces pauvres bêtes, car la vue du taureau pourrait les effrayer et les jeter dans des écarts dangereux. Une fois, dans les courses d'aujourd'hui, le taureau atteignit le cheval par derrière, et dans sa rage le souleva en l'air jusqu'à deux reprises. Mais la foule excitée n'a plus la même patience, la nature primitive de l'homme s'est réveillée, la passion sauvage a pris le dessus, et le mécontentement éclate de toutes parts quand le taureau ne blesse pas à mort le cheval, quand les phases du combat ne sont pas assez sanglantes.

Cette fois encore, ce fut Luca Blanco qui donna le coup mortel ; l'air retentit de nouveau d'acclamations enthousiastes. Un cheval fut tué sur place ; un autre, éventré et saignant, fut entraîné par les mules hors de l'arène aux éclats de rire de la foule. Le peuple est d'une barbarie effrayante et d'une incroyable cruauté. En de pareils moments on peut voir quel feu brûle encore dans les veines de l'Espagne. Lorsqu'un taureau ne montre pas assez de courage dans l'attaque, la foule siffle et hurle, et cherche à l'exciter en agitant ses mouchoirs.

Dans la loge voisine de la nôtre, était assis un vieillard aux traits nobles et accentués, la tête couverte d'un chapeau andalous. Il prenait au combat

une part des plus vives, se penchant en avant, interpellant les matadors. On voyait à quel point le fanatisme de ces fêtes est encore vivace en Espagne et combien ces jeux sanglants sont restés populaires. C'est qu'il y a dans le *torillo* un attrait particulier qui ne peut se décrire ; l'émotion qu'excite le moment du danger entraîne avec une force irrésistible toutes les âmes dans le courant de l'enthousiasme. On me nommait un étranger qui s'exprimait naguère fort durement sur le caractère barbare de ces fêtes : la délicatesse de ses sentiments lui faisait envisager avec horreur ce qu'il ne voyait pas. Un ami, qui connaissait par expérience l'attrait puissant des *corridos*, le décida un jour à en aller voir une. A l'aspect de cette noble lutte il fut saisi, lui aussi, de la douce et sauvage ivresse, et dans son impatience de goûter de nouveau ce plaisir dramatique, il demanda à son ami quand auraient lieu les prochaines courses. Pour moi, j'étais aux regrets que mon séjour ne fût pas assez long pour me permettre de jouir encore une fois de ces impressions sublimes.

Le quatrième taureau, qu'abattit encore José Carmona, fut moins intéressant. Nous étions indignés quand ses coups ne faisaient point jaillir assez de sang, ou quand il reculait par un mouvement craintif. Les murmures éclataient de toutes parts, et les cris de *perros! perros!* volaient de bouche en bouche. La foule demandait les fameux bouledogues. Nous nous faisons déjà un plaisir de voir notre timide champion aux prises avec ces nouveaux adversaires, mais le vœu du peuple ne fut pas exaucé. Un grand

nombre de chiens périssent à ce jeu : et comme la perte est supportée par l'impresario, on comprend pourquoi celui-ci ne voulut pas donner à la lutte cette forme intéressante et nouvelle.

Le cinquième taureau s'élance en bonds furieux dans l'arène : un fameux gars celui-là ! (*ein ganzer Kerl!*) Nouveaux frémissements, nouvel enthousiasme ! les quadrilles tourbillonnent autour de lui ; le noble animal fond sur eux, les applaudissements retentissent. On reconnaît bien là qu'une idée profonde, la glorification de la force et du courage viril, préside à ces jeux des anciens temps, et que l'antique grandeur de l'Espagne et son noble orgueil ne sont pas complètement éteints. Loin de retenir les combattants au plus fort du danger, la voix du peuple excite les picadors à une attaque plus vigoureuse : il faut enfoncer le fer, il faut blesser l'animal, l'Espagnol ne veut point de merci !

Dans le cours du combat, le taureau se montra vraiment digne de la fête : ses coups étaient terribles, il semblait avoir conscience de la puissance de ses armes, et justifiait par son noble courage les applaudissements et les cris de la foule. Tous les regards sont dirigés sur lui dans l'arène : d'un coup de corne il fait chanceler un cheval. L'assistance se lève et voit venir le moment du danger : elle pousse des cris de joie ; en proie à une agitation fiévreuse, elle contemple le sang qui coule et les cruelles blessures. Cheval et cavalier chancellent. Un second picador est renversé avec sa monture. La scène est d'une horreur sublime, d'une effrayante beauté :



l'homme et la bête s'abattent l'un sur l'autre, le cheval reçoit un dernier coup et meurt. Le peuple est en délire : c'est un de ces taureaux comme les aiment les Espagnols et qu'ils saluent par des acclamations enthousiastes. Les trompettes sonnent : les banderilleros voltigent autour de l'animal furieux : la flamme reluit, les détonations retentissent ; les javelots étaient garnis de fusées, pour augmenter par tous les moyens possibles la rage du taureau.

Une nouvelle fanfare se fait entendre. Mais quel n'est pas notre étonnement ? Luca Blanco s'avance gracieusement devant notre loge, et aussitôt tous les regards se tournent vers nous. L'habile espadam'adresse avec dignité quelques mots de compliment, et m'annonce qu'il va donner en mon honneur le coup fatal. Une sensation indicible s'empare de mon cœur : l'assemblée tout entière avait les yeux sur moi, je percevais les bruissements de la foule attentive. Je ne le nierai pas : cet hommage national me flattait, et ma pensée remonta aux beaux temps où les Habsbourgs régnaient sur ce noble peuple. Mon ivresse était au comble : je devenais en quelque sorte le pivot du spectacle, le taureau allait être immolé en mon honneur. On nous dit à l'oreille que la coutume en Espagne était de récompenser cet exploit par une bourse d'argent. Je préparerai mes *columnarias*. Luca aussitôt agite la *muleta*, et le taureau furieux bondit de droite et de gauche. Tout à coup, saisissant un moment favorable, l'espada lui plonge son épée entre les deux épaules, et la retire de la plaie béante aux applaudissements du peuple. L'animal chancelle et

tombe. Avec un sourire triomphant Blanco s'avance devant notre loge, et au milieu de l'allégresse du *tango americano* et des applaudissements des spectateurs, la lourde bourse tomba à ses pieds.

Je m'estimai heureux de pouvoir donner cette récompense au brave espada. Luca Blanco est pittoresque dans ses moindres mouvements : toujours calme et fier, il traite le combat comme un jeu. Pendant la *corrida*, un des taureaux le poursuit : il voulut se réfugier derrière un des abris de bois ; mais l'animal s'arrêta tout à coup comme pétrifié : le matador aussi s'arrêta, et se tenant sur un pied, appuya tranquillement le bras gauche sur le mur de planches. Les plis de son manteau lui retombaient gracieusement sur la hanche, et il regardait son adversaire avec un sourire de dédain comme si c'eût été un agneau.

La course se poursuit sans interruption : mais lorsque le matador a porté le coup fatal, il se retire derrière un des abris de bois, et laisse son quadrille engager la partie.

Le sixième taureau, le dernier à notre grand regret, était entré dans l'arène : un bel et vigoureux animal d'une couleur jaune d'or. La lutte fut encore émouvante. Un incident surtout captiva l'assemblée : le taureau avait atteint et renversé le cheval d'un picador ; celui-ci était couché sous sa monture dans le sable : l'animal furieux revient contre le cheval et lui passe sur le corps. Le cavalier semblait perdu, mais le taureau dans sa rage aveugle s'élance par dessus lui et le picador est sauvé. — José, le mata-

dor débutant, abattit encore ce taureau ; mais il ne sait pas donner le coup avec la même sûreté que Luca.

La corrida était finie. Le peuple afflue dans l'arène et aux portes de sortie. Plein d'ivresse et d'enthousiasme je quittai ces lieux dont le souvenir restera pour moi ineffaçable, et où j'avais passé les heures les plus intéressantes de mon voyage.

Si jamais ces lignes viennent à être lues en Autriche, dans un salon confortable, près de la théière fumante, des beurrées et des douces tartelettes, je vois d'ici le sort qui m'attend. Ce beau monde qui préfère les petites excursions dans le pays natal aux grands voyages aventureux, qui dans un bois du voisinage, plongé dans une contemplation idyllique, s'extasie sur les accents du rossignol et le chant du grillon, ce beau monde s'écriera dans un mouvement d'indignation et d'horreur : "Le pauvre jeune homme ne nous a donc quittés que pour se faire barbare sur une terre étrangère !", Eh oui ! on dira cela, sans doute ; mais je m'en consolerais, et je répondrais en souriant : "Pauvres gens que vous êtes ! vous ne savez pas, vous ne pouvez sentir ce que c'est qu'une corrida, quels sentiments énergiques, quel magnifique déploiement d'habileté et de force se manifestent dans cette solennité nationale !", Quant à moi je préfère ces fêtes où la nature primitive de l'homme apparaît dans toute sa vérité, aux divertissements énervants et immoraux de nos pays plongés dans le borbier de la mollesse et du luxe. Ici, les taureaux périssent, il est vrai, mais ailleurs c'est l'esprit et

l'âme qui succombent dans cette frivolité sentimentale au sein de laquelle toute énergie se perd.

Je ne cherche pas à le nier : j'aime les anciens temps ; non pas ceux du siècle dernier, où dans le nimbe de la poudre et du fard, au milieu de fades et langoureuses idylles, à travers les prés fleuris on s'avancait en roucoulant vers le béant abîme : non, mais les temps de nos vieux ancêtres, où l'esprit chevaleresque se développait dans les tournois, où les femmes étaient fortes, et ne demandaient pas un flacon d'odeurs et ne feignaient pas de s'évanouir pour une goutte de sang répandu ; où l'on chassait le sanglier et l'ours en pleine forêt, et non comme aujourd'hui derrière des barricades ! Ces temps ont enfanté une race énergique. Et nous, que nous est-il resté des divertissements virils de nos pères ? — La chasse peut-être ? — Hélas ! pas même la chasse ! Nous nous appelons chasseurs, mais nous ne faisons en somme autre chose que fusiller à distance respectueuse et en parfaite sécurité de pauvres bêtes apprivoisées. La guerre seule subsiste, la guerre que depuis trente ans les efforts de nos modernes philanthropes n'ont pas réussi à supprimer, — et avec elle ont survécu deux plaisirs, chers à deux nations que la décadence n'a pas encore atteintes. Le premier est la chasse au renard, en Angleterre, où l'homme s'expose à des dangers vraiment dignes de lui, et ne redoute aucun obstacle pour arriver à son but. On a beau dire que c'est une chose vaine de mettre sa vie en danger pour un objet insignifiant, je crains fort que ceux qui reculent devant les dangers inutiles ne retrouvent pas

leur courage au moment de la nécessité. L'autre plaisir national est la *corrida* espagnole, véritable fête populaire des anciens temps. Elle surexcite, il est vrai, les passions violentes et sauvages qui sont au fond de la nature humaine, mais elle développe aussi le courage et l'énergie. Celui qui prend à ce spectacle un plaisir enthousiaste ne manquera pas de cœur pour d'autres choses plus importantes, et tout au moins il ne s'énervera pas dans une mortelle apathie. Il y a encore chez ce peuple un fier et noble esprit chevaleresque; et en dépit de ces jeux sanglants que leur ont légués leurs ancêtres, les Espagnols de nos jours sont pieux et bienfaisants. Chaque chose a son caractère et le cachet de son époque, et la variété en ce monde est le plus grand charme de la vie.

Je fus longtemps avant de pouvoir découvrir l'origine de ces courses de taureaux. Provenaient-elles des vaillants exercices des Maures, ou des nobles tournois des chevaliers chrétiens? ou bien n'avaient-elles pris naissance qu'après le mélange des deux races? Ce ne fut qu'à Grenade que je trouvai une réponse à ces questions. On remarque, dans cette ville magnifique, une belle et vaste place entourée de maisons : un palais orné de colonnes et servant aujourd'hui d'hôtel de ville se distingue entre les autres édifices; c'est de là que les rois maures assistaient à des exercices qui donnèrent naissance aux corridas. Des taureaux sauvages étaient lâchés sur la place, et des Maures vigoureux luttaient avec eux, sans armes : c'était plus qu'un jeu dangereux, c'était un vrai

combat. La forme actuelle des corridas est due aux conquérants chrétiens. Ces fêtes, avec le cours des siècles, pénétrèrent de plus en plus dans les mœurs populaires, l'influence elle-même des philosophes, de ces soi-disant *propagateurs des lumières*, de ces loups dévorants cachés sous des peaux de brebis, hyènes féroces qui parlent de philanthropie, cette influence qui a réussi à détruire tant d'autres traditions n'a rien pu contre celle-ci : elle a jeté des racines trop profondes, et elle fleurit plus que jamais depuis qu'Isabelle II, dans un esprit de sagesse gouvernementale des plus élevés, assiste en reine aux corridas, et les dirige du mouvement de son mouchoir. De nouveaux matadors se sont formés, et le peuple et les grands parlent encore avec un profond regret du grand *espada* Montez, qui mourut l'automne dernier à Madrid des suites d'une blessure reçue dans une corrida, et fut accompagné à sa dernière demeure par quatre-vingt mille personnes. Sa mort a fait époque en Espagne, car ce ne sont point seulement quelques admirateurs isolés, c'est la nation tout entière qui porte le deuil du régénérateur de cette noble institution. On voit partout son portrait. Un général espagnol me racontait avec enthousiasme que Montez exerçait sur le taureau l'empire le plus absolu ; que lorsqu'il marchait dans l'arène, le taureau le suivait ; que lorsqu'il s'arrêtait, l'animal s'arrêtait devant lui, immobile et comme pétrifié. Le même personnage, à la tête d'une société, a fait construire dans une petite ville, que nous visitâmes plus tard, un vaste édifice pour les *corridas* : et re-

marquant avec plaisir mon goût prononcé pour ces jeux, il m'avertit qu'au mois de décembre prochain s'offrirait l'occasion de voir une admirable fête de ce genre. La haute noblesse de l'Espagne voulait célébrer par des courses l'heureuse délivrance de la reine, et les fils des Grands eux-mêmes devaient figurer à cheval dans la lice et immoler les taureaux de leur épée. C'est ainsi que cette fière nation célèbre la naissance d'un héritier royal.

Le peuple a un tel amour pour ces fêtes, qu'il se prive, pendant la semaine, du pain de chaque jour, afin de pouvoir le dimanche, après avoir passé la matinée en prières, consacrer son après-midi aux émotions dramatiques de la corrida, et y amasser une matière de conversation pour la semaine suivante. Chez nous, la classe des travailleurs dépense son salaire à boire et à manger, pour passer encore dans la fainéantise et dans l'ivresse la journée blanche du lundi. Lequel des deux est préférable ? C'est au lecteur à en juger.

Dans presque toutes les villes de la péninsule, il y a des *corridos*, principalement en juillet et en août ; c'est l'époque de l'année où les taureaux sont le plus farouches. Puisse le sort me conduire de nouveau en Espagne à cette époque, afin que j'étudie de plus près ces combats et l'esprit du peuple qui s'y manifeste, et que je goûte, une fois encore, cet enivrant enthousiasme, cette noble allégresse, cet intérêt palpitant que j'ai ressentis à Séville ! C'est là mon vœu le plus cher, dussé-je m'entendre appeler par des lèvres sentimentales un barbare sanguinaire, un

*jeune homme dénaturé*, je me contente, pour ma part, de ces cris de joie délirante qui s'échappent des jolies lèvres espagnoles et des éclairs approbateurs qui jaillissent des plus beaux yeux de l'Andalousie. Au milieu de l'agitation des mantilles et du bruissement des éventails, je ne puis m'empêcher de m'écrier : " Espagnols, je vous envie cette antique fête ! „

En sortant des arènes, nous nous rendîmes aux *Délices*, situées à peu de distance sur les bords du Guadalquivir. Le jour tombait déjà, mais de nombreux équipages, aux formes bizarres et aux étranges couleurs, se croisaient encore en tous sens dans les sombres allées. Quel plaisir de voir les beaux et vigoureux mulets, attelés aux voitures ! quel ravissement d'entendre le son joyeux des grelots, de contempler la *crème* (1) de Séville en mantille et en voile de dentelle, des fleurs dans les cheveux, et jouant de l'éventail dans les calèches, comme si cette promenade était un salon ! C'est qu'aussi elle en est un dans toute la force du terme. L'air était d'une douceur enchanteresse, le soleil avait cessé de luire au firmament, la lune transfigurait de sa lumière mystérieuse le teint délicat des femmes. Que faut-il de plus aux nobles Espagnoles pour apparaître dans toute leur séduction ? Heureux le pays où la mode française n'a pas encore étouffé le romantisme, où les femmes ont encore assez d'intelligence pour comprendre que le même costume et la même coiffure ne conviennent pas à tous les peu-

(1) En français dans le texte.



ples et à tous les visages ; qu'une grisette peut s'habiller de bien des choses dont ne saurait s'accommoder la figure de la brune *manola*, et qu'enfin cette brune tête, gracieusement encadrée d'un voile de dentelle, peut, aussi bien qu'une duchesse de Medina-Celi, rivaliser, non sans gloire, avec toutes les lionnes du monde !

Mais revenons aux *Delices*, et considérons un peu ce bizarre équipage, ce grand coupé traîné par deux superbes mules, richement harnachées ; valets et cocher sont en livrée, la voiture est garnie en rouge à l'intérieur, et sur les coussins est assis un vieillard. C'est l'archevêque de Séville. L'amour des Espagnols pour l'*alameda* est si grand, que le vieux cardinal lui-même se promène encore le soir en ces lieux, afin de s'égayer du mouvement et de l'agitation joyeuse du peuple.

Séville, 15 septembre 1851.

Aujourd'hui, nous avons fait un pèlerinage à la maison de Pilate, à cette maison où Jésus fut battu de verges et où le proconsul présenta le Sauveur au peuple aveuglé, en prononçant le fameux *Ecce homo* ; c'est là, qu'intimidé par les vociférations furieuses de la foule, il fit venir un bassin pour se laver les mains du sang innocent, cérémonie qu'on a souvent imitée, depuis lors, avec plus ou moins d'à propos. Mais comment la maison de Pilate est-elle venue à Séville ? On prétend qu'un des ancêtres du

petit duc de Medina-Celi, dont je parlais hier, en fit exécuter la copie fidèle, au retour d'un pèlerinage en terre sainte; mais il y a là des choses qu'on ne peut s'expliquer : ou bien la maison de Pilate, à Jérusalem, a été entièrement reconstruite dans l'espace de temps qui s'est écoulé entre la vie terrestre de Jésus et le pèlerinage du duc, ou bien la demeure en question (habitée toujours par la famille) n'est autre chose qu'un élégant édifice de fantaisie, car son style appartient à la belle époque mauresque. Les cours sont entourées de légers portiques; les escaliers sur lesquels notre Sauveur aurait, dit-on, marché, ainsi que les pièces supérieures, sont couverts d'*azulejos* de briques, brodés des plus magnifiques ornements, comme on en voit sur les poêles des anciens manoirs seigneuriaux. Des fragments de statues, dressés sous les arcades et qu'on prétend venir de la maison de Pilate, sont les seules choses qui rappellent, et d'une façon peu flatteuse, l'époque des empereurs romains. Un joli jardin, rempli de jasmins, de roses et d'orangers, avec un frais berceau et un bassin d'où jaillissaient d'élégants jets d'eau en des temps meilleurs, ornent cette maison fort célèbre en Espagne.

En poursuivant notre promenade, nous entrâmes à la fameuse *fabrique de cigares*, qui a les dimensions et la beauté d'un palais. Cette fabrique est des plus curieuses à visiter en détail; on y peut suivre la série tout entière des manipulations depuis la feuille brute, arrivant d'Amérique, jusqu'aux caisses emballées pour les divers pays de l'Europe, jusqu'aux

petits paquets de *cigarillos de papel*, destinés à l'Espagne, et aux boîtes de fer-blanc cachetées dans lesquelles on débite l'excellent tabac de Séville. Quatre mille femmes et jeunes filles sont ici journellement occupées. L'activité merveilleuse, le bourdonnement confus et le babil incessant de cette nombreuse armée féminine, en même temps que l'ordre exemplaire qui règne dans les galeries, sont ce qu'il y a de plus intéressant à observer dans cet établissement gigantesque.

Les ouvrières sont assises à de grandes tables, un paquet de feuilles brunes devant elles. Après s'être trempé les doigts dans de l'eau gommée, elles mettent un certain nombre de feuilles en rouleau, enveloppent le rouleau dans une autre petite feuille, et le coupent par un bout avec de grands ciseaux; le cigare est achevé en un clin d'œil. Ces travailleuses sont payées à la tâche. Les cigarettes sont faites de tabac finement haché, qu'on introduit à l'aide d'un entonnoir dans de petits tubes de papier, confectionnés à la fabrique; elles sont pesées ensuite à chaque table par une sorte de présidente. Tout cela s'effectue avec une rapidité incroyable, avec entrain et avec grâce, et au milieu des plus gais entretiens. Et ce n'est point ici comme dans nos ateliers, où l'homme s'abrutit et se dégrade : la vie et la santé règnent dans cette fabrique où tout le monde semble travailler avec plaisir.

Je remarquai peu de figures vraiment belles parmi ces quatre mille femmes qui, selon la mode du pays, portaient toutes des fleurs dans les cheveux. Beau-

coup ont de la grâce dans les mouvements, beaucoup d'autres ont des physionomies fort coquettes; mais toutes observent une discipline militaire. L'ordre est maintenu par de grosses duègnes assez comiques qui, semblables à des généraux accoutumés à la victoire, parcourent les rangs avec fierté et passent leurs troupes en revue. Quelques noires filles de la *Triana*, de la race fameuse des *Gitanos*, mêlées à leurs sœurs gothico-mauresco, auraient pu nous raconter mainte aventure d'amour et de meurtre. Un Eugène Sue trouverait dans la vie de cette multitude de créatures féminines, dans l'histoire de leurs souffrances et de leurs joies, la matière d'un roman en cent volumes, et les mystères de la fabrique de cigares de Séville pourraient figurer dignement à côté des *Mystères de Paris*.

La préparation du tabac à priser est abandonnée aux hommes et aux mulets; on hache et on presse ce tabac, puis on le fait macérer; il dégage un arôme piquant qui a le parfum espagnol, porté à sa plus haute puissance. Dans les pièces du rez-de-chaussée se prépare le régal des gourmets, le précieux *râpé* de Séville, *el polbo Sevillano*, poussière impalpable, pénétrante, qui, renfermée plus tard dans des tabatières d'or, ornées de diamants, donne à nos diplomates, à nos docteurs et à nos savants leur sagesse et leur contenance incomparables, et passe pour le premier symbole d'harmonie dans les négociations importantes.

En sortant de cet immense édifice, qu'on prendrait pour le palais d'un roi, nous nous rendîmes dans

l'intérieur de la ville. Près du Dôme se trouve la *Lonja* (la Bourse), monument vraiment digne du célèbre Herrera, qui construisit l'Escorial, cette huitième merveille du monde. Par un escalier gigantesque on arrive dans les salles, toutes dallées de marbre, où se trouvent les fameux *Actes* de l'ancienne Compagnie des Indes. On y voit encore, dans une pièce à part, des lettres de Fernand Cortez au roi, lettres intéressantes à la fois par le nom de celui qui les a écrites et par leur style plein de respect. On nous montra le signe que Pizarro, qui ne savait pas écrire, employait en guise de signature, et le testament du pilote qui fit avec Colomb la découverte de l'Amérique. Ce sont des monuments vénérables d'un temps meilleur pour la pauvre Espagne. Comme un simple morceau de papier, fait de chiffon, peut devenir précieux à tout un peuple ! Il compte au nombre de ses plus beaux trophées, quand un homme dont le nom est inscrit dans l'histoire, ou qui seulement a été le témoin d'une grande époque de l'histoire, y a laissé quelques lignes de sa main ! En présence de pareils objets on se prend à regretter que le vol soit un crime. Les murs de cette salle sont ornés de portraits des derniers souverains, parmi lesquels je remarquai ceux de Ferdinand VII et de sa fille Isabelle.

L'innocente Isabelle est assurément un des êtres envers qui la destinée a agi de la façon la plus étrange. En proie, dès son jeune âge, au jeu des passions les plus terribles, elle a grandi sans principes au milieu des séditions et elle a dû se former des

principes à elle-même ; enfant du destin, elle s'est trouvée douée en même temps des talents les plus divers, et elle a su gagner l'amour de ses sujets par une grande bonté de cœur et par un naturel aimable et attrayant.

Dans cette Lonja magnifique, qui nous donne par sa noble et riche architecture une idée de ce qu'était l'Espagne quand l'or des colonies lui arrivait à travers l'Océan, se trouve un escalier de pierre en spirale, chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse du même Herrera... Le duc d'Albe, ce spectre ensanglanté, cet épouvantail brandissant des chaînes (pour employer le langage de nos modernes *esprits forts*, de nos rêveurs humanitaires), le duc d'Albe, avec son inquisition jalouse et cruelle, n'est plus là, mais on voit encore les orangers odorants sous lesquels le farouche bourreau de Philippe II se promenait en méditant ses noirs projets : leurs superbes dômes de verdure sont encore debout après trois cents ans. Merveilleux spécimens de la végétation luxuriante du midi, ces arbres ne sont point mutilés à la façon italienne ou à la mode de nos orangeries ; leurs libres et vigoureux rameaux, chargés de fruits et de fleurs, répandent une ombre épaisse et un suave parfum ; leur aspect est véritablement enchanteur, et leur beauté est toujours jeune en dépit de leur âge.

Le maître du cruel Albe, le sombre et sanguinaire Philippe II, était estimé dans le peuple qui voyait en lui un homme et un Espagnol, c'est du moins ce que m'assura le prince de Montpensier qui descend pour-

tant des Bourbons. Quelque haine que l'on professe pour le duc d'Albe, on ne peut faire autrement que d'admirer ses orangers, et d'accorder à ce terrible personnage qu'il en avait fait un paisible et ravissant entourage à sa maison mauresque.

L'Académie de Séville qui occupe, si je ne me trompe un ancien couvent, possède un véritable trésor, une collection de Murillos. Ces tableaux, assez mal entretenus et dont la plupart n'ont même pas de cadre, ornent les murailles d'une grande salle qui était peut-être l'ancien réfectoire.

Murillo est le peintre de l'inspiration spontanée, le peintre de l'enthousiasme : mais son exaltation est souvent suivie de relâchement et de langueur.

L'homme peut sur les ailes de son esprit immortel s'élever jusqu'aux cieux : mais comme il n'est pas donné à chacun de se maintenir à ces hauteurs sublimes, on retombe bientôt sur la terre pour ne se relever qu'après avoir rassemblé de nouvelles forces. Il en est ainsi de Murillo. Ses œuvres sont souvent animées d'un feu céleste, mais trop souvent aussi ce n'est qu'une lumière terrestre qui les éclaire : néanmoins à ses heures heureuses il devient enchanteur ; il réussit alors à donner aux formes qu'il emprunte à la réalité un idéal qui le marque au coin des grands artistes, et lui assure une place parmi les premiers.

Il a fait des tableaux d'une naïveté délicieuse. J'en vis un là, entre autres, qui me ravit : c'est la Vierge déposant l'enfant Jésus dans les bras de *saint Félix*, en récompense de sa piété. Cette vierge descend des

nuages et se penche, comme une tendre fleur au bord d'un clair étang. Quelle grâce et quelle douceur dans son maintien ! quel charme et quelle bonté dans son regard ! aucune plume ne saurait le décrire. Et cependant ce n'est qu'une jeune fille d'une beauté merveilleuse, un pur ange de lumière, mais ce n'est point la mère de Dieu, la Vierge forte et immortelle, comme Raphaël nous la montre dans la madone de Saint-Sixte. La douce fille des nuages de Murillo ne peut avoir enfanté le Sauveur du monde.

Ceux qui aiment Murillo et qui en général ont le goût des beaux-arts devront lire les *Lettres sur l'Espagne* de la comtesse Hahn-Hahn. Je ne suis pas aussi enthousiaste du grand maître que la noble voyageuse, mais j'avoue que peu de gens savent décrire comme elle et possèdent à ce degré le don de compréhension poétique et la richesse du langage. Quand on a vu l'Espagne on lit avec admiration cet ouvrage où la comtesse Ida, avec une gracieuse nonchalance, sème les pensées les plus brillantes et les plus belles comme autant de perles sur un tapis de velours.

Je voulais garder mon incognito à Séville : mais le duc de Montpensier qui m'avait découvert m'envoya son chambellan. Il fallut donc absolument, malgré la précaution que j'avais prise de laisser à bord mon uniforme, faire une visite au château de *San Telmo*. Je fus loin de m'en repentir plus tard, car cette visite me fit connaître de nouvelles merveilles. Un équipage magnifique, avec siège écarlate et valets galonnés, vint nous prendre à notre *fonda* pour nous conduire au palais du prince. Le poste



sortit et présenta les armes : de superbes grilles fleurdelisées s'ouvrirent, et nous entrâmes sous une porte richement sculptée : un Suisse nous annonça en frappant de sa hallebarde sur les dalles de marbre, et un chambellan, en attente sous le portail, nous guida par un vaste escalier dont les murs sont couverts de tableaux.

Sur le degré le plus élevé, un homme jeune, grand et blond, en habit de ville, portant au cou la Toison d'or et le cordon bleu d'une grand'croix espagnole s'avança vers moi : c'était le duc lui-même qui venait me recevoir dans son féerique palais. A travers deux pièces somptueuses nous arrivâmes à un troisième salon, tout éblouissant d'or et de couleurs. Là se tenait une femme superbe, à l'air princier, au séduisant regard espagnol si plein de promesses, sombre et profond comme l'éternité : un teint mat, transparent comme l'ivoire, éclairait des traits d'une régularité antique, un visage pur comme une rose pâle encadrée dans les flots ondoyants d'une chevelure d'ébène. C'était la belle duchesse, âgée de dix-neuf ans, seconde fille de la reine Christine, vivante image de la grâce et de la séduction espagnoles. Près d'elle se tenait une jeune infante, portrait miniature de son aïeule française.

Après un court entretien je me levai pour prendre congé. Le duc me montra dans un grand salon tout orné de portraits de famille, sa collection de curiosités, parmi lesquelles on remarque les présents magnifiques que les princes musulmans lui offrirent lors de son grand voyage en Orient, et un luth de

la reine Isabelle, la pieuse épouse de Ferdinand le Catholique. Le duc m'invita à dîner pour le jour même. Il me reçut au rez-de-chaussée dans sa belle bibliothèque où je vis le portrait de Philippe III, le fondateur de San Telmo (qui était jadis une école de marine), et celui de l'ex-roi des Français. Montpensier me conduisit ensuite dans une chapelle étincelante de dorures, et de là dans le parc immense qui est tout entier son ouvrage.

Ce parc est une féerique merveille, créée comme par enchantement dans l'espace de deux années. Près d'un bois d'orangers à l'ombre épaisse, des vignes ont prospéré dans un sol généreux. Au sein de cette riche verdure, un étang environne une île gracieuse, ornée de plantes de tous les pays du monde, et surmontée d'un kiosque mauresque au profil élégant; un petite nacelle vogue sur les eaux limpides que sillonne un beau couple de cygnes. Plus loin, dans les vastes espaces du jardin, se dressent des volières peuplées de perroquets et de petits oiseaux des Iles, aux formes délicates, aux brillantes couleurs, qui se sont acclimatés au doux ciel de Séville. On me montra aussi une petite métairie, avec des vaches suisses d'une espèce qui m'était inconnue; il leur manque quelque chose, mais c'est un défaut rassurant : leur front n'est point armé de cornes.

Une colline artificielle avec un ermitage s'élève sur l'emplacement historique où l'Inquisition dressait jadis ses bûchers; on aperçoit sur un monceau de terre quelques briques portant encore les traces de l'horrible supplice, et ce fut là même que fut brûlée

vive, il y a cinquante ans à peine, une visionnaire, une *beata*. Ainsi changent les temps ; à cette même place où, un demi-siècle avant nous, sous les yeux d'une foule épouvantée, les malheureuses victimes d'un fanatisme sanguinaire périssaient dans les flammes, s'élève maintenant une verte colline ; lorsque vous y montez pour admirer la perspective, on vous montre naïvement, comme une des curiosités les plus intéressantes du jardin, les vestiges du terrible bûcher, et l'on vous raconte, à votre grand étonnement, qu'une fille des rois espagnols a choisi ce théâtre des auto-da-fé pour y établir son parc enchanté.

Ce qui fait le principal ornement de ces lieux, ce sont les plantes des tropiques, aux formes exubérantes, qui viennent merveilleusement en pleine terre et s'élancent comme de nobles êtres d'une nature supérieure au dessus des vulgaires plantes de l'Europe. Là se trouve, à côté du poétique palmier, dont la cime majestueuse se berce dans les airs, l'humble et utile bambou, et au sein de cette végétation merveilleuse de toutes les contrées du monde, s'élève le magnifique palais, tout resplendissant d'or et de vives couleurs, respirant la volupté, comme un diadème oriental au dessus d'une couronne de fleurs des tropiques. Une longue terrasse, ornée de vases et de plantes exotiques, le relie au jardin ; nous retrouvâmes la duchesse, à peine relevée de couches, assise au dehors avec ses enfants. Le climat de Séville est si doux que l'on permet aux femmes de se promener dès le neuvième jour de leur délivrance, et la tête dé-

couverte. C'est ce que faisait la belle châtelaine, vêtue d'une robe de moire jaune, parsemée de fleurs d'un rouge éclatant.

Le soir et sa douce fraîcheur arrivaient ; le soleil avait disparu, et l'air était rempli de cette clarté vaporeuse qui ne se voit que dans les régions méridionales. Les palmiers dessinaient leurs cimes en contours plus accentués sur le pâle crépuscule, où commençait à poindre la lumière tremblante des étoiles ; les fleurs exhalaient leurs plus suaves parfums ; de tièdes haleines nous venaient des bords du Guadalquivir, et la nature semblait tout faire pour nous assaisonner d'une poésie romantique le repas attendu.

La terrasse nous conduisit à un salon magnifique, où murmuraient de petits jets d'eau autour d'une colonne de marbre ; de là on passa dans la salle à manger, éblouissante de lumières. On s'assit à une table somptueusement servie et regorgeante d'argenterie et de fleurs ; à l'un des murs rayonnait le portrait de la duchesse, en costume andalous, ravissante peinture d'un artiste parisien. Les portes entr'ouvertes de la terrasse laissaient arriver, avec la fraîcheur du soir, de joyeuses mélodies espagnoles exécutées par une musique militaire, tandis que nos palais étaient voluptueusement flattés par les mets exquis d'un dîner français. Tout semblait concourir à l'enchantement de cette soirée passée à San Telmo, et j'en emportai un souvenir qui restera à jamais gravé dans mon cœur.

En voyage les aspects et les couleurs changent in-

cessamment et déroulent à nos yeux des images toujours nouvelles. Un spectacle intéressant nous attendait à notre *fonda*, par les soins de mon fidèle ami le capitaine de la frégate. Des couples de danseurs allaient exécuter devant nous les fameuses danses nationales.

De sveltes jeunes filles à l'œil étincelant, et de beaux hommes à la tournure élégante entrèrent avec une dignité tout espagnole dans le *comedor* ou salle à manger de l'hôtel. Par parenthèse les murs blanchis de cette salle assez mal éclairée, étaient couverts de nombreuses copies de Murillo, destinées à être vendues pour des originaux à de crédules enfants d'Albion. Je m'étendis comme un voluptueux sultan sur un dur canapé, pour savourer à mon aise des *cigarillos de papel*, et repaître mes yeux du spectacle attrayant qui se préparait. Ce plaisir fut d'abord partagé avec mon autorisation, par un consul russe flanqué de ses deux sœurs gravement guindées dans leur raideur de vieilles filles : mais elles furent bientôt mises en fuite par les mouvements un peu risqués d'une jolie danseuse de dix-sept ans.

La guitare résonna, les mains mignonnes mirent en mouvement les castagnettes, et la danse en riche costume espagnol commença. Qui n'a pas vu l'Espagne dans les courses de taureaux et les danses nationales ne la connaît pas. Si l'homme déploie dans la *corrida* l'agilité, la force et le courage, — la danse enivrante est le triomphe de la grâce naturelle et de la belle fierté des fougueuses Andalouses. Les pieds ne sont pas ce qu'il y a de plus remarquable chez

ces danseuses : mais le buste opulent et voluptueux ne se montre que plus souple et plus flexible : les balancements, les inflexions de la taille, les poses où le corps se renverse en arrière, sont à la fois d'une douceur séduisante et d'une noblesse accomplie..., c'est la passion qui s'impose. Il y a un effet singulièrement beau, c'est lorsque soudain les couples se rapprochent, avec le regard d'amour si pénétrant qui accompagne cette figure : les têtes s'inclinent rapidement, et se redressent par un mouvement subit et mutin.

La noble et fière tête se meut superbement sur un cou dégagé, les yeux noirs et ardents lancent des éclairs, les traits d'une régularité antique sont graves et pourtant séduisants. Les bras s'enlacent avec élégance, et les jolies mains battent avec les castagnettes une mesure étourdissante qui couvre le son de la musique. Quand toute une société, avec une fougue joyeuse, fait retentir dans ses mains ce petit instrument, on se sent éivré : cela vous électrise comme tout ce qui est national.

Plusieurs de ces danses furent accompagnées de chant : prétendre que ce soit beau et mélodieux serait assurément un excès d'enthousiasme ; car, bien qu'elle s'échappe de jolies lèvres andalouses, cette mélodie n'est après tout qu'un nasillement barbare, dont l'origine est arabe, comme j'eus l'occasion de l'observer dans la suite.

Nous avons vu que le toréador porte sur une veste de soie de couleur claire des broderies d'or et d'argent : de même les danseurs et les danseuses ont des

habits richement chamarrés. Le corsage des femmes est d'une autre couleur que la jupe, garnie presque toujours d'élégantes dentelles. Les jeunes filles se mettent dans les cheveux des rubans et des fleurs : de longues épingles traversent leur chignon relevé par un peigne coquettement planté de côté. L'ensemble du costume est riche, pittoresque et romantique.

Une jeune danseuse de dix-sept ans sut par sa mine gracieuse et son air mutin attirer sur elle notre attention, partagée d'ailleurs par une de ses compagnes, grande, point jolie du tout, mais danseuse consommée, doña Amparo, fille du sonneur de la Giralda. La première, quoique fort pénétrée des grâces de sa personne, n'en était pas moins une nature toute naïve : l'autre faisait l'effet d'une coquette trônant du haut de son art, tout imbue de son art, et sûre de sa victoire. Notre excellent docteur se mit à lui faire la cour de la façon la plus amusante, et sans être à même de lui dire un seul mot dans sa langue nationale, il entama avec elle une conversation espagnole dans laquelle Amparo se donna *des airs de grande dame* (1). La fille de Thalie, non sans faire d'abord quelque résistance, se laissa décider à fumer : après avoir tiré quelques bouffées du *cigarillo*, elle le passa à l'un de nos messieurs qui dut le continuer suivant la coutume espagnole, car une femme vous fait ici une grande faveur en vous offrant le cigare qu'elle a déjà goûté ou le verre de Xérès dans lequel elle a bu.

(1) En français dans le texte.

Voici les noms des danses qui furent exécutées par un ou plusieurs couples : *Sévillaise*, — *Jalero de Jerez*, — *Bolero* et *Cachucha*, — *Baile de Bauderete*, — *Bolero*, — *Mijares*, danse sautée, accompagnée d'un horrible chant, — *Zapateado*, également très vive et accompagnée de chant, — *Ole*, — *Bolero*, — *Jota*. Quand la musique donna le signal de la onzième danse, je reconnus avec étonnement un air de mon pays natal, et ma surprise devint plus grande encore, lorsque je vis Amparo exécuter une *ländler* prétentieuse : nous nous sentions tous flattés dans notre amour-propre national de ce que le dernier pas fût une *allemande*.

Séville, 16 septembre 1851.

J'ai conduit mon ami K\*\*\*, arrivé d'hier, au monument qui fait l'orgueil de Séville, à la magnifique cathédrale. Un prêtre fort aimable, et écorchant tant bien que mal le français, nous a montré le trésor de l'église qui est des plus curieux. Je remarquai surtout la clef que les Maures remirent à saint Ferdinand, lors de la prise de Séville, avec une devise prophétique en l'honneur du roi chrétien, une croix faite avec le premier or qui soit arrivé d'Amérique, de beaux candélabres, et des ornements d'argent massif qui décorent dans les grandes fêtes le saint-sépulcre et le maître-autel.

On dit que les cérémonies de la semaine sainte sont beaucoup plus somptueuses à Séville qu'à Rome.



On y voit, entre autres choses, les processions des diverses confréries et des pénitents voilés. Au *gloria*, le samedi saint, les tentures noires de la nef tombent tout à coup sur un signal donné, et le bruit des pétards, dans l'intérieur de la cathédrale, annonce l'allégresse des fidèles célébrant la résurrection du Sauveur. A la fête du Saint-Sacrement, des enfants travestis exécutent des danses nationales dans la maison de Dieu. Cet usage, qui nous paraît si étrange, l'habitant de Séville le trouve naturel et même édifiant; c'est que tout en ce monde est gouverné par l'habitude, qui varie selon les pays. L'humanité a été et est encore régie par des impressions qui sont devenues des habitudes, et malheur à celui qui les dérange! il deviendra presque infailliblement la victime de sa folle entreprise, car l'habitude est pour l'homme ce qu'il y a de plus doux. Y porter atteinte est donc une œuvre ingrate et qui ne saurait profiter qu'aux générations à venir, car, pour celles-ci, les impressions nouvelles deviennent à leur tour des habitudes.

Cadix, 17 septembre 1851.

Je ne voulus pas quitter Séville sans m'acquitter d'un devoir sacré, qui était d'entendre une messe au tombeau de mon patron le saint roi Ferdinand; l'acte pieux fut accompli avec solennité, vers six heures, au commencement du jour. Un silence religieux régnait dans la chapelle, éclairée par la lumière des

cierges et par les premières lueurs du crépuscule. Parmi d'augustes sarcophages, le cercueil du saint roi resplendissait de l'éclat de l'argent, et au pied du tombeau l'officiant, assisté de plusieurs ecclésiastiques, offrait au ciel le plus sublime des sacrifices. Sur les marches de l'autel, un voyageur, un descendant de ce grand saint était humblement agenouillé. Je me sentis tout à fait transporté, et j'invoquai pour ma famille absente l'intervention de celui qui a joint les exploits de l'épée aux pieux élans de la prière. Cette messe du matin, entendue dans une chapelle de la grande cathédrale, près du cercueil de Ferdinand, restera dans ma mémoire comme un noble et fortifiant souvenir.

De là, nous nous rendîmes sur les rives du fleuve pour monter à bord du vapeur *San Telmo*, et il fallut dire : *Addio Sevilla!* Le bateau fume et part, le féerique palais de San Telmo disparaît derrière les arbres des Délices ; le fleuve fait un coude, et au dessus des vertes plaines on ne voit plus que l'imposante cathédrale, avec sa poétique Giralda qui s'élance majestueusement dans le ciel. Encore quelques instants, encore un détour, et Séville avec ses palais mauresques, ses bois d'orangers, ses femmes séduisantes et ses courses de taureaux ne sera plus qu'un doux songe évanoui ! mais ce songe conservera dans mon souvenir une fraîcheur et une jeunesse éternelles.



## CHAPITRE IV

### GRENADE ET LES MAURES

---

20 septembre 1851.

Nous nous trouvâmes le matin en face du rocher monstrueux qui s'élève, comme un Titan gigantesque, au dessus de l'Océan et de la Méditerranée. De quelque point qu'on le contemple, il présente aux regards un aspect toujours nouveau. Gibraltar a la puissance d'attraction, à la fois séduisante et horrible, que ne manque jamais d'exercer la grandeur écrasante. Ce qui surpasse les proportions ordinaires de la nature et de la vie de tous les jours, subjugué le cœur de l'homme et l'attire avec une force magnétique comme les ondes écumantes d'un tourbillon. C'est dans la grandeur écrasante que résident la beauté et l'attrait de Gibraltar, ce rocher géant, chauve, dénudé, et calciné par les rayons du soleil. La ville n'est rien moins que grandiose, les maisons sont propres et bien tenues, mais petites et insigni-

fiantes; tout a un caractère de gentillesse, de confortable, de *petite ville*; c'est un lieu de garnison au cachet militaire et prosaïque, d'où l'esprit pratique et froid de l'Angleterre a chassé le romantisme hispano-mauresque. Ce sont les mœurs de l'habit rouge transplantées sur le sol ardent du midi. Pour le commerce Gibraltar est une station très sûre, mais que l'on traverse sans y séjourner.

La grande place d'armes, entre le parc et la ville, est ornée de superbes arbres qui méritent admirablement leur nom espagnol de *sombra* (ombre). Le parc, au contraire, qui s'étend en montant sur les hauteurs et qui offre en plusieurs endroits de charmantes perspectives, était tout desséché par l'effet de la saison. Il renferme deux monuments curieux : le buste de Wellington, élevé sur une colonne au pied de laquelle est couché un grand canon, et la statue du brave Elliot, le défenseur opiniâtre de Gibraltar. Le grotesque de cette statue dépasse toute mesure. Avec son immense chapeau *rococo* sur sa grande tête ornée d'une perruque à queue, avec ses jambes semblables à des fuseaux et sa main énorme tenant les clefs dorées de la ville, le vieux héros, debout sur une dalle de marbre, a l'air d'un fantôme gigantesque se promenant dans les allées du parc. Il faut convenir que dans les choses de l'art les pauvres Anglais sont bien arriérés; on trouve chez eux le confort et le *non plus ultra* du bien-être *pratique*, mais l'art y est un accessoire incompris; c'est précisément le contraire chez les Italiens si passionnés *per le belle arti*. Ceux-là, par pur amour de

l'art, grelottent comme des tailleurs dans leurs palais immenses, sous leurs plafonds peints à fresques, sans se soucier de la compassion pleine de malaise qu'ils inspirent aux étrangers. Les Allemands et les Français sont encore les seuls qui aient su associer l'art au confort de la vie.

Gibraltar, 22 septembre 1851.

Une large et belle route tracée entre de pittoresques rochers et de ravissantes villas longe le parc, traverse la place d'armes, et conduit à une porte sur laquelle l'aigle impériale qu'on y a laissé subsister, rappelle encore l'ancienne domination des Habsbourgs. C'est par là que nous entrâmes dans la ville pour nous rendre au *Couvent* où un lunch nous attendait chez l'aimable gouverneur. Ignorants, comme nous l'étions, de la coutume anglaise qui permet aux invités de tout demander et de tout prendre eux-mêmes, nous éprouvâmes le supplice de Tantale en savourant de loin le fumet des *grosses pièces* et en nous contentant de petits morceaux insignifiants. Quand on nous demandait ce que nous désirions, nous répondions d'une façon évasive, et les pratiques anglais durent nous prendre, pauvres affamés que nous étions, pour des membres de la Société de tempérance.

Le soir il y eut un brillant dîner en notre honneur dans la grande salle de l'ancienne église du couvent. Tout ce qu'il y avait de *gentlemanlike* à Gibraltar

remplissait les salons du gouverneur. Les accords de l'hymne national nous offrirent la bienvenue la plus aimable et la plus digne, et nous donnèrent l'illusion d'une fête patriotique. Le vieux gouverneur en grand uniforme de général d'artillerie, revêtu des plus belles décorations militaires, vint affectueusement au devant de nous. Après les présentations d'usage, dans lesquelles la vieille Angleterre se comporte toujours avec quelque gaucherie, chacun donna le bras à sa dame, et l'on se rendit, au son de la musique, dans la grande salle toute resplendissante de lumières et ingénieusement ornée de drapeaux des régiments en garnison à Gibraltar.

La table immense se garnit. Je pris place entre le gouverneur et son aimable femme. Ici encore il y eut pour moi matière à observation, car chez sir Robert on mange à l'ancienne mode anglaise : ce sont les aides de camp, qui au bout de la table, servent, découpent, et manient gravement et avec dignité les grosses pièces, souvent même des animaux tout entiers. Chaque convive a devant lui sa bouteille de sherry et son flacon plein d'eau. Tout cela était nouveau pour moi, et je me sentais heureux de pouvoir étudier sur le vif les mœurs héréditaires de la fière Albion. A peine nous étions-nous installés que la société se leva de nouveau. Un instant je restai assis, consterné : je pensais que la fureur des toasts particulière aux Anglais les prenait déjà avant que l'estomac eût eu le temps de se refaire. Mais le gouverneur adressa quelques mots à un personnage placé en face de lui, sur quoi l'archidiacre se mit à dire la

prière; je me levai aussitôt, ravi de voir ainsi perpétuer cette vieille et belle coutume d'ouvrir et de consacrer le repas par une pensée religieuse. Cet usage est malheureusement tombé en désuétude dans nos pays catholiques, où la mode, qui est la vraie religion des classes éclairées, interdit de laisser voir à son prochain que l'on pense encore quelquefois au Dieu de ses pères. La coutume anglaise de s'inviter à boire nous paraît ridicule à nous autres étrangers, et cependant elle a quelque chose d'aimable et d'affectueux : chaque invité, ou à peu près, à tour de rôle, cherche d'un regard inquiet à travers l'épais fourré des fleurs et des surtouts la personne qu'il veut distinguer, ou lorsqu'elle est trop loin pour que la voix puisse arriver jusqu'à elle, on la fait prévenir par le domestique. On se verse alors quelques gouttes de sherry, ce que le convive ainsi provoqué doit imiter de point en point; puis on lui adresse un regard fixe, et sans remuer les lèvres on incline la tête en forme de salut, on boit, et tout est dit : cette cérémonie, accomplie avec un flegme incroyable, rappelle assez les physionomies des pagodes chinoises.

Après le service principal, quand on a consommé les grosses pièces, tout ce qui garnit la table, y compris les verres, est enlevé; les serviettes de dessus sont roulées, et l'on pose alors sur la nappe de nouveaux verres dans de petits bassins d'eau fraîche qui servent à se laver les mains et la bouche à la fin du repas. Les personnes assises au milieu de la table sont pourvues de grandes bouteilles remplies des principaux vins. On mange encore quelques petites



choses insignifiantes, après quoi le maître de maison fait entendre l'avis traditionnel : "*Gentlemen, will you charge your glasses*,"; on se munit de porter, de sherry ou de claret, chacun suivant ses préférences, et alors commence la série des toasts.

Le digne vieillard se leva, et nous fûmes agréablement surpris de l'entendre porter en allemand la santé de notre bien-aimé souverain. La grammaire n'était pas toujours irréprochable, mais ces vœux nous allèrent au cœur néanmoins, parce qu'ils étaient exprimés dans notre langue maternelle. Conformément à la coutume anglaise, chacun, à l'exception du maître de la maison, resta assis, et les marques d'assentiment se donnaient en frappant des mains sur la table, ce qui en masse ne fait pas mal. A ce moment retentit dans la salle l'hymne autrichien : "*Dieu conserve!*... "

Après les toasts les dames durent quitter la table et se rendre au salon pour y attendre les hommes qui continuèrent tranquillement à boire et à causer. Cela fait un effet assez comique de voir les pauvres dames défiler humblement le long de la table et sortir sur l'ordre des messieurs. Bien des gens réprouvent cette coutume comme barbare, pour moi elle ne me déplait point. Il est bon que les femmes apprennent qu'elles ont à obéir aux hommes, et l'immoralité française nous montre où peut conduire l'exagération d'une fade et absurde galanterie envers le sexe. Après le café on alla rejoindre les dames au salon, et après avoir échangé quelques propos de politesse on se sépara. Par une nuit splendide, et à tra-

vers les flots d'une mer étincelante l'Autriche retourna sur son palais flottant.

Gibraltar, 23 septembre 1851.

Le soir, je donnai, à bord de la frégate, un grand dîner à la vieille Angleterre. J'avais invité avec sir Robert le capitaine-général espagnol Calongi. En souvenir du toast de la veille, je portai en anglais la santé de *little Queen*, sur quoi d'autres santés furent encore échangées. La musique militaire joua le *God save the Queen*, l'*Hymna burbonica*, et le magnifique : *Dieu conserve notre empereur !...*

A peine ce repas cosmopolite fut-il terminé, que l'on courut au Couvent pour prendre part à un bal splendide que le gouverneur donnait à ses hôtes autrichiens. En dépit des fatigues et des courses de la journée, on dansa vaillamment. En fait de danse, les filles d'Albion sont de bien loin distancées par nos jeunes Allemandes; dans la valse, par exemple, la première venue de nos villageoises est une reine en comparaison de ces nobles dames qui sèmeuvent lourdement et sans grâce. Mais leur fameuse réputation de beauté était en jeu; deux personnes se disputaient la pomme de discorde; l'une, Anglaise, calme, se-reine et parfaite beauté, aux traits réguliers, au teint éblouissant; l'autre, une gracieuse et ardente Andalouse, aux cheveux d'ébène, aux yeux pleins de douceur et d'éclat, belle comme un songe d'amour, légère comme une gazelle. Le choix était difficile;

choisissez donc entre un beau jour d'été, dans la fraîche et tranquille nature du nord, et la nuit espagnole éclairée par la lune, dans les bois d'orangers entrelacés de jasmin !

Grenade, 30 septembre 1851.

Au cœur de l'ancienne ville royale, sur la belle et intéressante place de la Constitution, se trouve le vénérable Palais d'Hiver des rois maures, l'Hôtel de Ville actuel. Comme les vieux monarques se redresseraient indignés, s'ils pouvaient lire le mot *constitution* au frontispice de l'antique siège de leur despotisme ! C'est sur cette place que furent données, pour la première fois, en Espagne, comme je l'ai dit plus haut, les magnifiques *corridos* qui, à l'origine, n'étaient pas des combats, mais seulement des jeux. On y lâchait des taureaux sous le balcon royal, et les Maures exerçaient leur courage et leur force, en luttant contre leur adversaire sans le tuer avec la *spada*. Ce fut la chevalerie chrétienne qui, dans son amour pour les combats, donna à cette solennité un caractère plus sérieux.

Ce n'est qu'ici, à Grenade, que j'ai pu découvrir l'origine véritable de ces fêtes. Fallait-il l'attribuer aux anciens Goths ou aux Maures ? J'étais, à cet égard, dans le plus grand embarras ; je ne me figurais pas bien les Maures dans leur gravité solennelle et dans leur costume oriental, en présence du taureau. Au contraire, la fougue un peu sauvage et la

barbare énergie des anciens Goths me semblaient mieux appropriées à ce genre de lutte. Cette coutume mauresque a tout à fait disparu en Afrique, tandis que, transplantée par la chevalerie parmi les remuants et vigoureux enfants de la péninsule, elle a reçu ainsi une vie nouvelle et a survécu depuis à toutes les révolutions. Aujourd'hui encore, dans notre siècle soi-disant humanitaire, elle enthousiasme et ravit le peuple ardent de l'Espagne et les étrangers nouvellement arrivés.

L'aventure suivante montre bien le rôle important que le taureau, en général, joue dans ce pays. Lorsque la duchesse de Montpensier vint pour la première fois à Tarifa où, depuis les temps les plus reculés, on n'avait jamais vu de rejeton royal, la fidèle population ne sut donner à sa joie de meilleure expression qu'en lâchant des taureaux à travers la ville. On peut s'imaginer la surprise des promeneurs : chacun de chercher un refuge, et toutes les portes de se fermer. Assez tard dans la soirée, une dame d'honneur qui avait son installation hors de la maison de la duchesse, dut regagner son logis. Elle allait à travers les rues sans se douter de rien, quand tout à coup un des animaux de la fête se précipite au devant d'elle ; effrayée, elle veut rebrousser chemin, mais, ô désespoir ! elle aperçoit à l'autre bout de la rue un autre monstre qui accourt. Toutes les portes sont closes : la situation devient critique, il y va de la vie. Un matador seul pourrait ici remporter un double triomphe....., notre doña semble perdue. Tout à coup une porte s'ouvre furtivement : un asile était

offert à la pauvre femme, qui en fut quitte pour la peur. Cette anecdote, que je tiens de la bouche même de l'aimable duc de Montpensier, peint d'une façon énergique les mœurs espagnoles.

Nous nous rendîmes ensuite à l'imposante cathédrale pour en visiter l'intérieur. On y jouait les grandes orgues *rococo*, dont les sons rauques et criards troublaient d'une façon désagréable le calme religieux de l'église. Heureusement, cette musique fort peu édifiante ne dura pas longtemps. Le son de l'orgue, en général, ne me plaît pas beaucoup, je ne le trouve presque jamais pur et clair, presque jamais doux et tendre; il a quelque chose de trop mécanique, on entend trop de grincements et trop de gémissements. Mais dans les rares moments qui font exception, l'effet n'en est que plus saisissant et plus sublime : on dirait alors l'harmonie des sphères célestes, et rien ne répond mieux à la magnificence et à la majesté du culte catholique.

Nous quittâmes le centre de l'église pour chercher les souvenirs de l'histoire dans la remarquable *Capella Real*. Cette chapelle était éclairée par des cierges : c'est la lumière qui convient le mieux à la contemplation attentive et recueillie des œuvres du passé. Elle est séparée de l'église par une belle grille de fer, derrière laquelle resplendit de l'éclat des couleurs et des dorures un autel gothique merveilleusement sculpté, vénérable monument d'une poétique époque où régnait encore une piété enfantine. Ces figures expressives et naïves, ces ornements ingénieusement entrelacés sont pleins de grâce et de

charme. Deux bas-reliefs sont surtout remarquables : l'un représente l'infortuné roi des Maures , Boabdil , sortant de l'Alhambra pour remettre à son vainqueur, Ferdinand, les clefs de la forteresse ; sur l'autre, on voit des femmes maures, la tête inclinée sur les fonts baptismaux et recevant la consécration de la foi chrétienne. Ces deux ouvrages sont curieux par les costumes des personnages, qui diffèrent sensiblement des costumes mauresques d'aujourd'hui. Ce qui est plus intéressant encore, ce sont quatre portraits également sculptés en bois et coloriés, de Ferdinand, d'Isabelle, de Philippe et de son fils le grand Charles-Quint. Philippe, surnommé *le Beau* par ses contemporains, a les grands traits accentués des Habsbourgs, qui caractérisent si bien le visage de son père Maximilien, et qui ont quelque chose du caractère typique particulier à cette époque. Chaque siècle et chaque pays ont leurs types particuliers, leurs physionomies facilement reconnaissables ; et de ce genre est la physionomie du grand prince allemand, du noble Max, qui a légué cet héritage à ses descendants. La grave Isabelle, à en juger déjà par le vêtement dans lequel elle est enveloppée, doit avoir été froide et austère, pieuse et hautaine, et d'un caractère énergique. Je me figure Ferdinand le Catholique plus insignifiant. L'image des deux époux se trouve encore dans la sacristie où l'on nous montra deux sarcophages en marbre d'une blancheur éblouissante : chacun est recouvert de deux figures couchées, d'une exécution admirable, graves, solennelles, semblables à des cadavres de pierre : sur l'un

on reconnaît Ferdinand et Isabelle, sur l'autre Philippe le Beau et Jeanne la Folle : c'est leur fils Charles-Quint qui fit élever à ces derniers cette magnifique sépulture. Le premier des cercueils porte encore l'empreinte d'une époque rigide ment catholique, le second est déjà revêtu de ces riches ornements demi chrétiens demi païens, où se complaisait le goût plus délicat mais aussi moins élevé du seizième siècle.

Je contemplais les images de pierre de mes ancêtres, si belles dans la physionomie de la mort. C'étaient de grands hommes qui ont fait des morceaux d'histoire, qui ont joué leur rôle sur la vaste scène du monde. Ils ont produit une race puissante et qui a régné au loin, et maintenant ils reposent délaissés dans une chapelle solitaire : *vanité des vanités* ! Jadis une cour somptueuse les environnait de son éclat : aujourd'hui un sacristain misérablement vêtu prend une torche, ouvre la petite porte de fer, et me conduit par un étroit escalier dans un caveau sombre et bas, sans ornements ni parure, où la vérité se montre triste et nue, et m'accueille avec un ricane ment sinistre. Là ne pénètrent jamais les regards d'oublieux héritiers. Le cœur se serre en voyant ces couples royaux, autrefois si puissants et si fiers, emprisonnés dans leurs étroits cercueils, et l'affreux *memento mori* retentit comme un glas funèbre au fond de l'âme et vous fait frissonner. Dans toute l'Espagne, j'étais pour ces pauvres morts le parent légitime le plus proche, plus proche que les souverains et les princes du pays. Je sentis là combien le

sentiment de la parenté peut être encore vivace après des siècles. Mon âme se remplit de tristesse en songeant que ces illustres morts étaient ainsi abandonnés ! La nouvelle race royale ne songe pas à eux, et moi je me tenais, en simple habit de voyage, aux cercueils de ceux dont notre famille occuperait encore le trône ensoleillé s'il n'y avait pas eu de Charles II !

Je trouvai encore dans l'obscur caveau les restes de Don Miguel, frère aîné de Charles-Quint, qui mourut à treize ans d'une chute de cheval. L'existence et la fin malheureuse de ce prince, qui dans les décrets de la destinée devait faire place à un des grands hommes qu'ait vu le monde, m'étaient restées inconnues jusque-là. L'histoire ne mentionne pas ces genres d'existence : ce n'est que lorsqu'un homme accomplit de grandes choses ou se met en travers du progrès que son nom est consigné dans les livres de Clio ; l'histoire ne connaît que ceux qui la font ou qui lui résistent. On pense avec tristesse à tant d'existences ainsi étouffées : mais où en serait le monde si tous ceux qui sont nés devenaient grands !

Le crépuscule commençait à pénétrer sous les voûtes mystérieuses, comme un sombre voile étendu sur l'empire de la mort. Le *Quasimodo* ouvrit une petite pièce, y fit un certain remue-ménage dans l'obscurité, et reparut avec les insignes royaux de Ferdinand le Catholique et le livre de prières de la reine Isabelle. Ces objets, que les seigneurs et les pages se disputaient autrefois l'honneur de porter, étaient montrés maintenant par le bedeau de la cathédrale au voyageur étranger. Je touchai le cercle d'or et



l'épée, jadis si puissante, avec un sentiment mêlé d'orgueil, de convoitise et de mélancolie. Quel beau, quel brillant rêve pour le neveu des Habsbourgs espagnols de brandir l'épée de Ferdinand pour conquérir la couronne ! Ces restes vénérables d'une ancienne grandeur servent aujourd'hui de jouets aux étrangers et aux curieux. Je demandai au sacristain si je ne pourrais pas avoir le diadème du saint du à beaux deniers comptants, mais il repoussa cette ouverture. On lui avait même défendu de montrer les ornements d'église brodés de la propre main d'Isabelle, un Anglais s'étant permis récemment d'en couper plusieurs franges.

Avant de quitter la cathédrale, nous pûmes encore lire affichée sur un mur une ordonnance épiscopale rappelant au public que ceux qui s'attroupent ou qui s'occupent des *mugeres* (des femmes) doivent payer une amende, s'ils ne veulent encourir la peine de l'excommunication.

A la faveur de l'obscurité nous nous rendîmes à travers les rues sombres et étroites chez une recéleuse qui trafique des ornements arrachés par des galériens aux murs de l'Alhambra. La vieille prit un air fort troublé à notre approche, et voulut nous faire accroire que l'on coupait la main gauche à quiconque dérobaît les fameuses arabesques du Palais d'Été.

De retour à notre *fonda* nous entendîmes dans les rues des carillons et des chants : c'étaient des gens qui en l'honneur de la Vierge et des Saints, ou pour demander l'aumône, se promenaient en chantant des

litanies; usage, par parenthèse, quelque peu incommode à ceux qui ont besoin de sommeil et de repos.

Grenade, 1<sup>er</sup> octobre 1851.

Six heures avaient sonné quand nous quittâmes notre hôtel pour aller rendre nos hommages à la merveille par excellence de l'Espagne mauresque, au poétique *Alhambra*. C'était le point culminant, la dernière et la plus belle curiosité de notre beau voyage : nous allions goûter un de ces moments de jouissance bienheureuse comme il ne s'en rencontre que rarement dans la vie. Le temps s'était éclairci et promettait un beau jour. Nous laissâmes de côté le Palais de Justice, construction majestueuse du seizième siècle, dont le toit est surmonté d'une cloche énorme ; nous passâmes sans nous arrêter devant la maison du *perfide Gomer* dont nous apprendrons plus tard l'histoire romanesque, et nous arrivâmes enfin par la porte de Charles-Quint à la forteresse de l'*Alhambra*.

On se représente, chez nous, l'*Alhambra* comme un château fantastique ou tout au moins comme une villa royale. On se trompe étrangement : c'est une imposante forteresse perchée sur des rochers, munie de murailles gigantesques, de nombreuses tours et de lourdes portes. Elle renferme dans son enceinte deux résidences royales, le Palais d'Été des rois maures et le palais inachevé de Charles-Quint, quelques centaines de maisons, des jardins et des champs;

sa population s'élevait à l'époque du siège à plus de quarante mille âmes. Aujourd'hui encore on la considère comme une citadelle. Mais quelle citadelle que ce féérique et divin séjour !

Vu d'en bas, l'Alhambra ressemble à un vieux château du moyen âge germanique avec ses bastions, ses tours et ses murailles, et, en le contemplant, on se croirait en Allemagne, mais dans une Allemagne transfigurée. Lorsque vous pénétrez dans le parc magnifique qui entoure la montagne et s'étend jusqu'au château, quel éclat de verdure, quel luxe de végétation se déroulent à vos yeux ! Les arbres, éternellement arrosés de sources fraîches, élèvent leurs cimes puissantes en voûtes majestueuses ; les larges et beaux chemins, bordés de roses et de lauriers, s'étendent avec noblesse et en même temps avec grâce sous un dôme de chênes, de châtaigniers et de platanes. Tout sourit et resplendit dans un printemps perpétuel ; les bassins de marbre des fontaines se détachent pompeusement sur la tendre verdure, et tout cela a l'aspect d'une nature primitive, simple et grave dans sa richesse et dans sa majesté.

Mon cœur se dilatait dans les allées de ce parc : je me croyais transporté dans mon pays natal à Heimbach ou à Dornbach, seulement aux premiers jours de mai et non plus au commencement d'octobre..., et ce mois de mai ici est éternel. Grenade a le privilège merveilleux de réunir la fraîcheur et la végétation septentrionales aux mystérieux enchantements de la nature du midi.

Une seconde porte mauresque nous conduisit de

l'autre côté du mur d'enceinte, sur une vaste place qui s'ouvre devant le palais de Charles-Quint et la Résidence d'Été. Les Maures y ont creusé des citernes, dont les voûtes souterraines s'étendent au loin sous la place et renferment une eau froide et délicieuse. En face de nous, à gauche de la résidence des Califes, s'élève la *Torre de la Vela*, grande et majestueuse tour en brique rouge, du haut de laquelle la bannière chrétienne annonça à l'Espagne la victoire glorieuse des princes catholiques, le 2 janvier 1492. Du côté du parc est la *Torre del vino*, avec ses cintres mauresques aux formes élégantes et aux riches couleurs. C'est là que les chrétiens vendaient le vin sous la domination musulmane. Le tout se trouve relié par des murailles irrégulières entrecoupées de verdure ; on croirait voir les ruines imposantes et poétiques d'un immense château féodal.

En s'avancant sur le parapet entre la tour et le château, une perspective incomparable se déroule à vos yeux ; un monde enchanté de maisons et de jardins s'étend au pied de la colline, dans la vallée escarpée du Darro et dans la plaine : c'est la ville de Grenade elle-même avec ses hautes églises, ses tours et ses donjons. Sur la montagne, en face de l'Alhambra, on aperçoit, au milieu d'une fraîche verdure, l'ancienne ville mauresque d'Albaycin. Au delà, dans les teintes vaporeuses du midi, s'étend la riche *Vega*, couronnée à l'horizon par de majestueuses montagnes, et derrière vous s'élèvent les cimes argentées de la Sierra-Nevada.

En examinant les édifices qui se trouvent devant

moi et en cherchant du regard ce Palais d'Été si fameux, je ne vois que des murs irréguliers et nus. C'est qu'il entre précisément dans les données de l'architecture orientale que les maisons soient sans caractère au dehors et que toute la richesse, tout le charme soient réservés pour l'intérieur. Tel un noir coquillage recèle dans son humble enveloppe le pur trésor de ses perles.

L'intérieur du palais de Charles-Quint est, au contraire, majestueux et imposant. Le grand Charles était poète en même temps qu'empereur ; en parcourant sa belle Espagne, il rencontra Grenade et s'en éprit ; la fraîcheur de la nature septentrionale unie à l'exubérance de la nature du midi séduisirent son esprit romantique. C'est bien là qu'il devait habiter ; ce n'était pas l'empereur, c'était le poète qui aimait l'Alhambra, les jardins remplis de roses, les cours ornées de myrtes, les bassins de marbre et les jets d'eau avec leur poussière humide et argentée, les poissons brillants qui se jouent dans le cristal de l'onde, les colonnes de marbre élancées, les festons de feuillage sculpté et les féeriques arabesques, la vie fantastique et rêveuse, embellie par le parfum des fleurs, le chant des rossignols, les harmonies de la musique, et le murmure d'eaux..., toutes voluptés que lui offrait l'intérieur du palais mauresque. Ces aimables choses n'étaient pas faites pour le maître du monde, qui n'avait point le loisir de rêver sur ce trône que les rayons du soleil ne cessaient jamais d'éclairer.

La demeure du grand Charles devait être im-

sante. Il fit raser le Palais d'Hiver mauresque pour élever sa résidence royale sur les débris du monde enchanté qu'il renversait. Il commit envers l'art un crime impardonnable : mais son palais de pierres gigantesques réalise dans sa masse l'idée de la souveraine puissance, tandis que le Palais d'Été des rois maures qui subsiste ne produit qu'un effet romantique et gracieux. C'est la demeure des sylphes tissée avec les rayons du clair de lune : on y peut rêver mais non régner. Le palais de Charles-Quint a la sévère majesté d'un prince portant le casque et la couronne : la résidence des Califes ressemble à une sirène avec des perles humides dans ses cheveux ondoyants. Si j'étais monarque et que j'eusse à choisir entre les deux résidences, je prendrais sans hésiter le palais du grand Charles.

Nous entrâmes par une porte surmontée d'une arcade *en fer à cheval* et pratiquée dans la muraille nue. Comme par un coup de baguette magique nous nous trouvâmes séparés du reste du monde et transportés dans le royaume des songes : nous étions dans un long et délicieux *patio* orné à chaque extrémité d'élégants portiques aux cintres dentelés. Au milieu est un bassin rectangulaire entouré de myrtes, de violettes et de roses : sa nappe limpide est égayée par de joyeux poissons d'or ; il est alimenté par des jets d'eau et de petites rigoles creusées dans le dallage de la cour. Malheureusement, les jets d'eau, qui sont un des principaux charmes de l'Alhambra, se trouvaient arrêtés. A l'une des deux extrémités, du côté du palais de Charles-Quint, l'édifice a deux

étages : le rez-de-chaussée forme une galerie dont les colonnes de marbre sont surmontées de chapiteaux ouvragés, peints en bleu avec des arabesques et des ornements fantastiques. Au premier étage s'étend une galerie, avec des fenêtres fermées par un grillage de bois comme dans toutes les maisons orientales. Enfin au dessus de cette galerie est une salle aux colonnes élancées, et recouverte d'un plafond de bois richement sculpté. Cette partie est la plus élevée du palais mauresque qui n'a partout ailleurs qu'un rez-de-chaussée, ou au plus un étage assez bas. Elle semble avoir servi de communication avec la Résidence d'Hiver actuellement démolie, car on y voit encore une porte qui conduit au palais de l'empereur.

Le plus bel ornement du *patio* est cette nappe d'eau, unie et limpide, qui s'étend entre les portiques comme un tapis d'argent bordé de fleurs. Cette parure de fleurs et d'eau a donné naissance aux trois noms sous lesquels cette cour est connue : Cour des Myrtes, — du Réservoir, — ou du *Mezouar* mot arabe qui signifie bain des femmes.

Quelle volupté ce doit être de reposer ici au printemps, dans les nuits calmes et sereines, quand la violette et le myrte confondent leurs parfums, quand le chant d'amour des rossignols retentit dans les airs, accompagné du mélodieux murmure des jets d'eau, et que le miroir limpide des bassins reflète les rayons argentés de la lune !

Une élégante alcôve pratiquée dans le mur et ornée d'*azulejos* servait à la sentinelle qui gardait la

Cour des Lions : c'est assurément la guérite la plus poétique qui existe dans le monde.

La *Cour des Lions*, le plus beau *patio* et la merveille de l'Alhambra, tire son nom d'un bassin d'albâtre à douze angles porté par douze lions et destiné à recevoir les nappes d'eau transparentes qui s'échappent d'une vasque supérieure. On pénètre dans cette cour par deux portes opposées, mais qui ne sont pas exactement en face l'une de l'autre. L'art mauresque ne recherche pas la régularité systématique et fatigante qui est le plus grand ennemi de la poésie en toutes choses et par conséquent aussi en architecture. La cour rectangulaire est entourée d'un portique dont l'aspect a quelque chose de féérique. Dans le sens de la largeur ce portique se termine à chaque extrémité par une saillie en forme de kiosque ressemblant assez à un pignon ouvert ou à un petit temple, et reposant également sur de légères colonnes, avec des jets d'eau du côté de l'intérieur. Tout cela est à jour, et se coupe en lignes ingénieuses qui déroulent aux regards des perspectives enchantées : les ornements sont découpés comme des voiles de dentelle : on dirait des tissus d'une légèreté aérienne tendus et fixés par des épingles de diamant. Les arabesques s'entrelacent en éternelles énigmes, de petites rigoles conduisent les eaux de fontaine en fontaine : et de tout cet ensemble s'échappe un souffle de poésie qui jette l'âme du spectateur dans une douce extase, dans une rêverie pleine de charme.

Cent vingt-huit colonnes supportent le léger fardeau de cette architecture et forment les élégants ap-



puis de cette tente de pierre. L'Alhambra, en effet, de même et plus encore que l'Alcazar de Séville, est une tente féerique. Ne sont-ce pas là des voiles et des dentelles qui courent gracieusement de colonne en colonne? Ne sont-ce pas des étoffes brochées d'or, des tapis de Cachemire ou du Tibet qui déroulent le long des murs leurs splendeurs éblouissantes? Ne croit-on pas à chaque instant que ce léger tissu va onduler et frémir sous les caresses du vent? Oui, on est réellement ici dans la tente merveilleuse que le Calife a fait venir du lointain Orient et qu'il a dressée sur la colline verdoyante de Grenade pour servir de retraite à la fiancée de son cœur au mois fleuri de la volupté! Mais cette fragile création était trop belle pour périr, et l'art a fixé dans la pierre l'ouvrage de soie et de lin, de pourpre éclatante et d'or étincelant; le voile de fiancée de la sultane et son élégante parure se sont incorporés en une œuvre splendide qui a bravé les siècles et laisse encore deviner à travers les séductions d'aujourd'hui ce que devaient être la magnificence et les enchantements d'autrefois.

Mais tout cela n'est qu'une tente, poétique assurément, mais sans grandeur véritable. En dépit de ses quatre cents ans de durée, l'Alhambra ne saurait être autre chose qu'un caprice éphémère de la fantaisie : il y manque l'impression rassurante de la stabilité. Je l'avouerai franchement : malgré le ravissant souvenir que m'a laissé ce palais, il n'a pas répondu complètement à mon attente : je le trouvais trop petit, trop joli, trop borné ; il n'a rien de royal, et j'y cherchais vainement les lignes hardies et les

masses imposantes. Deux choses pourraient bien avoir nui à l'effet : le soleil était voilé, le soleil dont les rayons dorés transfigurent tout en ce monde ; et puis, j'avais vu déjà l'Alcazar de Séville, ce qui m'enlevait en partie l'intérêt de la nouveauté, car ce dernier monument est conçu dans le même style que l'Alhambra et sous bien des rapports est d'un aspect plus royal.

Les Maures connaissaient la magie toute puissante de l'eau et savaient l'employer de la façon la plus gracieuse dans leurs plus beaux édifices comme dans leurs jardins. Point de salle sans jets d'eau, point de cour sans bassin de marbre, point de jardin sans cascades bondissantes et sans poussière argentée ; de là les doux bruissements, la danse légère des perles humides, la fraîcheur éternelle, l'haleine vivifiante de la brise aux jours brûlants de l'été, et le murmure harmonieux dans le calme des nuits éclairées par la lune ! L'eau dans les appartements est un luxe poétique trop peu connu chez nous, mais que je veux introduire dans mon petit monde autant qu'il me sera possible. Rien n'est vraiment complet, même dans les spectacles de la nature, là où l'œil cherche en vain le riant aspect de l'eau pour se rafraîchir et se reposer.

Les Maures avaient encore le talent d'associer l'éclat des fleurs à celui de l'or et du marbre : ils savaient rendre ainsi le beau agréable et les grandeurs de l'art aimables et en quelque sorte familières. Chez nous on proscriit la fraîche verdure des plantes, pour que l'art puisse se présenter aux yeux dans

toute sa nudité : comme si une belle femme couronnée de roses ne semblait pas deux fois plus belle ! Mais qu'arrive-t-il alors ? On tombe immédiatement dans le genre *musée* où tout est classifié, froid et ennuyeux. On croit pouvoir admirer avec un catalogue à la main et des lunettes sur le nez ; on ne jouit point de l'art comme d'un ornement de l'existence qui embellit de jouissances nécessaires, de distractions bienfaisantes le sentier de la vie : on l'isole et on lui fait perdre sa destination véritable qui est d'être tissé comme un fil d'or dans la trame de nos jours.

La preuve la plus frappante de ce que j'avance est Munich, cette ville où l'art a été si soigneusement séparé de la vie, où il a chaussé le cothurne, où il est régulier peut-être, mais aussi froid et congelé. La Grèce entendait mieux les vraies conditions de la jouissance esthétique. Ses temples étaient à demi cachés dans des bois de cyprès, et les images de ses dieux étaient ornées de guirlandes de roses : c'était comme des chaînes de fleurs destinées à unir l'art à la nature.

A la longue muraille de la cour des Lions est adossée la *Salle des Abencérages* : on y arrive par une large porte tout ouverte, flanquée de deux autres portes plus basses et de deux niches de marbre blanc où les Maures déposaient leurs babouches. S'il faut en croire la tradition, c'est par la petite porte de droite qu'entrèrent les malheureux Abencérages attirés en ces lieux par le roi Abu-Abdallah pour être aussitôt décapités près de la fontaine des Lions. On montre

encore aujourd'hui les prétendus vestiges du sang répandu, de larges taches rougeâtres au fond du bassin, absolument comme on fait voir le sang de Wallenstein sur le plancher du palais municipal à Egra.

Il existe deux versions de l'histoire des Abencérages, qui étaient une sorte de corporation de chevaliers à la cour des rois maures. D'après l'une, Zoraya, dame chrétienne d'origine et d'une merveilleuse beauté, était devenue l'épouse d'Abu-Abdallah (dont on contracte ordinairement le nom en Boabdil) et que l'on surnommait *el Chico*, le petit. A la cour de ce roi, pour le malheur et la ruine de l'empire, deux partis de chevaliers vivaient dans une complète inimitié : c'étaient les Abencérages et les Zégris : les premiers descendaient de Ibn Serraj, grand-vizir d'un ancien roi de Cordoue, et formaient une puissante famille dont les ramifications s'étendaient au loin. Les seconds étaient les chevaliers de Saragosse et des autres villes de l'Aragon qui, après la conquête de cette province, s'étaient retirés à Grenade : on les nommait Tsegrinn, c'est à dire peuple de Tseghr, nom arabe du royaume d'Aragon.

Un des personnages les plus puissants à la cour de Boabdil le Petit, *el perfido Gomer* (dont nous avons vu la maison à l'entrée del'Alhambra) était du parti des Zégris. Il couvait un ressentiment implacable contre les Abencérages et contre l'influente Zoraya, Zoraya la plus belle des sultanes, dont le visage resplendissait comme la rose de Damas, dont les yeux surpassaient en éclat ceux des gazelles du Darfour, et dont les

cheveux flottaient comme les feuilles des palmiers tyriens. Pour perdre d'un seul coup ses deux ennemis, Gomer raconta au roi, fort soupçonneux de sa nature, qu'on avait vu la belle sultane s'entretenir avec un Abencérage sous un cyprès au Généralife, château situé sur la hauteur, derrière l'Alhambra. Avec les habitudes jalouses des Orientaux, c'en était assez pour susciter au cœur du roi la résolution terrible qui devait amener la perte des Abencérages et la captivité de la sultane.

On montre encore aux étrangers, dans une petite cour de l'Alhambra, la galerie munie d'un grillage de fer où Zoraya allait respirer l'air du soir, et où, plus tard, la mère de Charles-Quint, devenue folle, fut gardée à vue. Cette galerie me rappelait les petits promenoirs des ours à la ménagerie de Schönbrunn.

C'est dans le bassin de la fontaine des Lions que tombèrent les têtes des trente-six Abencérages, attirés dans un piège par Boabdil. Les autres auraient tous éprouvé le même sort sans le dévouement d'un petit page qui courut prévenir, au risque de sa vie, les survivants et les empêcha d'entrer dans la fatale cour. Zoraya fut plus heureuse que les chevaliers sacrifiés pour elle. La nouvelle de son injuste captivité pénétra dans les pays chrétiens où plusieurs jeunes gentilshommes de l'armée royale résolurent de la sauver. Ils se présentèrent à Isabelle la Catholique en la suppliant de leur permettre d'aller combattre pour l'innocence de la sultane. L'autorisation fut enfin accordée; ils se déguisèrent en chevaliers maures, pénétrèrent dans l'Alhambra, grâce à leur

connaissance de la langue arabe, et provoquèrent au combat devant le roi lui-même le calomniateur Gomer.

L'autre version rapporte qu'un sultan nommé Mouley-Abul-Hassan-Ali (que les écrivains espagnols appellent simplement Alboacen), fils de Mahomet X, avait eu deux femmes, sa cousine Ayesha et la fameuse Zoraya, dont il a été question plus haut. Toutes deux lui donnèrent des rejetons mâles. Le roi aimait passionnément la seconde, ce qui excita au plus haut degré la jalousie d'Ayesha, et lui fit craindre que son époux ne vînt à préférer les enfants de sa rivale aux siens. Elle gagna à sa cause les Zégris, tandis que les Abencérages se déclarèrent pour Zoraya. Abul-Abdallah-Mohammed, par abréviation Boabdil, l'un des fils d'Ayesha, s'enfuit au mois de juin 1482 de Grenade à Cadix, se fit proclamer roi, rentra en vainqueur à Grenade et détrôna son père. Excité par les Zégris, il voulut tirer vengeance des Abencérages, les invita à venir auprès de lui sous prétexte de les réconcilier avec leurs ennemis, et les fit lâchement massacrer. Quoi qu'il en puisse être du fond réel de cette histoire, elle n'en paraît pas moins avoir été sanglante, et les malheureuses victimes de cette affreuse trahison ont laissé leur nom à cette salle, dont la belle et poétique architecture ne méritait pas assurément de rappeler un pareil souvenir. Construite en pierres de taille avec des alcôves latérales et soutenue par de doubles arcades aux formes élancées et aux sculptures élégantes, cette salle magnifique s'élève en forme de dôme, avec sa coupole et

## GRENADE ET LES MAURES.

sa lanterne à travers laquelle une douce lumière pénètre à l'intérieur par un treillis finement découpé.

Ces lieux dont les romances arabes et espagnoles célèbrent les délices sont aujourd'hui déserts : on n'entend plus retentir de chants mélodieux ; le bruit mélancolique du jet d'eau va se perdre dans le vide, et tout cet or et toute cette magnificence ne brillent plus que pour des yeux étrangers et pour des galériens. C'est le silence de la mort, et la lune n'éclaire plus que la poésie du passé.

En face de la salle des Abencérages est celle des Deux Sœurs, *de las dos Hermanas*, ainsi nommée de deux dalles de marbre d'égale grandeur qui ornent le pavé. Une large porte, qui fait face à l'entrée principale, conduit à une galerie magnifique où se trouve un petit pavillon orné de colonnettes et d'arceaux surbaissés ; la vue s'étend de là sur un jardin intérieur où fleurissent des myrtes, des orangers et des roses. Ce pavillon, qui servait autrefois de boudoir à la favorite de je ne sais plus quel Calife, a reçu le nom de *Tocador de la Lindaraja* : c'est l'écrin de l'Alhambra, le joyau merveilleux de ce séjour fantastique, où se trouve accumulé tout ce que l'art mauresque peut offrir de plus délicat et de plus riche en couleurs. Le plafond de ce petit temple de l'amour est recouvert d'un réseau d'ornements découpés à jour et orné des plus belles sentences, qui s'entrelacent comme autant de guirlandes de perles de l'imagination orientale ; ces ingénieuses inscriptions se retrouvent encore sur les azulejos qui ont conservé leur fraîcheur primitive.

Au milieu de la splendeur des dorures on jouit ici de la fraîche et luxuriante verdure des orangers et du parfum des myrtes arrosés par la poussière humide d'un élégant jet d'eau. Cet Éden parfumé et fleuri est séparé du reste du monde, comme le peuvent désirer ceux qui aiment. C'est une calme et silencieuse retraite où le regard enivré, après s'être égaré sur les fleurs, va se plonger dans le profond azur du firmament, cet œil loyal et fidèle qui nous couvre de sa protection mystérieuse, et où nous lisons selon les dispositions de notre cœur le malheur ou la félicité.

Les appartements que Charles-Quint se fit arranger dans le Palais d'Été des rois maures et qu'il dut habiter en personne puisque son majestueux palais ne fut jamais terminé, paraissent bien prosaïques et bien froids auprès de cette magnificence sensuelle de l'Orient. Il n'y reste plus que de sombres et lourds plafonds de bois, semblables à ceux que l'on trouve encore dans les vieux manoirs féodaux. De la salle à manger de l'empereur on a vue sur le jardin de la Lindaraja; et de l'autre côté les fenêtres donnent sur la petite cour au balcon grillagé où fut enfermée sa pauvre mère Jeanne la Folle. J'aime à croire pour l'honneur du grand homme qu'il ne sut jamais à quel usage avait servi ce pavillon.

Par les appartements de l'empereur au premier étage, nous entrâmes dans une galerie à colonnes, assise sur le mur extérieur de la citadelle, et conduisant au gracieux *Tocador de la Reina* dont les contours élégants s'avancent en meurtrière sur la vallée du Darro. Aucune reine au monde n'a peut-être jamais



eu de son boudoir une vue aussi belle. Quel délice de faire ainsi sa toilette en un lieu retiré, hors de l'atteinte des regards, dans l'air libre de la montagne, et d'avoir en même temps à ses pieds la superbe vallée, la ville majestueuse, la riche *Vega* revêtue de teintes d'or et d'émeraude, et les cimes des platanes qui entourent de leur fraîche verdure la colline de l'Alhambra et ses hautes murailles ! L'acte de la toilette comporte déjà par lui-même je ne sais quelle sensation de volupté rêveuse, chez les femmes surtout. Une sorte d'assoupissement délicieux s'empare du corps comme pour le préparer aux fêtes à venir ; la chevelure défaits et livrée à des mains étrangères lui verse le magnétisme de ses parfums ; qu'est-ce donc lorsque, comme il arrive ici, le sol de marbre transformé en cassolette lance des spirales de vapeurs embaumées, et enveloppe la belle sultane de nuages odorants ! L'âme, se laissant aller à un mol abandon, nage dans un océan de pensées demi inconscientes. Quel charme ce devait être, dans cet amoureux réduit, de laisser couler les heures au milieu du badinage, de l'aimable jeu des pensées et des soins voluptueux du corps !

Cette pièce aérienne et légère, entourée d'une galerie à colonnes, domine de trois côtés la crête des fortifications au dessus du Darro et de la ville : on peut se faire par là une idée de l'admirable tableau qui se déroule aux regards. Qu'on se figure la perspective charmante et majestueuse d'Ambras et le royal panorama du Hradschin de Prague réunis dans la riche et vaporeuse lumière du pays mauresque, et l'on

aura une idée des splendeurs de l'Alhambra. Les fresques du Tocador furent achevées sous Ferdinand et Isabelle, et l'on voit encore sur la frise les chiffres entrelacés du couple catholique.

Dans la cour de la Lindaraja je cueillis quelques-unes des fameuses roses du Palais d'Été. Sous le pavillon de la belle favorite se trouve la *Sala del Secreto*, pièce obscure dont la voûte construite avec art renvoie par un écho merveilleux à chacun des angles les paroles que l'on prononce à voix basse dans l'angle opposé. C'est le pieux et sévère Philippe II qui la fit construire pour le divertissement de ses enfants, sous prétexte qu'ils n'avaient pas besoin d'aller chercher des distractions en dehors du château. Étrange fantaisie de reléguer les amusements des jeunes princes dans cette sombre salle, comme si ces jeux d'acoustique, assez sinistres d'ailleurs, pouvaient remplacer les heures joyeuses passées dans la campagne et dans les bois! C'était déjà le commencement de cette étiquette espagnole qui sous les Bourbons de la décadence exerça une action si tristement ridicule, et ne permit plus au souverain de quitter ses châteaux ni sa monotone capitale, lui défendit la promenade pendant le jour, supprima les fêtes, le jeu et les soirées, et finit même par interdire aux princes la fréquentation du théâtre si ce n'était en la présence du roi. L'étiquette est l'âme d'une cour, et auprès de tous les trônes elle est indispensable; mais les cours ne doivent pas manquer non plus d'animation ni d'aimable sociabilité. On n'a pas besoin de s'y amuser, on y a autre chose à faire : mais

au milieu des splendeurs imposantes du palais et du respect qui environne la majesté souveraine l'ennui ne doit jamais subsister, car dans l'ennui tout se meurt comme dans les eaux stagnantes d'un étang : la vie s'éteint alors, et avec elle l'activité, comme nous le montre l'histoire de l'Espagne, ce pays si malheureux et si beau !

Les *bains*, complètement restaurés aujourd'hui, sont intéressants au point de vue de l'architecture et de la disposition des lieux. On trouve d'abord une grande antichambre, divisée en alcôves par d'élégantes arcades ; les murailles sont ornées des plus magnifiques azulejos : la lumière n'y pénètre qu'après avoir été doucement et magiquement tamisée à travers des rosaces ou étoiles pratiquées dans la voûte et des verres de couleur. C'est là qu'on se préparait au bain comme partout encore en Orient : on se faisait masser et, en quelque sorte, magnétiser par des esclaves, pour pénétrer ensuite dans une pièce plus grande, où une atmosphère de vapeur chaude vous dilatait les pores de la peau. Cette salle est bordée à droite et à gauche de grands bassins de marbre blanc ; on y voit des baignoires pour les enfants à côté de celle du roi et de la sultane, mais à l'exception des azulejos qui sont d'une grande richesse de dessin et de couleurs, la plus grande simplicité règne ici, et les murailles et les voûtes sont blanchies à la chaux. Au contraire, le luxe oriental déploie toute sa magnificence dans la pièce consacrée au repos après le bain ; cette salle délicieuse est entourée de tribunes ou balcons où se plaçaient les musiciens et les chan-

teurs, pour bercer de leurs mélodies et amener à une douce somnolence les augustes personnages. On est en train de la restaurer complètement; elle offre une grande ressemblance avec le petit patio également restauré de l'Alcazar de Séville.

Une tour de l'Alhambra qui s'avance en saillie sur la vallée du Darro est appelée la tour Comarek, du nom d'un fils de Boabdil que ce roi cruel y fit emprisonner sur l'avis d'un songe inquiétant. Boabdil bannit aussi de l'Alhambra son fils Omar, dont la passion malheureuse pour le violon agaçait, paraît-il, les nerfs du *petit roi*. Il lui fit construire un autre château, le Généralife, sur la montagne *Silia del Moro*, où, soit dit en passant, on aperçoit encore les traces d'une ville romaine. Combien ne verrait-on pas de princes puînés s'adonner avec ardeur à l'étude du violon, si ce pouvait être un moyen d'obtenir un palais aussi ravissant que le Généralife!

Dans la *Sala de la Misericordia*, les Maures faisaient leur prière avant d'entrer dans la mosquée où l'on se rend par des arcades élégantes au dessus desquelles le Coran était déposé dans une niche. Cette mosquée, sous Charles-Quint, fut changée en chapelle. De légères colonnes, surmontées de chapiteaux dorés, portent, comme dans les basiliques italiennes, un plafond en bois de forme plate. Les murailles, ornées aussi de beaux azulejos, présentent, à côté des sentences du Coran, l'aigle impériale et le fier *plus ultra* qui devait bientôt éclipser toutes les devises de l'Orient et de l'Occident. Sur l'autel, un encadrement en forme de cheminée représente les Mages aux pieds

de la Sainte Famille, sujet heureusement choisi pour décorer la vieille citadelle des Maures vaincus par la croix. Le chœur, doré seulement à moitié, témoigne que l'ornementation de la chapelle ne fut jamais terminée. Comme partout dans l'Alhambra, la poésie de la nature fait rayonner ici son sourire : le long de deux fenêtres grillagées, qui donnent sur un jardin de plain-pied avec la chapelle, des pampres entrelacent leurs gracieux festons.

La *Cour des Myrtes* se trouve en face des autres cours dont nous venons de parler. On nous montra un registre, établi par le prince Dolgorouki dans le but d'empêcher les visiteurs de couvrir les murailles de leurs noms insignifiants. Chacun s'empresse d'y consigner sa visite, car peu d'élus ont, dans leur vie, le bonheur de venir à Grenade, et chacun se sent fier de pouvoir apprendre à ses semblables qu'il a vu, lui aussi, les merveilles de l'Alhambra. A la première page on voit briller le nom de Washington Irving, le chantre transatlantique du légendaire palais. Nous y lûmes aussi, à la date du 2 mai 1841, le nom si estimé dans la littérature allemande de la comtesse Ida Hahn-Hahn.

On passe de là dans la *Salle des Ambassadeurs* qui se trouve dans la tour Comarek. C'est ici que la richesse et la magnificence orientales ont déployé toutes leurs ressources. Nulle part ailleurs les espaces ne sont plus vastes, les voûtes plus élevées. Des nombreuses meurtrières du balcon, on jouit d'une perspective réellement féerique. La salle tout entière resplendit de dorures ; la tour, solide comme

le roc, brute et sans ornements à l'extérieur, domine la vallée de sa masse imposante et semble braver les siècles. Par un contraste merveilleux, l'intérieur, inondé de lumière par les fenêtres des meurtrières et des coupoles, resplendit comme une salle du trône éblouissante au milieu du luxe oriental et fantastique des Califes. Des azulejos et des panneaux vernissés, d'une richesse incomparable, recouvrent ici encore les murailles. Le sol est orné d'arabesques; le plafond en bois de cèdre merveilleusement sculpté est décoré de larges plaques de nacre, et brille comme un ciel qui, pendant le jour, serait parsemé d'étoiles. Cette salle est véritablement princière et la seule peut-être de l'Alhambra qui réponde à l'idée de la majesté royale.

J'éprouvais un plaisir sans égal à m'avancer dans les meurtrières à balcon pour admirer derrière moi et près de moi le féerique aspect de la salle, et devant moi au dehors le monde enchanté de Grenade. Du haut de la tour Comarek on jouit du panorama dans toute son étendue. Le *cicerone* nous montra vers l'orient la montagne de l'*Ultimo Suspiro del Moro*. C'est de là qu'Abu-Abdallah, le roi maure vaincu par les chrétiens, put dans sa fuite apercevoir pour la dernière fois sa belle Grenade et son féerique Alhambra; il s'y arrêta quelque temps : d'amers soupirs s'échappèrent de son sein, et des larmes coulèrent sur son visage. Comme on trouve ces regrets naturels ! et comme on comprend cette douleur !

C'est aussi de cet endroit qu'on nous montra les différentes tours de la forteresse ; les plus remarqua-

bles au point de vue historique sont : la *Torre de la Vela* dont nous avons déjà parlé, la *Torre de Home-nage*, et la tour de *los Infantes* nommé aussi la *tour rouge*.

La tour des Infantes contient une pièce principale qui occupe la hauteur de deux étages et est entourée de plusieurs autres salles à l'étage supérieur. C'est une disposition assez commune à l'architecture mauresque. Cette pièce richement ornée servait d'appartement à trois sœurs Saïda, Zoraïda et Sulima, et à leur gouvernante Soraya. Ces trois sœurs étaient filles d'un roi qui les aimait tellement qu'il voulut à toute force empêcher leur mariage : il les tenait donc dans cette tour séquestrées du reste du monde. Mais l'amour ne connaît pas d'obstacles, et le cœur de l'homme a une tendance naturelle à convoiter ce qui est défendu. Deux jeunes chevaliers enfermés aussi dans la *tour rouge* aimaient les deux filles aînées du roi. A l'aide d'une échelle de corde ils réussirent à s'échapper et à délivrer les belles captives. Sulima, la plus jeune, qui ne connaissait ni l'amour ni le monde, repoussa d'abord toute idée d'enlèvement : elle voulait rester soumise aux volontés de son père, ce qui lui était d'autant plus facile que rien encore ne la portait à désirer la liberté. Mais les sœurs aînées la décidèrent, et elle se hasarda sur l'échelle tremblante ; la gouvernante fut enlevée sans plus de façon comme un paquet, et tous, montés sur d'agiles coursiers, s'enfuirent au galop vers la riante *Vega*. La gouvernante, inexpérimentée dans ce genre d'aventures, tomba de cheval en pleine campagne, se cassa

une jambe et fut abandonnée sur la place : *il y avait un embarras de moins* (1).

Le soir était venu : le soleil s'abaissait derrière les montagnes vaporeuses et bleuâtres, et colorait de ses derniers rayons la fière citadelle des Califes où régnaient la consternation et le deuil. Le roi pleurait ses trois joyaux, l'orgueil de son cœur de père. La cloche d'alarme de la *Torre de la Vela* fit retentir au loin son appel, et aussitôt les croyants allumèrent de grands feux sur le sommet des montagnes, comme c'était la coutume toutes les fois qu'on entendait sonner le tocsin. Mais les chevaux étaient rapides, l'amour avait des ailes plus rapides encore, et lorsque les derniers feux s'éteignirent les trois infantes étaient déjà hors d'atteinte. La morale de l'histoire est que même un père peut aimer outre mesure. La tour ne garda de ses belles habitantes que leur nom et leur poétique souvenir : et ce souvenir est pour le visiteur étranger un charme répandu en ces lieux comme le parfum d'une fleur : ôtez-le, il ne reste plus qu'un donjon délabré et désert.

Nous traversâmes en voiture le parc dont la fraîche verdure et la végétation luxuriante ne s'effaceront jamais de ma mémoire, et c'est par là que nous rentrâmes dans la ville.

Notre chemin nous conduisait au jardin de *Yarto Real* qui appartint jadis à Zuméra, la mère du dernier des rois maures. Le propriétaire actuel est un marquis dont les ancêtres à perruques poudrées font

(1) En français dans le texte.



une figure assez comique dans ce Trianon mauresque. Le bâtiment est de plain-pied avec le jardin où l'on pénètre par une vaste salle et un portique. Ce qu'il y a de plus agréable à mes yeux dans ce séjour, ce sont de gigantesques et séculaires massifs de lauriers qui forment de larges voûtes, pleines d'ombre et de mystère, sous lesquelles d'élégants jets d'eau entretiennent une éternelle fraîcheur. Les Maures dans leur philosophie raffinée du plaisir savaient associer la poésie, l'art et la nature. Leur religion leur permettait dans la plus large mesure la jouissance en ce monde; les lieux où s'étendait leur empire étaient ceux où la nature prodiguait à l'homme ses plus riches trésors. Il fallait bien que sous l'influence de leur imagination orientale une civilisation infiniment aimable se développât. Bien des gens, je le sais, n'admirent point ces jets d'eau et ces cascades, ces rigoles et ces canaux, ces bassins de marbre et ces gerbes de diamants qui montent et retombent avec un harmonieux murmure, ces miroirs argentés et limpides entourés de fleurs éclatantes. Ils trouvent tout cela mesquin et puéril : moi, je trouve que ces choses conviennent merveilleusement au climat et rafraîchissent mes yeux, en exerçant tout au moins un attrait singulier sur mon imagination : elle est occupée tout entière et comme magnétisée; elle se joue avec l'onde jaillissante, elle monte avec la gerbe illuminée d'un rayon de soleil dans les champs azurés de l'éther, elle s'élance vers les plafonds dorés avec ces milliers de perles irisées, elle retombe avec les cascades bruissantes, et va se perdre en

bondissant sous les fleurs, à l'ombre éternellement fraîche des lauriers.

Un des principaux ornements de Grenade est la vaste et ombreuse *alameda*, longue allée de plusieurs rangées d'arbres d'une verdure unique en Espagne, et terminée à chaque bout par une fontaine monumentale dont les eaux tombant en larges nappes s'évaporent en pluie fine et en brouillard humide, et répandent une fraîcheur délicieuse. Le soir voit rassemblé ici tout ce que la ville a de beau, et ce n'est pas peu dire, car nous sommes au midi de la péninsule dorée, où les superbes yeux noirs brillent d'un feu plus ardent que partout ailleurs. Grenade, arrosée par les sources abondantes qui descendent de la Sierra-Névada, est de toute l'Andalousie le seul endroit qui ne perde pas pendant l'été la fraîcheur du printemps : sur tous les points la ville est agréablement entrecoupée par le feuillage des buissons et des arbres.

A l'entrée de la promenade se trouve une chapelle de peu d'apparence, mais intéressante par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, et couverte d'inscriptions gravées sur la pierre. Elle a été construite à la place même où le roi catholique vainqueur embrassa le noble Abu-Abdallah. Celui-ci s'enfuit alors vers la mer, pour pleurer aux déserts de l'Afrique les beaux jours de Grenade, et Ferdinand, seul maître désormais de la vaste Péninsule, fit son entrée dans le palais doré de l'Alhambra.

Quelle tendresse les Maures n'ont-ils pas eue pour ce palais, leur ouvrage, leur séjour enchanté ! Lors-

qu'Abu-Abdallah dut le quitter, il ne put se résoudre à en sortir par la porte principale : c'est par une sortie latérale qu'il se rendit, brisé par le chagrin, en présence de son vainqueur.

Grenade, 2 octobre 1851.

Aujourd'hui encore notre première sortie fut consacrée au féérique palais. Je pus cette fois goûter à loisir ce que je n'avais fait qu'entrevoir hier avec étonnement. Nous avons obtenu non sans peine que le gouverneur de l'Alhambra donnât l'ordre de faire jouer les eaux dans quelques cours et dans quelques salles. Des travaux de réparation récemment exécutés dans les conduites avaient un peu altéré la clarté de l'eau : mais du moins on en pouvait entendre le murmure sous les voûtes dorées, on en pouvait admirer la chute joyeuse et légère dans les bassins de marbre.

Nous ne fîmes que trop tôt nos adieux à ce poétique séjour, et nous nous transportâmes au château de plaisance d'Omar, le prince amateur de violon, au *Généralife*. Ce château plus petit que l'Alhambra est situé à une plus grande élévation, dans la fraîche verdure de la montagne qui lui sert d'arrière-plan. Vu du dehors, avec son rehaussement en forme de tour, il ressemble plutôt à un cloître qu'à un palais d'été. A l'intérieur on remarque un très beau portique qui conduit de l'appartement principal dans un long et étroit jardin dont les parterres sont entrecou-

pés de canaux. Le long de l'enclos court une suite d'arcades de feuillage qui permettent au regard de franchir le jardin des fleurs pour s'étendre au dehors dans le lointain. Un second parterre, également tracé en lignes régulières et orné de longues nappes d'eau, confine au premier, et s'élève de quelques toises au dessus.

Ici l'on retrouve la solitude et la retraite si chères aux Orientaux : ces lieux doivent être pour ceux qui les habitent un paradis poétique et fleuri. On rêve de passer sa vie dans ces jardins silencieux et romantiques. C'est là que s'élève à demi enraciné dans la muraille, majestueux et superbe, le cyprès cinq fois séculaire sous lequel on prétend que la sultane Zoräide fut surprise avec l'Abencérage.

On monte l'escarpement de la montagne par un escalier bordé de rampes fort rapides et côtoyé de petits canaux où les ruisseaux se précipitent en cascades régulières avec un gazouillement le plus gai et le plus vivant du monde. A chaque palier des jets abondants partent du milieu de petits bassins et poussent leur aigrette de cristal jusque dans l'épais feuillage du bois de lauriers dont les branches se croisent au dessus d'eux. La montagne ruisselle de toutes parts; à chaque pas jaillit une source, et toujours l'on entend murmurer à côté de soi quelque onde détournée de son cours qui va alimenter une fontaine ou porter la fraîcheur au pied d'un arbre. Cette irrigation ingénieuse est un luxe poétique qu'on devrait imiter dans nos pays.

Au point le plus élevé du jardin se trouve un belvé-

dère d'où l'on jouit d'une admirable perspective. Le point de vue le plus beau et le plus pittoresque est celui de la Résidence d'Été : elle ressort fièrement avec la tour Comarek et l'élégant *Tocador de la Reina* sur le penchant boisé du Darro. De ce côté elle présente à la ville de Grenade et à la *Vega* l'image d'un château gothique avec ses créneaux et ses tours irrégulières. On se croirait dans quelque district de l'Allemagne, tant ce vieux château avec ses teintes rougeâtres présente un aspect imposant et formidable.

Le duc de Montpensier voulut acheter le Généralife avant de transformer San Telmo en une féerique résidence. Le Généralife appartenait à un marquis espagnol qui habitait ordinairement Gênes ; mais les lois qui régissent la propriété nobiliaire ne permirent pas de l'aliéner. Aujourd'hui il est abandonné et désert. Que ne serait-il pas devenu si un prince opulent et d'une imagination féconde, comme le noble duc, avait essayé les ressources de son esprit et de son goût sur un château si admirablement situé et si intéressant par les légendes qu'il rappelle !

Carthagène, 17 octobre 1851.

Je passai cette journée à bord. Nous étions depuis le 14 octobre à Carthagène, ville morne et ennuyeuse dont l'aspect n'a rien d'intéressant ni de pittoresque, et ce fut avec bonheur que vers six heures du soir je vis les voiles déployées et la frégate se mettre en route pour nous ramener au pays natal.

## CHAPITRE V

ILES BALÉARES. — VALENCE

---

Minorque. — Mahon, 26 mai 1852.

A la pointe de l'île de Minorque se trouve la petite ville de Mahon, avec des centaines de moulins à vent : c'est l'image de la mélancolie sans fin. Le pays tout entier me parut désolant, sans une ombre de poésie. Le fameux Lazaret, vaste bâtiment qui occupe la moitié de la longueur du port, augmente encore cette impression de tristesse et de solitude.

Les moulins à vent jouent ici un grand rôle : de toutes parts on voit leurs ailes tourner, de toutes parts on les entend gémir. Semblables à des arbres desséchés ou à des fantômes gigantesques, ils se dressent au milieu d'une contrée nue et augmentent l'ennui qu'on y éprouve. Autant un moulin à eau, avec son écume et son bruit cadencé, paraît beau, animé et poétique, autant un moulin à vent, avec sa masse grisâtre et ses grands bras, semble laid, endormant

et insipide. Le premier annonce l'animation et la fraîcheur de l'eau : le second a l'air d'un télégraphe destiné à vous écarter d'un pays aride et désert, et c'est bien là en effet le caractère de cette contrée.

Leipzig et Berlin ont aussi des moulins à vent. Je conseillerais au voyageur qui en aperçoit un de ne point faire comme Don Quichotte, et de ne pas lui courir sus pour le percer d'un coup de lance, mais bien de rebrousser chemin à l'aspect du monstre. En somme il est certains signes infailibles auxquels un voyageur ne saurait se tromper. Vous voyez, je suppose, une ville avec de hautes coupoles et de sombres clochers : entrez de confiance, vous trouverez les vestiges d'une antique splendeur, et de graves monuments. Voyez-vous au contraire une ville sans édifices, où toutes les maisons se ressemblent, où pas un toit ne dépasse l'autre ? vous pouvez y aller..., si vous avez affaire au café, au sucre, ou au coton. Enfin, si vos yeux aperçoivent une avant-garde de tuyaux lançant des jets de fumée noire, de hautes cheminées s'élevant à droite et à gauche, n'avancez pas, fuyez comme devant les moulins ! car la ville de fabriques est la plus ennuyeuse de toutes les villes : elle tue l'esprit et le cœur, et fait de l'homme une machine.

27 mai 1852.

L'amiral Dundas, commandant de la flotte anglaise, vieillard encore vert et fringant, est venu me rendre

visite ce matin. C'est un grand et bel homme d'une physionomie infiniment agréable, et qui me plaît surtout parce qu'il est marin de corps et d'âme. Il succède à Parker, et sort pour la première fois de la station d'hiver de Malte. Il était naguère un des membres du haut Conseil de l'Amirauté et siégeait à la Chambre des Communes. Aujourd'hui il n'est plus qu'amiral, mais il l'est dans toute la force du mot, exerçant sa flotte et la promenant avec un zèle infatigable. La conversation se tint en anglais, c'est dire que de mon côté elle fut peu courante, mais l'amiral s'y révéla à moi comme un homme plein de jovialité, de bonté de cœur et d'amabilité. Il aime ses matelots comme ses enfants, et se trouve au comble de la joie lorsque, après un long séjour à terre, il lui arrive de se rembarquer.

La visite de la *Britannia* fut pour moi des plus intéressantes. C'est un vaisseau à trois ponts de cent vingt canons qui porte le pavillon de l'amiral. Celui-ci m'y reçut de la façon la plus gracieuse au milieu de l'état-major de sa flotte. Il me conduisit à sa cabine. C'est une pièce vaste et confortable, située dans la première batterie, et ornée d'un long balcon qui en fait le charme principal. Là, il me présenta à sa femme lady Amalia, qui était revenue de Malte avec lui, et devait se rembarquer bientôt pour passer la saison d'été à Gibraltar, où je la retrouvai. Après l'échange de quelques phrases de politesse, nous visitâmes le vaisseau dans ses moindres parties.

Les hommes de l'équipage étaient dans les batteries assis à des tables; quelques-uns dormaient, la



plupart lisaient les journaux, aucun d'eux ne semblait se préoccuper beaucoup de notre apparition. Tous avaient un air de force et de santé. J'admirai la propreté et le bon état des batteries, la beauté des canons et de leurs affûts tout prêts à servir. Au pied du beaupré, était écrit en lettres d'or le mot sublime et fameux de Nelson : *England expects that every man will do his duty*. L'Angleterre est la seule nation des temps modernes qui sache faire de ses grands faits historiques le patrimoine commun de l'humanité.

Dans la seconde batterie se trouvent le salon et les appartements des officiers : tout y est spacieux et parfaitement confortable. Les Anglais sont habiles, et savent bien que plus on rend la vie du bord agréable à l'officier et au *midshipman*, plus ils aiment leur vaisseau et peuvent aisément se passer de la terre, disposition si nécessaire chez le marin. Il est ici comme chez lui et n'a rien de mieux à désirer, car un Anglais trouverait difficilement ailleurs une vie plus agréable. En d'autres pays, on fait du vaisseau une caserne lacédémonienne ; mais alors il devient impossible d'en inspirer l'amour à tout homme qui tient tant soit peu à l'élégance, et de quel autre agrément peut-on jouir à bord d'un navire ? Il n'y doit pas régner un luxe frivole qui, d'ailleurs, ne conviendrait pas à la vie militaire, mais un bon et solide confort. Sur le *man of war* anglais, les tables des cabines sont d'acajou massif ; la vaisselle de porcelaine ou d'argent est riche et commode, tous les objets sont utiles et choisis ; les journaux,

apportés à bord par un vapeur spécial, sont incessamment renouvelés ; la cuisine et la cave sont excellentes. Quand la flotte est en mer, deux grands vapeurs transportent à tour de rôle des charges entières de bœufs vivants. Le digne amiral allait peut-être un peu loin en logeant, dans la seconde batterie, deux vaches laitières, sans parler de plusieurs chevaux de selle qu'il entretient afin de pouvoir satisfaire sa passion pour l'équitation. Son vaisseau est du reste son vrai salon, aussi l'intérieur en est-il admirablement distribué et d'une façon toute pratique : chaque objet y est rangé à sa place et tout prêt sous la main. La *Britannia* est l'image en raccourci de la puissance et de la grandeur de la marine anglaise, et bien que ce navire ne soit pas construit d'après le système le plus nouveau, il peut servir de modèle pour la pratique.

L'amiral fit défiler devant nous son équipage : c'était un spectacle à réjouir le cœur ; nous vîmes passer là sous nos yeux un millier d'hommes à la tournure alerte et contents de vivre en mer. Au premier rang figuraient les trente-cinq *midshipmen* ou aspirants, excellente pépinière destinée à produire des officiers qui seront un jour des capitaines et des amiraux ; ce sont des jeunes gens de treize à vingt ans : les plus jeunes seraient déjà capables de commander la manœuvre sur le plus grand vaisseau de ligne comme de vieux capitaines. Habitué à l'indépendance, familiarisés dès l'enfance avec le danger, ils deviennent des hommes habiles et intrépides. Ils ne sont pas plus hauts qu'une botte que déjà ils com-

mandent à toute une troupe de vieux matelots, comme s'ils jouaient avec des marionnettes, et ils savent obtenir l'obéissance la plus absolue. Ils grandissent et s'instruisent sur mer ; ce n'est pas comme en d'autres pays où les jeunes gens font leur éducation à terre, dans les écoles, sans avoir jamais vu de port, si ce n'est dans quelques rares promenades, et après s'être formés théoriquement devant un pupitre, se voient réduits, quand ils abordent la pratique, à tâtonner comme des aveugles, et ne sont bons à rien dans les premiers temps, en dépit de toutes leurs théories. L'escouade de ces jeunes gens, ainsi que la troupe des matelots, défila sans se mettre au pas et sans raideur disciplinaire, par groupes d'une allure libre et aisée, comme il convient à des marins. Lorsque la tempête se déchaîne et que le vaisseau se balance, le matelot doit voler sur les vergues pour préserver le bâtiment du naufrage, et non pas faire des conversions et des déploiements sur un terrain de parade.

“ A chacun son rôle, „ c'est la maxime des Anglais. Après les aspirants et les matelots, l'infanterie s'avança comme un seul homme avec une raideur et une régularité toutes militaires, avec plus de précision peut-être que ne feraient maints régiments de ligne du continent.

Je contemplais avec ravissement ces matelots dont chacun eût pu passer pour le modèle du vrai marin : ce libre et franc regard illuminant ces nobles visages, cet air décidé et intrépide, cette fierté naturelle à la fois et consciente d'elle-même, ces formes élancées

et vigoureuses, ce costume si pratique : tout cela était bien fait pour charmer le cœur d'un marin.

Oui, le vrai matelot a raison d'être fier : le monde lui appartient, l'océan est sa patrie, son esprit ne connaît d'autres bornes que celles du vaste globe, il a droit de cité dans tous les pays de la terre, il est reçu partout en ami ; et pourtant il est partout dans sa patrie, car son vaisseau en est une portion, et lui sert jusqu'aux antipodes de forteresse puissante et redoutée. En lutte incessante avec les éléments, environné de dangers continuels, il acquiert le sérieux et l'énergie du caractère : élevé au sein des privations, il reste enfant en quelque sorte, et il jouit des moindres choses avec candeur et naïveté. Qu'on lui passe en retour l'humeur un peu sarcastique que lui inspire la contemplation du vaste monde : il faut lui pardonner de voir sous un jour ridicule la vie mesquine et monotone des pauvres *rats de terre* confinés au logis !

Du balcon de l'amiral nous assistâmes à une régате entre les chaloupes de deux vaisseaux de ligne. Ce qui me divertit le plus dans cette joute ce fut l'intérêt que tous les spectateurs, à commencer par l'amiral lui-même, prenaient à la lutte. Mais les deux personnages qui se livraient aux manifestations les plus animées étaient les capitaines des vaisseaux qui avaient mis en ligne leurs chaloupes : celui qui perdit, ne pouvant réussir à dissimuler son dépit, nous quitta. J'aime une pareille émulation : c'est le meilleur stimulant pour l'éducation des matelots. Un des capitaines nous fit la gracieuseté de nous envoyer à

bord de la *Novara* sa musique turque, dont il faisait l'éloge comme quelque chose de tout à fait remarquable.

Nous eûmes à dîner l'amiral, qui se livra à toute l'expansion de sa jovialité en véritable Anglais de la vieille roche.

28 mai 1852.

J'ai visité aujourd'hui les autres navires de la flotte : le vaisseau de ligne l'*Albion* construit d'après le système Symond, et la frégate *Phaéton*.

On n'attendait pas la visite des étrangers à bord de l'*Albion* : nous n'en trouvâmes pas moins toutes choses dans un ordre exemplaire sur ce magnifique bâtiment. Le capitaine était absent : il faisait avec ses camarades, en compagnie de l'amiral et de lady Dundas une excursion à cheval sur une haute montagne appelée *Nostra Señora del Toro* et située, nous dit-on, au milieu de l'île : mais nous ne pûmes l'apercevoir, sans doute à cause du temps qui n'était pas très pur. L'amiral nous avait invités à prendre part à cette excursion, mais nous nous étions excusés de notre mieux. Chaque vaisseau de ligne anglais possède une sorte de vice-commandant : celui de l'*Albion* nous servit de guide. C'était un gros homme d'un abord aimable et ouvert, qui, à en juger par son nez rubicond, semblait être aussi sur le chapitre de la dive bouteille un marin consommé. La visite qu'il recevait ne le fit point sortir le moins du monde de

son calme, ce qui du reste n'arrive jamais à un Anglais : c'est un privilège dont les gens de sa race sont redevables à leur constitution flegmatique et à leur éducation indépendante.

Nous visitâmes le vaisseau dans ses moindres parties. Dans les petites marines, principalement dans celles qui sont encore en voie de formation, l'on se fait une idée tout à fait fausse du capitaine, tel qu'il se comporte en réalité dans les grandes marines. Le capitaine anglais est le souverain de son vaisseau : c'est lui qui le conduit en mer, le fait rentrer dans le port ou le mène au combat ; et il regarde ses sujets d'un œil de maître et avec une vraie *grandeza*. Mais pour les affaires secondaires, il a ses organes, ses mandataires qu'il laisse agir chacun selon son grade, et il reste souvent des jours entiers sans se montrer sur le pont : un long apprentissage et une longue pratique lui donnent la ferme assurance que le service se fait ponctuellement et sévèrement comme il doit être fait. Il n'apparaît que dans les grandes circonstances pour fonder la réputation du vaisseau par de brillantes manœuvres ou par la victoire, ou encore comme un *Jupiter tonans* pour répandre autour de lui la terreur et le respect. Les autres ont à s'occuper des choses moins importantes. Dans les marines en voie de formation au contraire le capitaine est tout : il est le génie universel, le secours indispensable dans les moments difficiles, le *factotum* en activité perpétuelle. Il doit commander et exécuter à la fois, il doit monter le quart lui-même, bien qu'il ait sous ses ordres de nombreux officiers,

sans quoi sa propre vie et celle de l'équipage ne seraient pas en sûreté. Il doit faire le maître d'école pour la jeunesse, et le geôlier pour les mutins : il doit faire lui-même la ronde, et s'assurer que ses ordres sont réellement exécutés. Il doit en personne envoyer de tous les coins du vaisseau l'équipage à la manœuvre : il doit faire le surveillant, et à la place des cadets hisser les signaux de ses propres mains. Mais le pire inconvénient d'un tel état de choses est que, avec le temps, capitaine et officiers s'y accoutument, que le capitaine n'a jamais confiance en ses officiers, et que ceux-ci naturellement n'acquièrent jamais cette confiance en soi-même si nécessaire au marin. Ils se laissent bientôt aller à la paresse inhérente à l'humaine nature, et se trouvent heureux de se décharger du fardeau de la responsabilité sur les épaules de leur chef, qui insensiblement, de son côté, trouvera plaisir à s'occuper des détails insignifiants, et toujours prêt à se louer lui-même, n'aura que des paroles chagrines sur l'impéritie des officiers et des cadets. Mais comment ceux-ci peuvent-ils apprendre quelque chose, quand on ne laisse aucun jeu au développement de leur spontanéité, et qu'on ne le mesure pas aux progrès de leur éducation ? C'est une nécessité désolante que chez les petits tout soit petit fatalement !

Majorque. — Palma, 30 mai 1852.

Nous avons commencé la journée par une messe entendue à la cathédrale : nous célébrions la fête du saint roi Ferdinand. L'année dernière, lorsque je fis dire cette messe matinale au Dôme de Séville, près du tombeau du grand roi, je n'aurais jamais osé me flatter de l'espoir de me retrouver dans la belle Espagne avant une année écoulée, et de célébrer la fête de mon patron dans le pays ensoleillé sur lequel il régna jadis. Oui, me voici de nouveau dans la belle péninsule ! et dans ses vieilles cathédrales mon âme se sent portée à la piété. Une lumière amortie et mystérieuse remplit les frais parvis ; sous les voûtes majestueuses le peuple assiste avec recueillement au plus sublime des sacrifices. Dans les églises gothiques la prière est si élevée et si pure ! on y est fier d'être chrétien : on se sent affermi dans sa foi, et l'on se rassure à l'ombre toute-puissante de l'Esprit éternel.

Valence, 1852.

Un soleil matinal inondait l'horizon de ses rayons dorés : les tours et les coupoles de la cité florissante, de la ville de la poésie et de l'histoire, brillaient et ressortaient magnifiquement au milieu de la plaine fertile qui a reçu le nom de *Huerta*, c'est à dire "jardin. „ C'était comme un mirage, comme un



rêve enchanté. Nous glissions sur une mer d'azur vers la rive toute baignée de lumière : nous contemplions la ville qui flottait radieuse au dessus des eaux. Je me sentais ému et joyeux au moment de revoir dans un pareil Éden les amis que j'avais connus dans ma chère patrie, aujourd'hui loin de moi. Je me trouvais dans un de ces états de l'âme qui ne peuvent se décrire : c'était une paix sereine, une aspiration vers quelque chose d'éblouissant, une joie qui rajeunit le cœur et le fait tressaillir : j'éprouvais ce je ne sais quel sentiment de triomphe que l'on ressent en voyage lorsqu'on fait la conquête de quelque chose de merveilleux.

C'est ainsi que j'arrivai au *Grao* qui est le mouillage de Valence. D'après les règles du langage maritime, cet endroit ne mériterait même pas le nom de rade. C'est une sorte de dune, une côte ouverte sur laquelle une longue rangée de maisons comme au Pirée forme l'avant-garde de la ville, située une lieue plus loin. L'ancrage est très mauvais et même dangereux par les gros temps, ce qui est fort préjudiciable au commerce. J'abordai aussitôt, le cœur plein d'émotion et de joie. On s'enquit d'un véhicule, et l'on choisit une de ces monstruosité particulières au pays que l'on appelle *tartanes*. C'est un long coffre voûté, tendu de cuir noir, qui se balance sur — ou plutôt entre — deux roues gigantesques. On monte par derrière, pour prendre place sur d'étroites banquettes longitudinales ; immédiatement au dessus de la queue du cheval ou du mulet est une petite fenêtre par où le voyageur peut caresser l'animal attelé tou-

jours très près de la voiture, mais aussi peut-il recevoir en échange toute espèce d'incongruités. A la partie postérieure du véhicule, au dessus de la portière, est une semblable ouverture. La société emprisonnée dans la tartane et qui s'élève souvent à six et huit personnes n'a donc de perspective que sur l'avenir et le passé : elle n'en ressent que plus amèrement le présent, dont il est impossible de se faire une idée, tant les soubresauts, les cahots et les chocs font subir aux malheureux chrétiens un douloureux martyre. Je soupçonne fort l'Inquisition d'avoir inventé ce mode de locomotion pour extorquer aux pauvres accusés leurs pensées les plus intimes : il n'est point de secret qui pût tenir à une semblable gymnastique. Les mouvements de l'appareil vous arrachent l'âme du corps. On soupire, on gémit, les entrailles sont ébranlées jusque dans leurs fondements, les os s'entrechoquent, et le cerveau danse dans sa boîte. Il me fallut un certain temps pour me remettre de cette traversée, et pour retrouver mon équilibre : je suis convaincu qu'il doit y avoir à Valence quantité d'enfants nés avant terme. Quant au cocher, il est perché près de la queue du cheval sur la voiture elle-même, ou sur un siège de bois fort étroit : on l'aperçoit à peine par la fenêtre à moins d'avancer la tête en dehors de l'appui. La tartane est d'ailleurs un véhicule tellement national que la plus haute noblesse n'en connaît pour ainsi dire point d'autre.

Nous cheminons le long d'une allée d'ormes gigantesques, bordée de champs de blé et de jardins : de beaux et grands palmiers s'élèvent de place en place

au dessus des maisons. Bientôt nous découvrons derrière les vieux remparts, de l'autre côté du Guadaluviar, la pittoresque et majestueuse Valence dans la fraîche et éclatante lumière du soleil matinal.

Ma première course dans la ville fut pour l'aimable amie de ma jeunesse et pour sa digne famille. Je marchais de ce pas agile qui nous porte avec une vague inquiétude vers les personnes aimées que le sort a éloignées de nous depuis longtemps, et dont nous sommes séparés par la vaste mer. On éprouve un désir impatient mêlé de douceur et de nostalgie. Le pauvre cœur, si loin du pays natal, regarde comme des êtres supérieurs les personnes auxquelles se rattachent les souvenirs d'un temps de calme et de paix qu'on ne reverra plus : il sait que ces personnes le comprennent quand il parle de la patrie absente, et répand dans la conversation les regrets, ordinairement silencieux, que lui inspire le passé. Cependant on se demande : " Me reconnaîtra-t-on ? de quelle manière me reconnaîtra-t-on ? et que vais-je trouver ? „ C'est en proie à ce sentiment d'anxiété que j'arrivai devant la porte d'une maison assez grande, mais de modeste apparence.

Je frappai : un domestique ouvrit, et je me nommai en ajoutant que j'avais eu le bonheur de connaître la marquise à Vienne. On me conduisit dans un joli salon arrangé à l'allemande où je trouvai une dame d'un certain âge, en mantille espagnole : c'était la respectable belle-mère. Elle parut d'abord très embarrassée, ne sachant pas bien ce qu'elle devait faire de moi. Ce ne fut qu'après quelques mots d'en-

tretien qu'elle finit par me reconnaître, et je la trouvai alors pleine de bonne grâce et de cordialité. Elle me fit mille questions sur Vienne qui lui était devenue si chère : les souvenirs les plus divers suspendus aux murs de l'appartement témoignaient qu'elle en avait conservé fidèlement la mémoire. Pendant qu'elle s'entretenait avec moi, le reste de la famille fut prévenu. Les portes du salon s'ouvrirent, et Élise entra toujours aussi légère, aussi gracieuse, aussi aimable que dans les fêtes joyeuses de Vienne, aux beaux jours d'autrefois.

Je ne saurais décrire l'impression que j'éprouvai en la revoyant sur ces rives lointaines; je sentais seulement que je lui tenais de plus près que tout son entourage espagnol, car j'étais son compatriote. Un sentiment mêlé de joie et de mélancolie au souvenir de la patrie absente s'empara de son âme affectueuse lorsqu'elle me tendit en tremblant sa blanche main et m'adressa la parole dans notre langue maternelle. Elle pensait que son allemand devait me scandaliser : "J'ai déjà tant oublié!", disait-elle : et il y avait dans ces paroles un accent de tristesse profonde, bien qu'elle y mît trop de modestie. Je fus profondément surpris de voir ses jeunes beaux-frères devenus des colosses : c'étaient de petits enfants quand je les vis partir; comme tout cela grandit et devient vite des hommes! L'excellent père se montra d'une cordialité touchante : son cœur loyal a gardé une reconnaissance affectueuse au pays où il fut si heureux et où il avait rencontré un si paisible asile. Tous me parurent se trouver fort bien de l'air de l'Espagne : le

père et la mère ont rajeuni dans leur pays natal, et les fils, comme je l'ai dit, sont devenus des hommes. Élise seule était pâle, et une secrète souffrance semblait se dérober sous le voile de son sourire enchanteur.

Le chef de famille nous invita à donner un coup d'œil aux curiosités de la ville, et voulut nous servir de guide. Selon l'habitude nous commençâmes par la cathédrale, comme centre de toute cité. Elle est grande, mais hélas ! conçue déjà en style *rococo* : seule la grande coupole du milieu en gothique-mauresque est intéressante, et aussi belle par son architecture que par sa décoration. Cette coupole, qui laisse filtrer la lumière à travers des tablettes d'albâtre, couronnait la mosquée que les chrétiens vainqueurs transformèrent en cathédrale. C'est le seul point grandiose du monument. Au centre est le chœur, fermé comme dans toutes les églises espagnoles, et relié à l'autel par un chemin entre deux balustrades de fer ; le reste de l'édifice est lourd et écrasé : les dimensions en semblent trop basses et trop larges. Le maître-autel est en style du quinzième siècle, richement sculpté ; sur ses vantaux habituellement fermés et qu'on ne montre au peuple qu'aujourd'hui, jour de la Pentecôte, on voit des sujets de piété peints sur un fond d'or ; c'est un vrai chef-d'œuvre, plein de vigueur, et d'une religieuse harmonie.

La cathédrale a bien encore d'autres curiosités ; mais nous les ajournons à une prochaine visite, et nous nous hâtons d'arriver au sommet de la tour : à Séville c'est la Giralda, à Valence c'est la *Miguetilla*.

Ainsi que le portail, cette tour est gothique : cependant le couronnement lui manque, et c'est l'époque de la poudre et des tresses qui a planté une perruque ridicule sur cette belle charpente.

Voulez-vous voir les splendeurs de la paix dans un pays enchanteur, la noble et luxueuse architecture d'une opulente cité qu'inondent les rayons éblouissants du soleil, une plaine fertile et bénie du ciel, une mer aux flots d'azur où les voiles gonflées semblent tissées d'argent? Montez à la Miguetilla. Valence doit être la favorite du soleil : il a imprimé sur cette plaine son baiser fécondant, sans la dévorer toutefois dans son brûlant amour ; en sortant de la mer, son premier regard est pour les tours étincelantes de la riche cité, son premier sourire pour la plaine qui l'accueille avec reconnaissance, et sur laquelle, pendant sa course victorieuse, il verse les flots de sa lumière créatrice et vivifiante.

Valence possède une *lonja* magnifique ; c'est un monument remarquable d'une époque où l'harmonie était un besoin pour l'œil et le cœur de l'homme, ce qu'on ne peut dire malheureusement de notre siècle prosaïque et mesquin. Cette Lonja (*la lonja de Seda*) est fort animée : c'est là que se tient le marché des soies, une des principales branches du commerce de la ville. Une foule bigarrée vient acheter ici les plus beaux flocons que l'on puisse voir, et l'on se fait sur-le-champ une idée avantageuse de la prospérité d'un pays qui peut fournir de pareils écheveaux d'or et d'argent.

Outre la salle principale dont les larges portes

s'ouvrent sur une grande place, la Lonja de Valence se compose encore de bâtiments accessoires avec un gracieux et poétique jardin d'orangers. Dans une des pièces d'apparat où se rassemblent les principaux commerçants, on voit suspendu à la muraille un portrait en pied d'Isabelle II, commencé par le fameux Lopez, peintre attitré de la cour, et terminé par son fils qui lui a succédé dans ses fonctions. Je ne saurais dire à quel point ce portrait m'a intéressé et même captivé. Peint depuis peu, il m'a fait comprendre les différents jugements portés sur Isabelle. Vêtue de satin bleu avec de riches dentelles, la tête couronnée d'un diadème étincelant, elle se présente bien comme une reine. Son extérieur a quelque chose de majestueux : elle est grande, et malgré un commencement d'embonpoint, sa taille est extraordinairement fine et belle. C'est une femme élégante, comme le prouve le choix plein de goût de ses vêtements. La souplesse de son attitude indique bien qu'elle adore la danse. Son visage, encadré dans les flots d'une chevelure exubérante, sans être précisément beau est singulièrement intéressant. Au milieu du cérémonial des grandes fêtes, Isabelle doit paraître imposante, fière et noble, telle que je me la représente passant au Prado dans un rapide phaéton, charmant et gagnant tous les cœurs, et bien faite pour obtenir une grande popularité. Depuis que j'ai vu ce portrait, je regrette doublement de n'être jamais allé à Madrid dont je me trouvais si près à Valence.

Le soir, un aimable et joyeux repas nous réunit

dans le charmant appartement d'Élise. On s'entre-tint beaucoup des heureux souvenirs d'autrefois et de la patrie absente. Nous fîmes aussi, pour notre compte, maintes questions sur cette nouvelle et riante patrie. Le père et la mère s'y trouvent bien; ils sont nés dans cet air, et bien qu'ils aient fait longtemps à leurs principes le sacrifice de la résidence en Espagne, ils ne sont pas moins restés Espagnols, et se retrouvent ici chez eux : ils n'en demandent pas davantage. Le jeune couple ne paraît point partager les sentiments des parents : ils aspirent à retourner dans la ville impériale sur les bords du Danube. C'est là qu'ils ont été élevés, et à moins d'y avoir été trop rudement traité par la fortune, le lieu où l'on se plaît le plus est toujours celui où l'on a passé les joyeuses années de sa jeunesse. Pour Élise, elle ressent certaines influences, légitimes d'ailleurs, et toujours puissantes sur le cœur d'une femme : c'est dans le monde élégant de Vienne qu'elle a obtenu des succès éclatants par sa grâce et son amabilité; en Espagne, au contraire, elle est vue d'un mauvais œil, comme une Allemande naturalisée; elle est et demeure toujours une étrangère, ce qui répand dans les relations du malaise et du froid.

Dans la chambre de Pedro, meublée par lui avec beaucoup de goût, j'ai vu tous nos héros de la dernière guerre, et au milieu, la figure chevaleresque de notre cher Empereur. A Valence, c'est un double plaisir de voir ces objets, et tous les souvenirs de Vienne que ce jeune homme a conservés me ramenaient en quelque sorte dans ma patrie.



Après dîner nous nous rendîmes en voiture sur l'Alameda, ravissante promenade située de l'autre côté du Guadalaviar. Le beau monde s'y trouvait déjà rassemblé. Le promeneurs sont assis dans des tartanes élégamment peintes et avançant sur une seule file comme au Prater. Mais comme ce genre de véhicule n'est ouvert que par devant et par derrière, les personnes qui sont au dedans ne peuvent ni voir ni être vues, et ce cortège original rappelle assez la nouvelle promenade de Britannia-Bridge. De temps à autre je pouvais, par la fenêtre du fond, jeter un coup d'œil dans l'intérieur d'une de ces voitures, et je voyais alors des visages d'une beauté peu commune qui me faisaient maudire d'autant plus ce mode de locomotion. Nous quittâmes bientôt notre calèche pour respirer l'air du soir dans le *Plantio*, jardin fleuri et embaumé qui s'étend le long de l'Alameda : la promenade en ces lieux était un vrai délice.

A la nuit tombante chacun se hâte de quitter l'Alameda où l'on assassine souvent, toutes les semaines, m'a-t-on dit. Élise fit avancer un charmant poney-chaise, m'invita à prendre place à côté d'elle, et conduisit avec beaucoup d'adresse et de résolution, montant et descendant la grande allée entre les rangs serrés des tartanes qui revenaient. Enfin nous rentrâmes dans la ville, et elle me déposa à la Gloriette, une des promenades de l'intérieur de Valence. Élise retourna chez elle. Je me promenai quelque temps encore avec son beau-père, parmi des bouquets de lauriers et d'orangers éclairés par la lumière du gaz. C'est sous ces allées embaumées, or-

nées de nombreuses statues; que le monde élégant, chassé de l'Alameda par le poignard des bandits, va jouir ordinairement de la fraîcheur du soir.

Le lendemain matin nous nous mîmes en route de bonne heure pour achever de voir les curiosités de Valence. Nous commençâmes par le couvent des Hiéronymites, situé en dehors de la ville dans la *Huerta*, et qui, à en juger par la grandeur des bâtiments, paraît avoir été très important et très riche. Aujourd'hui, le cloître de cet ordre puissant qui abrita dans ses murs le maître du monde, est en ruines et sert d'hôpital. L'église a beaucoup de ressemblance avec celle de la Chartreuse de Grenade : elle est construite en mauvais style rococo, mais avec une grande magnificence; elle occupe le milieu du cloître dont elle forme le portail. Malheureusement, elle a subi le sort de toutes les choses de ce monde : ses voûtes resplendissaient jadis de l'éclat des lumières, ses nefs étaient remplies par les solennités des religieux (ces moines espagnols *par excellence*, car ils étaient en Espagne ce que les Bénédictins sont en Autriche) : et maintenant ce sanctuaire n'est plus hanté que rarement par un humble prêtre qui vient dire une messe basse à l'hôpital. Le dernier reste de l'antique magnificence, c'est la nature toujours libérale et poétique qui l'a conservé : je veux parler d'un bosquet de palmiers séculaires, à la taille élancée et majestueuse, qui ont survécu aux splendeurs évanouies, et qui balancent leurs cimes mélancoliques au dessus des ruines autrefois habitées par ceux qui les plantèrent. Pour les admirateurs enthousiastes

du palmier, tels que moi, ce groupe d'arbres est la seule chose intéressante du couvent.

Après les ruines poétiques du passé ce fut le tour des créations utiles du présent. Nous visitâmes une manufacture de soie fort importante où fonctionnaient tous les perfectionnements nouveaux. On nous fit voir comment la soie des cocons apportés par les gens de la campagne est dévidée en un instant et se transforme par la vapeur en superbes damas. Je ne trouve rien au monde de plus ennuyeux qu'une fabrique : tout y marche dans un cercle mathématiquement compassé ; tout y est calculé à la seconde, et le génie de l'homme prouve par ses monstrueuses inventions combien il est facile de se passer de cette lueur d'intelligence qui se rencontre chez les classes ouvrières : les travailleurs sont transformés en machines inertes. Nous vivons actuellement dans une période malheureuse, dans la période de la crise ; l'idée nouvelle de la nécessité des fabriques n'a pu encore se naturaliser parmi nous : l'équilibre ne s'est pas encore établi. L'ancien état de choses lutte avec le nouveau, et il manque au nouveau une base nécessaire que le temps seul peut donner, quand la période des fabriques aura son histoire et son expérience acquise : c'est alors seulement que, grâce aux tempéraments qu'on y apportera, leur utilité se démontrera d'elle-même aux générations à venir. Mais ce à quoi je ne puis encore m'habituer c'est à voir le riche fabricant produire en masse ce qui satisfait le luxe effréné des riches et sollicite leur amour pour le faste, tandis que les ouvriers qu'il exploite, vérita-

bles serfs assujettis à la tyrannie de son capital, ne sont plus que des ombres de créatures humaines qui travaillent avec une régularité mécanique, et dans l'hébêtement complet de leur âme offrent leur corps épuisé en sacrifice à son sac d'écus pour apaiser les besoins de leur estomac. L'ingénieuse invention d'une machine ne saurait me faire oublier mes semblables : je ne suis pas pour cela assez fier d'appartenir à la génération présente, je ne suis pas assez égoïste dans mon admiration pour ce qu'on appelle le génie de notre siècle. Une fabrique me fait toujours éprouver un sentiment de malaise. Je ne parle pas, bien entendu, de celles où l'homme conserve sa spontanéité, et peut tirer parti de son intelligence : mais devant les résultats purs du soi-disant génie industriel je tombe dans une sorte d'hébêtement et dans un immense ennui ; toutes ces belles choses me font l'effet de n'avoir été créées que pour le moment. Nous vivons dans le siècle de la hâte, et c'est pour ce besoin du siècle qu'on a inventé les fabriques.

---



# PORTUGAL

---

## CHAPITRE VI

### LISBONNE

1852.

Le proverbe dit : *Quien no ha visto Lisboa, no ha visto cosa boa*. Tous les récits de voyages en disent autant, et dans tous les livres de géographie on peut lire que la capitale de la Lusitanie est avec Constantinople, Naples, Stockholm et Rio-Janeiro une des plus belles du monde. Comment dirai-je donc l'impression qu'elle a faite sur moi ? Il me semble que c'est un immense amas de maisons sur le bord d'un fleuve sans rien de caractéristique ni de pittoresque. Pour être caractéristique il lui manque des édifices saillants et originaux ; pour être pittoresque, il lui manque la campagne. La ville s'élève sur une colline et se termine brusquement à l'horizon sans avoir cet arrière-plan si nécessaire à l'harmonie de

la perspective. Tout cela est si étendu, si large, et se détache tellement sur le bleu du ciel, que l'on cherche involontairement une chaîne de montagnes, un fond de forêt où la vue puisse se reposer.

Le ciel, le long de la côte portugaise, est presque toujours nuageux et couvert; l'air et l'eau n'ont point ces teintes chaudes, si admirables, des contrées du Midi. On ne voit ni palmiers ni cyprès, tout est froid et monotone comme dans certaines contrées de l'Allemagne : ville pour ville Prague est beaucoup plus pittoresque. L'*Otrabanda* est la seule partie qui soit vraiment belle, encore n'a-t-elle pas assez de grandeur pour que l'impression qu'elle produit profite à l'ensemble.

Il y a le long du fleuve, et dans l'espace assez restreint qui n'est point en pente, de longues rues régulières et de belles places comme on en voit dans peu de capitales européennes. La *Praça do Commercio* est vraiment magnifique : c'est le centre de la ville nouvelle; tous les bâtiments y sont uniformément construits en style néo-romain, et d'une blancheur éblouissante. Plusieurs larges voies parallèles aboutissent perpendiculairement à cette place : les plus belles sont la *Rua Augusta* et la *Rua Aurea*. La *Rua de Buonavista* parallèle au Tage aboutit au palais de *Necessidades* aujourd'hui occupé par la reine et sa famille. Dans ces rues diverses on trouve de vastes édifices, vraiment dignes d'une grande ville, avec des magasins richement décorés. En approchant de *Necessidades* les maisons deviennent moins régulières et moins bien rangées : conformément au goût por-

tugais elles sont peintes à l'huile en tons criards verts ou bleus.

Sur le penchant de la colline s'élève la vieille ville qui forme avec les nouveaux quartiers le contraste le plus complet. C'est un affreux zigzag qui monte et qui descend : les rues sont encombrées des ordures des animaux et des hommes, de charognes et de rats : il faut un grand courage, je ne dis pas pour y habiter, mais seulement pour y passer. Les Portugais n'y voudraient rien changer pour tout l'or du monde : ils se trouvent à leur aise au milieu de ces ruisseaux et de ces montagnes d'immondices : il semble que ce soit leur élément.

En parcourant les rues de Lisbonne on se persuade qu'il y a dans cette ville autant de perroquets que de chrétiens, et en fermant les yeux on pourrait se croire dans quelque forêt vierge du Brésil. A chaque étage, à chaque fenêtre on voit un de ces oiseaux au plumage bariolé : les conversations que ces citoyens de l'Amérique échangent entre eux du premier étage aux mansardes, de palais en palais, de maison en maison sont un supplice pour les oreilles. La ville n'est pas moins riche en négrillons et en négresses, qui y forment une colonie particulière. Ils ont le monopole du blanchiment des maisons, privilège assez comique que pourrait bien leur avoir conféré autrefois un caprice facétieux des autorités.

Il y a à Lisbonne une sorte d'équipages appelés *sech* qui est fort originale et parfaitement appropriée au caractère du terrain : c'est une petite calèche montée sur deux roues énormes et attelée de deux



chevaux : l'un est dans les brancards, l'autre est monté par le conducteur. Ce véhicule paraît très incommode et a l'air d'un vrai casse-cou, mais il peut avoir ses avantages pour de longues courses dans la ville, sur un terrain inégal.

Le beau monde s'habille à la française. Les femmes du peuple portent des mouchoirs blancs sur la tête et de grands manteaux très lourds : c'est une précaution contre les inconvénients du climat, car au milieu des ardeurs de l'été le plus brûlant un froid glacial s'abat soudain sur la ville, et le courant d'air du Tage souffle fréquemment avec une grande âpreté dans les rues.

On se fait chez nous une idée bien fautive de Lisbonne. On se représente une ville riche en monuments historiques, située dans la contrée la plus riante, dans le climat le plus doux : on l'embellit de tout l'éclat des teintes méridionales, de toute la magnificence d'une végétation tropicale ; on s'imagina que le Tage coule sous un ciel d'azur au pied d'antiques palais de marbre, portant sur ses ondes argentées des centaines de gondoles dorées et de gâliions chargés de métaux précieux ; sur ses bords on se figure un peuple gai, chantant des stances mélodieuses aux accords de la guitare. Pure fantaisie que tout cela ! la ville est grande mais disséminée, sans aucun plan ; il n'est pas rare de rencontrer des champs parmi les maisons, et les maisons sont d'une architecture vulgaire et monotone : point de terrasses comme dans le Sud, mais des toits inclinés comme dans nos pays. En fait de monuments, presque

rien : aussi la ville n'a-t-elle point de caractère historique.

La campagne elle-même n'a rien de pittoresque : ce sont de longues chaînes de collines comme en Allemagne, mais qui ne sont pas cultivées avec le même soin que chez nous ; peu ou point d'arbres : de nombreux moulins à vent font penser à Leipzig. Les *quintas* des riches, habitations de campagne rangées par centaines le long des routes, rappellent seules par leur végétation qu'on se trouve dans le midi. Mais si le voyageur est tenté par hasard de s'enthousiasmer à la vue d'un bosquet d'orangers ou de lauriers, un coup de vent glacial et un ciel gris ont bientôt calmé ses transports.

Le temps des gondoles est passé pour le Tage : les richesses du Portugal se sont évanouies sous le fléau de la révolution et sous la main protectrice de l'Angleterre. Le peuple, qui présente une grande ressemblance avec la race des singes, est grave et défiant ; son langage, si le bon Dieu a pitié de nos oreilles, ne doit pas être tourné en stances, car c'est ce que j'ai jamais entendu de plus discordant et de plus plat : il est à la langue espagnole ce que le carlin est au lévrier ; et à propos de chiens je puis dire que je n'en ai nulle part tant vu courir sans maîtres, et les relations de voyages nous donnent sur leurs exploits des détails qui font frissonner.

J'ai passé quinze jours à Lisbonne, et j'ai consacré tout ce temps à mes parents et à mes amis.

Le lendemain de notre arrivée il fallut faire notre visite à la cour. Un galion royal vint nous prendre à

notre vaisseau. C'était une lourde embarcation des anciens temps, ornée de riches dorures et surmontée d'un baldaquin écarlate : de vieux rameurs pieds nus, avec des culottes usées, des vestes de velours frangé d'or, et la tête parée d'une riche marotte, manœuvraient cette machine, et se levaient en cadence à chaque coup : ils nous conduisirent au rivage au milieu des salves d'artillerie de la flotte portugaise.

L'amour-propre national conseillait de nous débarquer au pied des degrés de marbre de la *Praça do Commercio* qui est la gloire de Lisbonne. Au lieu de cela nous abordâmes au coin d'un pâté de maisons malpropres, et il nous fallut gravir au grand péril de notre toilette par un chemin escarpé au milieu des galets, de la poussière et du reste. Nous atteignîmes enfin à la sueur de nos fronts une chaussée d'un abord assez difficile, où nous trouvâmes l'équipage de gala de la reine. Traînés par six beaux et robustes chevaux blancs, entourés d'un escadron de piqueurs rouges chamarrés d'or, nous roulâmes commodément jusqu'à la terrasse où se trouve le palais de *Necessidades*.

C'est un édifice petit, mais d'un aspect agréable, construit dans ce style gracieux qui tient le milieu entre celui du seizième siècle et le style rococo. Les fenêtres et les balcons jouissent d'une vue intéressante sur une partie de la ville, sur le large fleuve et sur l'*Otrabanda*. La cour était semée d'un fin sable rouge dont l'effet me parut excessivement agréable : elle conduit à un bel escalier où nous fûmes reçus selon l'antique cérémonial par de nombreux domes-

tiques en livrée rococo avec des cannes et des haliebardes.

Dans la première pièce, à l'étage principal, se tenait le soleil actuel du Portugal, le génie universel, le *Deus ex machinâ*, le duc de S\*\*\*, puisqu'il faut l'appeler par son nom. C'est le maître du moment : il réunit dans sa personne les titres divers de président du conseil, de commandant en chef de l'armée, de ministre de la guerre, de grand-maître des cérémonies, et d'aide de camp général de la reine : en un mot il est tout. C'est un gros homme constellé de décorations, avec des cheveux frisés blancs comme neige, des moustaches retroussées en pointe, un teint olivâtre et des lunettes sombres montées en acier. Dans ses rapports avec la reine et les jeunes princes c'est le plus plat des courtisans.

Il fallut traverser une série de pièces d'apparat pour arriver jusqu'à la famille royale. Je ne saurais dire combien j'étais impatient de connaître la reine dont la personnalité m'intéressait vivement à plusieurs titres : c'était une proche parente, une femme qui régnait, une personne dont la destinée a été des plus agitées. Je désirais la voir au milieu de sa famille et connaître enfin sa personne physique : mes vœux se trouvaient exaucés, je la voyais debout devant moi en élégante toilette du matin, entourée de son époux et de ses trois fils aînés.

Maria da Gloria est grande et porte bien la tête : ses traits sont nobles et graves, sa chevelure est blonde et fine. Elle a les yeux bleus des Habsbourgs, des mains mignonnes et malheureusement avec cela

une corpulence toute portugaise poussée à un degré effrayant et réellement inouï. Malgré tout (ce qui fait l'éloge de sa bonne grâce naturelle), elle est pleine d'élégance et de vivacité dans ses mouvements. Je l'ai vue courir comme une jeune fille dans ses appartements, et j'ai entendu dire qu'elle danse avec beaucoup de grâce et monte prestement en voiture. Vêtue avec le goût le plus exquis, elle est encore séduisante en dépit de son embonpoint : on pourrait même dire que par moments elle est belle.

Au premier abord et même pendant le premier jour la reine paraît embarrassée et dit à peine quelques mots : elle s'exprime d'ailleurs agréablement en français. A mesure que l'intimité s'établit, l'embarras disparaît, elle devient gaie et spirituelle, et laisse voir alors toute la pénétration de son esprit. Mais il lui reste toujours une grande réserve, on pourrait même dire une sorte de paresse à parler, et une certaine apparence de brusquerie.

On raconte de beaux traits qui témoignent de son courage personnel : mais il lui manque l'énergie qui sait mener les choses à bonne fin, l'ardeur persévérante et que rien ne fatigue; sa monstrueuse corpulence pourrait bien être la cause toute physique de ce défaut. Comme épouse et comme mère, elle est un rare modèle de vertus domestiques au sein de ce Portugal si corrompu. Je remarquai avec plaisir que dans sa toilette, dans toute sa manière d'être et dans la façon dont elle avait organisé son palais, elle s'était beaucoup inspirée des exemples allemands.

Elle jouit d'une grande popularité et de l'estime

de tous les partis. Si elle a conservé ces avantages dans les temps difficiles et dans les circonstances tragiques par où a passé le Portugal, elle le doit en partie à son sexe : une femme sait toujours trouver des appuis dans le malheur ; on lui pardonne sa faiblesse, et on admire en elle les moindres preuves d'énergie.

A côté de sa corpulente épouse, le roi dans sa haute stature paraît un peu effilé. On ne saurait méconnaître en lui une grande ressemblance avec François I<sup>er</sup> d'Autriche. Il n'a que trente-sept ans, mais l'habitude qu'il a de porter la tête inclinée lui en fait supposer davantage. Pour ce qui regarde son esprit et son caractère, je suis resté trop peu de temps à Lisbonne pour pouvoir en parler pertinemment. Je serais cependant porté à croire qu'il n'est pas tout à fait à la hauteur de son oncle Léopold de Belgique. Il attache de l'importance aux témoignages d'honneur qui lui sont dus ; et ces témoignages vont plus loin que chez nous, car dans un voyage en province il fut assiégé par le peuple qui lui demandait sa bénédiction : et il la donna en effet. On l'appelle *Majesté très Fidèle* : c'est un des titres que la papauté a conférés aux cinq puissances qui sont les soutiens de l'Eglise : mais comme époux de la reine c'est à peine si cette qualification lui convient. Quant au titre de roi, l'époux d'une souveraine régnante de Portugal ne l'obtient qu'à la naissance d'un héritier du trône. Depuis la dictature de S\*\*\* la situation du roi est très pénible. Le malheur a voulu qu'aux jours de la révolution il ait été contraint de résilier le commandement de l'armée.

On ne saurait trop le louer d'avoir introduit dans sa famille la simplicité allemande, et dans sa cour le goût des États civilisés. On voit régner à Necessidades l'esprit de famille germanique : les parents s'occupent de leurs enfants, dont l'éducation est dirigée selon nos méthodes. Ils étudient sérieusement : ils parlent parfaitement les langues étrangères. Ils sont tenus même aux heures de loisir de s'occuper utilement, comme par exemple à faire des collections d'histoire naturelle pour lesquelles les colonies fournissent un magnifique contingent. Enfin ils se livrent à tous les exercices du corps qui donnent de l'assurance et une allure dégagée.

Les trois aînés étaient présents, chacun dans l'uniforme qui lui appartient : le prince royal en général, don Luis, mon camarade de métier, en marin, don Joao, en officier d'infanterie.

Le prince royal présente une ressemblance frappante avec la maison d'Autriche, ce qui lui concilia du premier coup ma sympathie. Il possède tout un trésor d'excellentes dispositions naturelles qui, malheureusement, n'est pas assez exploité : car en dépit de la bonne volonté des parents, il ne paraît pas qu'on se soit appliqué suffisamment à former en lui ce caractère énergique dont un prince a tant besoin aujourd'hui, et surtout dans la situation incertaine où se trouve le Portugal. Elevé dans les idées libérales de son père, il n'est pas assez mis en garde contre les flatteries de S\*\*\* et de la cour. Mais qu'il est rare en général de trouver chez un prince cette fermeté, cette indépendance de jugement qui sont la

seule base sur laquelle un souverain puisse s'appuyer pour faire le bien, ce coup d'œil vif et pénétrant qui lui est plus utile que le meilleur conseiller, et qui lui permet de distinguer la raison de la folie et la bonne voie de la mauvaise ! Don Pedro aurait besoin de voyager à l'étranger en dehors de toute influence portugaise pour apprendre à discerner le bien et le mal (1).

Don Luis est un jeune garçon frais et éveillé, plein de boutades plaisantes et espiègles : il parle beaucoup et bien : un joyeux sang viennois coule dans ses veines.

Don Joao est tout l'opposé de ses frères : silencieux et grave, teint livide, cheveux bruns, yeux noirs au regard profond ; nulle trace d'élément germanique : un fier Bragance des anciens temps.

J'ai dîné deux fois à la cour pendant mon séjour à Lisbonne. En dépit de la parcimonie qui règne d'ordinaire dans la tenue de maison, la table était magnifique : tout était parfait, cuisine et service : pour moi le seul défaut était la trop grande abondance des plats.

Une grande partie de tout ce qu'on peut voir de beau et de grandiose à la cour date encore de l'époque de la splendeur coloniale. J'aime ce luxe qui se compose des vieux trésors d'art historiques transmis dans une famille de génération en génération.

(1) C'est ce qu'il a fait dans les années suivantes, une fois monté sur le trône, et il a justifié mon assertion pour le bonheur du Portugal.

(*Note de Maximilien.*)



Une chose me surprit dans le cérémonial : l'entrée de la reine dans la salle à manger fut saluée par une musique militaire qui jouait l'hymne du pays. Ce n'est pas l'usage dans les visites de princes étrangers de leur faire entendre leur hymne national. Autre détail singulier : les gens qui servent à table portent le cordon rouge de l'ordre portugais.

Les personnages dont j'ai fait la connaissance aux dîners de la cour sont le cardinal patriarche de Lisbonne, le maréchal de camp duc de Terceira, grand écuyer de la reine, les ministres, et le duc et la duchesse de P\*\*\*. Le cardinal, digne vieillard qui déploie une grande énergie dans les affaires religieuses, est en même temps président de la Chambre des pairs. Puisse-t-il réussir à relever en ce pays l'influence de l'Église ! à l'heure qu'il est, et grâce en grande partie à l'indifférence de ceux qui gouvernent, la religion n'est plus qu'une chose accessoire. On ne rencontre jamais un ecclésiastique à la cour, et tout y a une teinte de protestantisme.

Le duc de P\*\*\* est un pauvre homme miné par la maladie. Il inspire encore plus de compassion lorsqu'on songe que ses immenses richesses le destinaient à jouir de la vie de la façon la plus noble et la plus brillante. La duchesse rivalise d'embonpoint avec la reine. C'est sans doute à ce titre qu'elle est toujours invitée au premier dîner de gala qu'on donne aux princes étrangers : elle est là pour faire contre-poids à sa souveraine. A peine âgée de vingt-quatre ans, elle a une fille qui en a douze. L'histoire de son mariage est des plus curieuses : le duc de P\*\*\* n'est

autre que ce puissant ministre, ce fameux ambassadeur de Portugal qui fit tant parler de lui la vieille Angleterre par son faste et sa magnificence, comme Esterhazy. Il était déjà vieux lorsqu'après avoir dissipé sa fortune il s'avisa de faire enlever cette enfant, alors âgée de neuf ans, à ses parents qui étaient colossalement riches. Son père était un banquier qui avait refusé ce brillant mariage pour sa fille unique à cause de la santé du futur époux. Sans plus de façon l'enfant fut fiancée au galant valétudinaire, et envoyée en Suisse dans un pensionnat. Les pauvres parents poussèrent les hauts cris : mais le jeune couple se trouvait bel et bien uni par les fiançailles ! P\*\*\* était un homme puissant, et le pays où ces choses se passaient était le Portugal. Aujourd'hui, la duchesse nage dans l'opulence — et dans la graisse : elle paraît avoir accepté son sort avec une résignation toute chrétienne ; elle soigne son mari avec une abnégation parfaite, et consacre les loisirs qui lui restent à jouir de son titre et de sa grande fortune. Son aventure fit pendant un jour ou deux sensation : dans le monde on n'entendait parler que de cet enlèvement ; puis le temps s'écoula, et l'on n'y pensa plus.

Parmi les ministres je ne remarquai que celui des Affaires Étrangères qui est, m'a-t-on dit, le plus célèbre écrivain du Portugal. Je le soupçonne fort d'écrire plus qu'il n'agit : au demeurant il parle assez bien le français.

Le maréchal de camp duc de Terceira est au contraire le type du parfait cavalier des anciens temps. C'est un homme plein de vues supérieures et excel-

lentes, un personnage d'une dignité accomplie et dont la rencontre est une bonne fortune pour les étrangers.

J'ai passé deux soirées avec la reine. La première fois c'était au théâtre *San Carlo*, vaste et imposante salle quelque peu fanée, et qui ne saurait, en dépit de ses amples dimensions, rivaliser avec le *San Carlo* de Naples. La salle était pleine : on y exposait le panorama du Mississippi qui a déjà fait le tour du monde. Tandis que ce spectacle se déroulait devant nos yeux, la reine m'intéressait vivement par ses piquantes remarques sur son pays natal. Cette auguste personne parlait avec chaleur de sa belle patrie, le brûlant Brésil. Quel que soit le pays où l'on est né l'amour de la patrie est toujours le même !

On causa aussi de Lisbonne et du Portugal. A cette occasion le roi fit l'éloge du livre de Lichnowsky, le seul qu'il tienne pour exact : il paraît faire peu de cas de ce que la comtesse Hahn-Hahn a écrit sur le même sujet. La reine avait été blessée de l'étonnement exprimé par la comtesse Ida à la vue d'un métier à broder qui se trouvait dans sa chambre. " Une personne qui gouverne, dit la comtesse, ne devrait pas s'occuper de pareilles choses. „ A quoi la reine, qui est une femme d'intérieur, répondait assez malicieusement : *Elle voudrait probablement que j'écrive des livres !*

Un dimanche après midi j'allai voir avec Maria da Gloria une course de taureaux. Les jeunes princes qui trouvent ce spectacle trop barbare n'y assistent jamais : mais les petites princesses — deux enfants

ravissantes — prennent à ces combats un intérêt passionné. Mais que dis-je? ce ne sont des combats que dans la chevaleresque Espagne : ici c'est un jeu ignoble et dégoûtant.

A la honte de la nation portugaise, le taureau ne paraît dans l'arène qu'avec des boules de bois aux cornes : on l'excite, on l'agace, on fait de ce spectacle une mascarade, une jonglerie! Il y a, il est vrai, des *picadores* comme en Espagne, mais la rapidité de leurs chevaux et leur lâcheté personnelle les mettent à l'abri de tout danger. On voit paraître aussi des hommes armés de manteaux et des *banderilleros*. Mais où est le héros de la fête, le beau *matador* qui sait si bien provoquer l'enthousiasme?

Le taureau, après avoir été tourmenté quelque temps de la façon la plus vulgaire, est saisi par des valets tout rembourrés de coussins qui le ramènent dans sa prison.

Des farces grossières et de mauvais goût, bonnes pour amuser la lie du peuple, forment les intermèdes de ce spectacle. Des nègres paraissent en costume rococo, se roulent dans le sable au devant du taureau, et sont tenus de se laisser piétiner et bousculer par lui comme des chiens. D'autres commencent un repas au milieu de l'arène sous une cloche de papier, et le piquant de la chose est alors de voir l'animal furieux culbuter à coups de cornes toute la compagnie : d'autres encore descendent en glissant dans de petits traîneaux sur une espèce de montagne russe, et le taureau doit fondre sur le véhicule en mouvement. En un mot, la représentation

tout entière est une arlequinade insipide où le courage n'a aucune occasion de se montrer. Le peuple rit et hurle comme un troupeau de brutes... Que nous sommes loin du fougueux enthousiasme des Espagnols, et de cette ivresse généreuse que leur inspire la vue du danger !

Ces basses tracasseries qu'on fait subir à l'animal et aux hommes forment un spectacle qui ne peut exercer sur le peuple qu'une influence pernicieuse ; c'est un aliment offert à ses instincts grossiers, tandis qu'en Espagne une lutte ardente et généreuse fait valoir l'homme tout entier. Là, le taureau rassemble toute sa force, l'homme tout son courage ; on s'attaque corps à corps, le sang coule, il y a des émotions extraordinaires dans ce jeu ; l'homme n'est pas rabaissé au niveau de la bête et la bête au rang des choses inanimées. En Espagne, où il y a un combat, mais un combat loyal, ce divertissement populaire ne paraît pas un seul instant cruel, mais ici, où il ne s'agit que d'un jeu bas et ignoble, le moindre malheur devient aussitôt révoltant. A Séville, j'ai vu les chevaux tomber en grand nombre, mais aucun homme n'était blessé ; ici, deux des lutteurs, chargés de saisir le taureau, furent horriblement maltraités ; ils tombèrent entre les cornes de l'animal qui les jeta à terre, en les frappant au ventre et dans les côtes à coups redoublés ; enfin, ils se traînèrent hors de l'enceinte tout sanglants et à demi broyés. On m'assura, il est vrai, qu'un peu de sable de l'arène délayé dans un verre d'eau, les guérirait d'une façon merveilleuse, et qu'ils pourraient reparaitre dans la

lice le dimanche suivant. Tout cela me faisait horreur, tandis qu'en Espagne je me sentais, à la vue du combat, comme transporté et enivré.

Il y eut cependant plusieurs scènes intéressantes. Ainsi le taureau, dans son élan furieux, sauta deux fois par dessus le mur de planches. Une autre fois, il enleva de terre une sorte de valet, ou plutôt de jocrisse, avec sa rossinante, de telle façon que cavalier et monture passèrent l'un par dessus l'autre et firent une culbute complète, comme on n'en a jamais vu, et cela sans qu'aucun mal leur arrivât et sans que le champion fût désarçonné. Le jocrisse perdit seulement dans ce tour de force, au grand divertissement du public, sa chevelure, c'est à dire une belle perruque dont il s'était affublé. En ce moment, l'ardeur espagnole se réveilla en moi, et par des bravos involontaires qui n'étaient peut-être pas très convenables en présence de la reine, je témoignai ma satisfaction au brave animal, en lui souhaitant un succès plus décisif.

J'eus encore l'occasion de voir la cour dans une solennité religieuse. C'était la fête du *Santissimo Coração de Jesus*. Le Saint Sacrement qui avait été pendant longtemps exposé fut reporté au tabernacle en procession solennelle, et une grand'messe fut célébrée. La reine entra dans l'église, ayant à ses côtés le roi époux et le *Deus ex machinâ* qui portaient tous deux, par dessus leur uniforme, une mantille de dentelle; c'est, dans les cérémonies d'apparat, le bizarre insigne des grand-croix portugais. Dona Maria se plaça sous le dais entre les deux personnages et as-

sista debout au saint sacrifice de la messe. S\*\*\*, qui en outre de ses fonctions officielles paraît remplir encore le rôle de bouffon de cour, débitait à Sa Majesté une foule de plaisanteries. On se demande quel effet un pareil exemple doit produire sur le peuple. D'où viendront l'obéissance et le respect envers la majesté terrestre, si elle ne sait pas se courber la première devant la majesté divine?

La plus charmante et assurément la plus spirituelle personne de la cour est l'impératrice douairière Amélie, seconde épouse de Don Pedro. Le destin cruel a poursuivi avec un aveugle acharnement cette souveraine dès sa première jeunesse. A l'époque de mon voyage à Lisbonne, elle vivait à Bemfico avec son aimable fille, princesse distinguée, accomplie comme on n'en voit guère, et que la mort ne tarda pas à lui ravir. Bemfico est une charmante *quinta* où je reçus l'accueil le plus cordial et le plus digne d'une bonne parente.

J'ai assisté à un grand bal chez le marquis de V\*\*\* qui, soit dit en passant, est un vrai fat, et veut jouer le personnage d'aristocrate fastueux, de grand seigneur de l'époque *rococo*. C'est là que je vis encore une fois, et de près, le monde de Lisbonne, je veux dire le monde qui s'amuse. Il y avait de riches et élégantes toilettes, beaucoup de chevelures noires et de teints olivâtres, mais de beautés peu ou point. La maison était décorée avec une richesse extraordinaire, mais sans le moindre goût, un vrai luxe de parvenu. Des Hébés en plâtre figuraient entre les plus beaux vases en vieille porcelaine de la Chine. A mon arri-

vée, tandis que j'étais encore dans la rue, l'amphytrion fit jouer en mon honneur notre hymne national; à peine étais-je entré dans le vestibule que l'orchestre d'en haut le recommença; avant la danse il retentit encore, et on l'entendit sous les fenêtres toute la nuit jusqu'à cinq heures du matin. Ce simple trait suffit pour caractériser le bon marquis.

On montre aux étrangers, comme une merveille, le cimetière de Lisbonne qui n'est qu'une imitation du *Père La Chaise*. Les idées nouvelles ont interdit aux grands personnages, à l'exception de la famille royale, de se faire inhumer dans les églises; aujourd'hui riches et pauvres doivent s'en aller au cimetière, ce qui rend l'ostentation et les distinctions sociales encore plus choquantes pour l'esprit chrétien. Près de l'endroit où le pauvre est enterré comme un chien, le riche se bâtit un temple comme à une idole, un vrai temple païen dont le faste offense la vue. J'ai horreur de ces cimetières luxueux où je ne vois qu'une décoration de théâtre, où l'art remplace le sentiment religieux, où tant de monuments sans harmonie troublent et détruisent l'impression. Si le dernier asile n'est pas rempli d'une pensée poétique, ce n'est plus qu'un objet odieux; au lieu de piété et d'édification, il n'inspire que du dégoût. De pareils lieux ne devraient être appelés ni une terre sainte ni un champ de repos, car il y manque le repos et le caractère religieux. D'autres noms leur conviendraient mieux : *Entrepôt de Hein et C<sup>ie</sup>*, *Arènes de la mort*, *Corso funéraire*, *Boulevard des morts*. Les vrais modèles ce sont toujours les cimetières d'autrefois, le



magnifique Campo Santo de Pise et les incomparables lieux de sépulture de la Turquie. Là, pauvres et riches trouvent l'égalité de la tombe sous les cyprès et les platanes, les tourterelles font entendre leur plainte dans le feuillage, et à l'ombre des grands arbres, les survivants peuvent s'abandonner sans trouble à leurs regrets. Sur le *Boulevard des morts* de Lisbonne, la famille de P\*\*\* tient le premier rang comme ailleurs par son immense fortune; elle y possède un temple où ses membres pourront aller déposer leur pourriture princière.

Un jour, le brouillard et les nuages s'étaient dissipés; le soleil brillait dans tout son éclat, et communiquait au Tage et à ses rives ce charme de splendeur éblouissante qui n'appartient qu'au Midi. Nous traversâmes sur un petit bateau à vapeur le large fleuve pour faire une visite à l'*Otrabanda*.

Nous descendons à une petite localité, située en face de la ville : nous y empruntons des ânes et nous errons à l'aventure dans ce pays désordonné et confus; je l'appelle ainsi parce qu'il est demi sauvage, demi cultivé, demi civilisé, demi vierge, montueux et plat, beau et affreux selon les endroits. Nous n'avions ni plan ni but; nous courions en tous sens dans les chemins creux, parmi les buissons de houx, à travers champs et villages. Nous fûmes toute la journée comme des écoliers échappés, nous livrant au milieu des fous rires à une sorte de *steeple-chase* furibonde. On faisait la voltige au galop; on exécutait, debout sur la selle, des tours de force et d'équilibre plus ou moins gracieux, on se tenait sur deux

montures à la fois : et puis c'étaient des chutes, et l'on se roulait dans la poussière. Il faut se figurer tout cela avec le noble coursier aux longues oreilles. Nous profitons de notre apparence britannique pour nous permettre, sous le couvert de cette raison sociale, de pareilles extravagances sur le sol lusitanien.

Mais au déjeuner il fallit nous arriver malheur en dépit d'Albion. Nous nous étions établis sous des pins odorants, et nous nous reposions étendus sur la verdure. Mais il paraît que ce n'était pas un terrain neutre, car à peine y étions-nous installés qu'une sorte de mégère accourut, la bouche pleine de malédictions. Impossible de l'apaiser par des démonstrations pacifiques, c'était un dragon déchaîné : elle frémissait, elle écumait de rage, et nous menaçait, autant que nous pûmes comprendre, d'ameuter toute la population pour nous déloger avec des bâtons de notre position inoffensive. La situation devenait critique : nous n'étions pas en nombre pour tenir tête à tout un district, et pas un de nous n'entendait le rude idiome portugais. Nous n'avions point d'armes, pas même un bâton. Il ne nous restait donc qu'à mettre en usage la politique de la vieille Angleterre, la ténacité froide et imposante, la surdité diplomatique : nous demeurâmes assis comme les statues des dieux à Memphis, et la fureur lusitanienne tomba devant notre immobilité granitique, et s'évanouit dans le néant. Après avoir terminé gaîment notre lunch nous remontâmes sur nos bêtes quelque peu harassées, et nous quittâmes d'un air froidement triom-

phant le théâtre de notre victoire sur la passion déchaînée.

A part quelques exceptions, Lisbonne n'a point le caractère méridional. Tout y est plutôt façonné sur le modèle des États du centre de l'Europe. Les maisons avec leurs toitures élevées donnent à la ville une physionomie germanique; dans les rues les gens ont un air de calme et de gravité. On y voit d'élégants équipages où le monde fashionable se montre en toilette parisienne : les boutiques sont éclairées par de grandes glaces encadrées dans des plaques de marbre; malheureusement, le peuple aussi se rend à son travail en costume français! Le Tage est couvert de navires, ses quais sont construits en pierres de taille, on y voit le mouvement et la vie d'une ville maritime : mais il n'y a pas trace de ce goût pour la parure et le clinquant, de ce mouvement sans objet qui caractérisent tant d'autres villes du Midi; les gens n'y sont pas comédiens comme ailleurs : on croirait plutôt reconnaître en eux les marques d'une éducation anglaise qui s'impose, ou le regret de l'indépendance perdue. Lisbonne est presque trop calme pour une grande ville située dans cette presque merveilleuse. Peut-être faut-il en chercher la cause dans ces brouillards humides qui couvrent le pays, dans ces courants d'air froid qui surviennent tout à coup, et dans la lourdeur du vêtement, par exemple dans ces grands manteaux ronds, que portent les bourgeoises et que le climat rend nécessaires.

Chaque pays, chaque peuple a son temps, et le

temps de la Lusitanie est passé. On s'afflige de voir la grandeur d'un peuple éclipsée : mais du moins le souvenir demeure. Quant aux arrêts du destin, les dieux mêmes, on le sait, s'inclinaient devant eux. Le Portugal était une plante des tropiques, plante magnifique, promptement développée, splendide dans sa floraison, nourrie de sucS généreux, mais de peu de durée. C'était une de ces lianes qui naissent d'une petite graine, s'appuient sur une tige étrangère, lui empruntent des sucS nourriciers, fleurissent, portent des fruits, et sont enfin étouffées par le développement trop puissant de leurs appuis. Les colonies étaient la force du Portugal : aussi longtemps qu'il a pu se nourrir de leur substance, il a été florissant; aujourd'hui la liane a cessé de vivre : ses branches étendues au loin se sont séchées au souffle du midi, et l'on ne voit plus que quelques feuilles flétries, encore suspendues à la tige.

Lisbonne produit sur l'étranger qui ne se contente pas d'un coup d'œil superficiel une impression profonde de tristesse : la décadence est trop visible; l'ignorance et la corruption des figurants politiques sont trop sensibles : on voit trop clairement que toutes les sources de la vie sont taries, et qu'il ne s'en ouvre pas de nouvelles; on comprend trop bien que le pays continue de se soutenir uniquement parce qu'on est habitué à voir depuis des siècles sur la carte le nom du Portugal. Le pays et ses habitants me font l'effet d'un hydropique : la chair et la graisse se transforment en une lymphe qui conduit le malade à la mort. Quand la décomposition commence, la vie

s'enfuit, et, comme dit le proverbe " les rats abandonnent la maison avant sa chute. „

Je quittai Lisbonne et les bords du Tage dans une disposition d'esprit mélancolique. C'était un soir : le couchant était splendide, le soleil répandait sur l'horizon des teintes d'or et de pourpre, une brise délicieuse soufflait de la mer.

Notre itinéraire nous obligeait à repasser par Cadix où le bateau à vapeur nous rendit en peu de temps. J'y goûtai comme l'année précédente quelques jours de bonheur et de gaieté, et j'y retrouvai notre vieux consul toujours vif et alerte malgré ses quatre-vingt-six ans.

Je traversai à la hâte dans un petit voiturin des pays mal famés et infestés de brigands pour revoir Séville, ma ville bien-aimée. Je voulais consacrer encore une fois toutes les facultés de mon âme à sentir la magnificence de l'Espagne et les beautés incomparables de la brûlante Andalousie. Ce furent là de ces jours heureux où l'on fait provision de souvenirs pour des années. Je goûtais cette félicité qui ne nous est donnée qu'en voyage lorsqu'on peut faire, sans l'avoir espéré, une seconde visite à des lieux qui nous sont devenus chers. On jouit alors doublement des beautés qu'une première visite nous a déjà permis d'apprécier, et l'on ne gaspille plus un temps précieux sur des objets qui ne méritent pas l'attention.

Je n'oublierai jamais une soirée que j'ai passée, seul avec un ami, dans le féerique palais de l'Alcazar. La lune trônait radieuse dans le sombre azur : les

étoiles brillaient comme des diamants ; la nuit sereine et paisible avait je ne sais quoi de mystérieux et de divin. Les arcades et les portiques paraissaient plus gracieux et plus élancés que jamais, à la lumière de la lune dont les rayons inondaient les cours de marbre et dansaient comme des sylphes sur les eaux des fontaines. Un calme enchanteur et surnaturel régnait dans les vastes salles tout ouvertes de l'ancien palais des rois maures : le regard, traversant le voile magique de la nuit, glissait sur les appartements silencieux et déserts, franchissait la ville endormie et s'allait poser sur le vénérable Dôme enveloppé comme dans un tissu de rayons. Les bassins et les terrasses portaient le sceau mystérieux des nuits andalouses ; les roses exhalaient en silence leur parfum, une haleine légère faisait frémir le feuillage des orangers, et les calices d'ivoire du jasmin nous envoyaient le salut discret de leurs senteurs enivrantes. Les reflets de l'eau semblaient une légion de lutins, dansant au bord des plates-bandes, se perdant sous les fleurs couvertes de rosée, pour ressortir et étinceler de nouveau à la clarté de la lune, comme si au milieu de leurs ébats folâtres et parés de leurs robes d'argent, ils voulaient faire leur cour aux rayons de l'astre des nuits.

Shakespeare a rêvé *le Songe d'une nuit d'été*, Mendelssohn en a entendu les harmonies et les chants, et moi je puis dire que je l'ai vu !



# M A D È R E

---

## CHAPITRE VII

### FUNCHAL

---

4 juillet 1852.

Avec quel regret nous quittâmes Cadix, cette ville qui s'élève du sein de la mer comme une apparition féerique! Nous avons passé là d'heureux moments. Le jour de la fête de saint Pierre, j'avais assisté à un de ces combats de taureaux pour lesquels je suis si passionné, et j'avais vu le vaste cirque rempli des Andalouses les plus séduisantes et les plus belles. Sur l'Alameda, le *Salon* en plein air de *Christina*, nous nous étions mêlés à la foule élégante; combien n'y avait-il pas là de femmes et de jeunes filles admirables, aux yeux noirs et étincelants, aux jolis petits pieds, avec la mantille de dentelle, la rose dans



les cheveux et l'éventail à la main ! Il y en avait tant, qu'on eût pu dire avec le proverbe : " Les arbres empêchent de voir la forêt. „ On était enivré, on était brûlé au fond du cœur, on ne trouvait plus de mots pour exprimer son admiration. Nous étions encore remplis du souvenir de la poétique Séville, la ville d'Espagne qui m'est le plus chère et que j'avais eu le bonheur de voir pour la seconde fois. Nous étions sous le charme...., et il nous fallait reprendre le chemin de l'océan sur l'ennuyeux et fumeux navire, et nous diriger vers une petite île insignifiante et lointaine.

Cependant, il fallait obéir ; le cœur gros et comme atteints du mal du pays en quittant l'Espagne, nous levâmes l'ancre le 30 juin, et nous voilà lancés à toute vapeur à travers l'océan. Durant quatre jours et quatre nuits nous fendîmes, sans arrêter, les flots de l'Atlantique ; la fumée, la chaleur et la poussière du charbon nous donnaient le spleen. Enfin, le 4 juillet, au lever du jour, quand je montai sur le pont, il semblait qu'une œuvre magique se fût accomplie pendant la nuit. Sous les rayons dorés du soleil des tropiques, au sein d'une mer étincelante et azurée, baignée dans un air limpide, une île majestueuse se dressait devant moi, une île de basalte, aux teintes violettes, revêtue de la verdure la plus fraîche du printemps. C'était une image saisissante et bien faite pour transporter l'âme et la remplir d'allégresse. Une sérénité céleste régnait dans ce tableau, et cependant il était saturé d'une légère vapeur ; la lumière était d'une clarté surnaturelle, comme une âme qui se manifeste dans des yeux

inspirés. Un air délicieux pénétrait à flots dans la poitrine allégée, on pressentait un monde nouveau, un paradis terrestre.

L'Allemand et le Français ont chacun dans leur langue un mot qui semble fait pour désigner Madère : les Français disent *éclat* ; nous disons, nous autres, *Schmelz* (émail). On ne sent toute la signification de ces expressions que lorsqu'on se trouve à l'ancre dans la rade de Funchal qui est la capitale de l'île. De la base au sommet de ces fiers et hardis rochers de basalte, tout est revêtu d'une verdure printanière, et sur cette verdure d'innombrables villas, entourées de fleurs, sont semées comme des perles. Jusqu'à l'imposante plate-forme que couronne l'église de *Nuestra Senhora da Monte*, le regard s'étend sur de riantes maisons de campagne qui se détachent sur les chênes de nos contrées ou les opulents châtaigniers de l'Italie. Le rivage, où la mer vient briser ses vagues écumantes, présente un ensemble de roches fantastiques et de rampes pittoresques, couvertes de magnifiques lauriers, de géraniums et de mille espèces inconnues d'arbrisseaux fleuris, sans parler du bananier aux larges feuilles ni du palmier à la taille élancée et majestueuse.

La ville est élégante mais petite ; elle est commandée par une citadelle. Un second fort couronne un noir rocher de basalte qui s'élève du sein de la mer et forme l'aile droite d'une sorte d'amphithéâtre. C'est là que nous abordâmes, et nous nous vîmes soudain transportés dans un paradis de fleurs où les grâces de la nature nous souriaient de toutes parts.

J'ai beaucoup parcouru le monde, et je puis dire que je n'ai rien vu d'aussi beau. J'ai cueilli la rose des Alpes sur les glaciers étincelants, j'ai traversé sur le fier coursier arabe les bois de cyprès de Smyrne, j'ai ravi le nérium aux rives enchantées du golfe de Lépante, je me suis bercé sur les flots azurés de la grotte de Capri, j'ai dérobé la rose aux jardins féeriques de l'Alhambra; mais ici je trouvais réunis tous ces trésors de la nature et un je ne sais quoi encore d'inexplicable qui fait pour moi de Madère un paradis terrestre. Est-ce l'air transparent comme le cristal où respirer est une volupté? Est-ce la variété infinie et enchanteresse des fleurs ou leur parfum pénétrant? et ce printemps éternel qui fait que juillet même a plus de charme ici que notre mois de mai? Est-ce enfin ce climat toujours égal, toujours frais et vivifiant, aussi beau dans la nuit que dans la journée, toujours caressant, toujours doux? Je ne puis le dire; mais je sais bien, du moins, que j'ai vécu ici doublement, toujours heureux, toujours ravi, et que ce serait pour moi une félicité sans égale, un avant-goût du bonheur céleste de posséder une maison de campagne en ce pays.

La végétation de l'univers entier est représentée à Madère de la façon la plus grandiose. Les plantes du Nord, chênes vigoureux, fougères touffues, chèvre-feuille odorant; celles de l'Italie, châtaigniers et orangers; les superbes camélias de la Chine, le caféier d'Arabie que je n'avais pas encore vu ailleurs aussi fécond, aussi répandu; le précieux ananas d'Amérique que je voyais aussi pour la première fois

en plein air; le bananier toujours chargé de fruits; cent autres plantes rares qui ne se voient chez nous que dans les serres des palais, où elles sont étiolées, et où cependant on les admire, sont ici comme chez elles dans leur éclat et dans leur fleur! et ajoutez encore les vignes les plus précieuses du monde. Voilà pourquoi je prétends que le bon Dieu, voyant le mal que les hommes se donnaient pour rassembler dans des jardins qu'ils nomment botaniques toutes les plantes du globe, imagina Madère pour montrer aux gens qui voulaient se mêler de son métier que l'ancien Créateur s'y entendait mieux qu'eux; et depuis ce temps-là Madère est le jardin botanique du bon Dieu, et nul autre n'en approche.

Notre première visite fut pour le consul autrichien M. de Bianchi, oncle du maréchal de camp Bianchi, duc de Casalanza. C'est un aimable vieillard qui mène entre une femme excellente et de beaux grands enfants la vie idéale d'un patriarche. Son jardin forme une sorte de terrasse au dessus de la muraille de granit; ses deux maisons y sont à demi enfouies comme dans une corbeille de fleurs. Lauriers-roses, caféiers, palmiers, orangers, bananiers, vignes, œillets, plantes grimpantes aux senteurs balsamiques, tout ce qu'on peut imaginer de fleurs et de parfums exquis est là entrelacé dans un désordre poétique, coupé de longs berceaux de feuillage. C'est du sein de cette végétation tropicale que la bannière rouge et blanche nous adressa la bienvenue.

La plus petite des deux maisons, blanche et

propre, simple mais commode, comme il convient à un négociant à son aise, était destinée à notre usage. Undéjeuner, composé de friandises tropicales en partie nouvelles pour moi, nous attendait. Cependant nous étions pressés de nous rendre à la ville ; c'était jour de dimanche, et nous voulions trouver encore une messe.

Funchal est une ville propre et attrayante. Les maisons n'y ont qu'un étage, avec des jalousies peintes en vert et des balcons. Elle rappelle en partie les villes d'eaux, en partie celles de l'Amérique du Sud ; l'impression qu'elle fait éprouver est celle d'un accueil simple et affectueux : on croit voir une compagnie raisonnable et paisible qui se divertit sur un frais gazon, au mois de mai. On ne saurait nier qu'elle ne soit façonnée sur le modèle des colonies anglaises, surtout pour la propreté et le *confort* ; aussi voit-on les Anglais fourmiller à Funchal, surtout dans la saison d'hiver où ils viennent fortifier leurs poumons sous la douce influence du climat. La manière de vivre des malades communique à la ville un caractère de tranquillité et de paix. Quant aux Anglais bien portants, ils font de Madère une source de revenus. Et qui ne souhaiterait de voir ce pays sous le sceptre de l'Angleterre ? La sagesse du gouvernement anglais a transformé les îles Ioniennes en paradis terrestre : quels progrès ne ferait-elle pas faire à cette île qui est déjà par elle-même, comme Lucques en Italie, le *pleasure ground* de l'univers ! Quant à l'administration portugaise, la plus mauvaise qui soit au monde, qu'a-t-elle su faire de Ma-

dère? En dépit de ses richesses naturelles, cette colonie ne rapporte rien à la métropole et n'est pour elle qu'un bien sans valeur.

Entre les curiosités de Madère, je donnerai la première place à la coiffure, qui est bien la plus bizarre que j'aie jamais vue. C'est un bonnet grand comme la paume de la main, écarlate en dedans, bleu foncé en dehors; ce bonnet se termine par une pointe, menue comme un paratonnerre, et se pose comme un entonnoir renversé sur le milieu du crâne. On peut bien le considérer comme une fantaisie carnavalesque, digne des gens du Midi, mais non comme une coiffure populaire; il va précisément contre son but dans un pays où le soleil est doué d'une pareille force. Jeunes et vieux vont et viennent au soleil et à la pluie avec ce cornet bleu sur la tête, et ce qui surprend le plus l'étranger est que ces gens puissent se regarder entre eux sans éclater de rire. Jamais ce singulier chapeau ne perd son équilibre : les paysans le portent toujours en travaillant; il semble né avec eux et leur donne une physionomie chinoise que complètent encore leurs faces jaunes et aplaties. Le peuple prétend que la pointe du bonnet concentre les rayons du soleil et garantit la tête des insulations comme le paratonnerre garantit de la foudre.

Pourquoi faut-il que la population de Madère soit si laide? Au milieu d'une aussi belle nature, on est déconcerté à la vue de ces larges faces de mulâtres. Il en eût été tout autrement si les Espagnols s'étaient établis en ce pays.

5 juillet 1852.

Le jour en se levant nous trouva déjà à la *quinta* de notre aimable consul. Les rayons dorés du soleil étaient chargés de tous les feux des tropiques. L'air était embaumé des parfums qui s'échappaient de deux lauriers-roses dont les branches s'élevaient comme des bouquets de fleurs gigantesques au dessus des murs du jardin. Nous avions cru d'abord que cette agréable odeur venait de tilleuls pareils à ceux de nos pays, mais on nous apprit que le laurier-rose, quand il est en masse sous ce climat, exhale un parfum qui ressemble à s'y méprendre à celui du tilleul. C'est ainsi que dans cette île heureuse on découvre à chaque pas de nouvelles richesses de la nature, et l'on s'enthousiasme pour les charmes de ce paradis perdu au sein de l'océan.

Nous avons employé la journée à faire une excursion à cheval. Nous suivions le bord de la mer ; notre chemin nous conduisait entre des maisons de campagne dont les murs sont bâtis de blocs de basalte où d'innombrables lézards se chauffent au soleil. Enfin de riches vignobles nous menèrent jusqu'au Soccoridos ; ce cours d'eau s'est creusé son lit entre des masses de roches basaltiques et s'est fait jour ainsi jusqu'à la mer. La vigne se couvre de la plus fraîche verdure sur ces murailles de roche : les larges feuilles du bananier s'entremêlent d'étage en étage, d'aiguille en aiguille, à celles de la vigne, et forment les plus riants bosquets, les plus frais ombrages sur

toutes ces pentes, C'est l'attrait tout particulier de Madère de présenter ainsi des murailles de basalte qui semblent former des précipices et sont pourtant revêtues de la végétation la plus aimable. Ce paysage réunit ainsi les escarpements hardis de la Suisse aux horizons gracieux de l'Italie et à la nature exubérante de l'Amérique du Sud.

Un pont hardi mais étroit, car il n'y a pas de voitures à Madère, est jeté sur le ravin. Ce lieu m'a rappelé les champs de lave, recouverts de verdure, qu'on voit sur le Vésuve au dessous de l'Ermitage. Les vignobles dont l'ombre épaisse nous protégeait, tandis que nous montions l'escarpement opposé, me transportèrent en imagination dans les environs de Méran, le plus beau canton des Marches tyroliennes.

Un ecclésiastique se trouvait sur la porte de son presbytère, il nous invita d'un air bienveillant à descendre pour prendre quelques rafraîchissements. Nous nous reposâmes un moment chez cet excellent homme, mais sans accepter pour le reste son invitation.

Bientôt après nous entrions sous l'ombrage d'un magnifique bois de châtaigniers où le sol est couvert du chèvre-feuille et des fougères de nos pays. Sur le versant d'une autre montagne, s'étend un océan de feuillage, sombre et murmurant comme dans une forêt d'Allemagne; Heimbach se présenta aussitôt à mon esprit : je croyais entendre le doux langage de nos bois, c'était comme la patrie autrichienne qui me parlait de loin. Au milieu de cette aimable solitude est cachée la villa de l'ancien



consul anglais. A l'entrée du jardin, sous une haute voûte de feuillage, jaillit un frais ruisseau qu'on traverse sur un pont rustique jeté entre deux murs de roche. Une pareille *quinta*, s'élevant d'un océan de verdure ou perdue sur quelque île séparée du reste du monde et néanmoins renfermant tout un monde de bonheur, de bonheur intime, tel est mon rêve et l'image sur laquelle volontiers je m'arrête; et n'y eût-il point dans ce paradis de bonheur parfait, car le bonheur parfait n'est pas de ce monde, du moins un pareil Éden est-il propre à calmer les passions! L'heureux propriétaire a eu la chance de découvrir cette retraite délicieuse et de pouvoir l'embellir. Les Anglais parcourent le vaste globe et dressent leur tente où il leur plaît, à l'Orient ou à l'Occident, au Sud ou au Septentrion: ils sont libres et affranchis de la glèbe sur laquelle ils sont nés; ils se créent un monde selon leur goût et leur fortune, s'établissent au centre de ce petit monde, et malgré cela n'oublient jamais leur patrie; ils l'agrandissent, au contraire, par leur nouvelle conquête, dans laquelle la vieille Angleterre continue à vivre aussi bien que sur le sol du Royaume-Uni. Oui, c'est un de mes rêves de faire un séjour prolongé à Madère, et là j'achèterais cette maison pour y chanter mes chansons et exhaler dans les bois les allégresses de mon âme!

Bien des gens riront de ma folie, mais j'ai choisi un bloc de basalte sur le sommet de la montagne et je l'ai fait transporter à la ville par quelques-uns des nombreux guides qui se disputaient l'honneur de nous traîner à la remorque sur le gazon glissant. Ce

bloc servira de première pierre à mon *Tusculum* dont j'ai conçu le projet depuis longues années. J'en ai arrêté la place récemment, et c'est demain, jour de ma majorité, que j'en devais poser la première pierre dans mon pays; mais l'océan m'en sépare, et j'ai choisi dans ce paradis terrestre, dans cet Éden béni de Dieu, la pierre qui doit servir de fondement à mon petit Éden particulier.

Nous établîmes notre camp au pied d'une verte colline, sous un chêne élevé; nous nous assîmes sur l'herbe, et là, grâce à la prévoyance de notre aimable consul et de son plus jeune fils, nous prîmes un excellent déjeuner où le vin de l'île joua le principal rôle et tint la place de l'eau.

Pendant la collation j'attirai près de nous, au grand scandale de mes amis, quelques petits pâtres, des enfants faits à peindre, en simple chemise, et d'une malpropreté pittoresque. Je les gratifiai de quelques miettes du festin, et je les embrassai malgré les cris d'horreur de mes compagnons. Le plus joli de ces enfants revenait toujours et portait son butin à une jeune femme, sa mère ou sa sœur, qu'on apercevait à quelque distance; c'était une charmante créature, vêtue d'un manteau rouge à capuchon, comme les femmes de Gibraltar, et d'une pièce d'étoffe jaune et bleue. Avec ses grands yeux noirs et sa chevelure en désordre, elle avait bien l'air d'une sauvage enfant de la montagne; c'est, du reste, la première et presque la seule femme vraiment belle que j'aie vue à Madère.

Excités par la précieuse liqueur, exaltés par tous

les beaux spectacles de la nature qui s'étaient déroulés à nos yeux, nous revînmes, au galop de nos excellentes montures, à travers les bosquets et les bois jusqu'à Funchal. Toute ma vie je penserai avec gratitude à cette heureuse journée qui fut comme le prélude de la fête du lendemain.

6 juillet 1852.

J'avais à peine ouvert les yeux que les sons aimés de l'hymne national vinrent frapper mes oreilles et me disposer à inaugurer solennellement ma vingtième année. C'était une aimable surprise de notre excellent capitaine qui sanctifiait ce jour par le plus noble chant de la glorieuse Autriche. J'avais vingt ans révolus et j'entrais dans une importante période de la vie. En dépit de ma jeunesse, de graves pensées m'occupaient en ce moment. Extérieurement, l'âge de la majorité n'apportait guère de changements dans ma vie, car, déjà auparavant, je disposais de moi-même autant que le permettait ma situation, et au point de vue matériel, les chaînes de la minorité ne me gênaient pas. Mais s'il est quelque chose de prophétique dans la manière dont on passe son jour de naissance, l'année devait être pleine de sérénité et de paix, car jamais je ne passai ce jour-là d'une façon aussi joyeuse et aussi charmante. De bon matin je m'échappai du vaisseau avec le cercle de mes amis, pour me soustraire à toute cérémonie et me promener librement à travers la campagne.

Notre but était le côté oriental de l'île. Nous tra-

versons la ville, nous montons sur la hauteur dans la région des villas, et nous nous arrêtons un moment à la maison de campagne du frère de notre consul, riche négociant en vins. C'est une habitation simple, mais commode et agréable, dans le style anglo-américain, avec ce cachet maritime que Marryat a si bien décrit. Des fleurs et des plantes grimpantes l'enveloppent de toutes parts, les pièces sont pleines d'ombre, de fraîcheur et de calme ; elles ont une vue magnifique sur Funchal et sur la rade. Dans un charmant jardin, planté de vignes, j'ai pu goûter déjà une grappe de raisin presque mûr ; cette villa jouit comme presque toutes celles de Madère d'un silence délicieux.

Nous eûmes bientôt atteint la hauteur ; de là, nous côtoyons les beaux ombrages du parc de Camera, et la partie haute du versant de la montagne. Ici le paysage devient septentrional : de grandes collines couvertes d'une herbe courte, presque pas d'arbres ou seulement des sapins, des buissons peu élevés, et sur les sommets, généralement arrondis, des teintes qui font penser à l'Écosse. Le jour grisâtre et l'air plus frais complètent l'illusion. Cependant de place en place des plantes qui, chez nous, ne viennent que dans les serres nous rappelaient que nous étions encore dans les régions tropicales. Ces pentes ont quelque chose de mélancolique mais d'agréable : on se les représente habitées par de nobles cerfs ; nous galopions presque toujours *train de chasse* (1). Le frère

(1) En français dans le texte.

de Bianchi possède ici une autre villa, entourée d'un jeune plan de sapins ; elle est ornée dans le style anglais de tableaux de chasse avec d'élégantes cheminées. Il nous y offrit un lunch excellent, servi aussi à l'anglaise, et qui venait fort à propos après une longue chevauchée.

Cette habitation, avec sa vue sur des landes où la brise souffle dans les bruyères, serait un séjour fait exprès pour un poète mélancolique armé de la harpe d'Ossian ou pour un couple amoureux. Dans les nuits éclairées par la lune, quand le vent renverse les feuilles des arbres et que leurs lames argentées s'agitent et se balancent comme un essaim de sylphes, quand les vagues de cet océan qui enveloppe le globe, soulèvent, comme autant de fantômes leurs crêtes écumantes pour retomber et s'évanouir dans l'infini ténébreux, on peut dans cette demeure solitaire éprouver toutes les impressions de l'effroi ou de la confiance, selon qu'on s'expose au vent frais de la mer qui gémit à travers les cordes de la harpe, ou qu'auprès de l'âtre égayé par un feu pétillant, on presse dans ses bras sa bien-aimée.

Le soir approchait quand nous commençâmes à songer au retour. Au moment où nous montions sur nos chevaux reposés, une vieille femme, d'un aspect singulièrement sinistre, se tenait immobile devant nous ; son visage sombre était couvert d'une chevelure grise en désordre, son corps était vêtu de haillons, ses yeux noirs et perçants lançaient des éclairs. Nous pensâmes au *mauvais œil* : un frisson glacial parcourut tout notre être, et je me hâtai de

faire les cornes à la mendiante, tandis que le capitaine lui donnait un bel écu, par un prompt mouvement de libéralité qui n'avait d'autre objet que de l'éloigner de notre présence; elle fit un sourire sardonique et disparut soudain derrière un mur. Mais le regard de la sorcière avait produit son effet, et dans le retour, nous eûmes à essuyer toute sorte de mésaventures.

Le capitaine, surtout, était en butte aux malices du sort. Il avait déclaré qu'il ne pouvait plus se tenir à cheval et, par le fait, il se trouvait dans un piteux état : tout son corps semblait paralysé; on se procura alors un de ces hamacs qui servent dans le pays à transporter les poitrinaires. Voilà notre malade étendu dans ce nouveau véhicule suspendu à une longue tige de bambou et porté par quatre hommes. Ce n'était pas une petite affaire de ramener ainsi à Funchal un fardeau si pesant; le chemin était affreux, la nuit noire comme de l'encre. Après deux heures de rude travail, les porteurs déclarèrent que pour tout l'or du monde ils n'iraient pas plus loin. Notre homme, qui se trouvait fort bien de ce doux balancement, dut bon gré mal gré se remettre en selle. Après cinq chutes successives il déclara de nouveau ne plus pouvoir bouger. La situation devenait critique : les insulaires refusaient leur aide et l'infortuné avait à moitié perdu sa connaissance; il était enveloppé des ténèbres de la nuit, au milieu d'un pays rocheux et sauvage et entièrement inconnu. Enfin un rayon d'espérance vint à luire : un bon curé de village lui prêta son hamac et ses

hommes, et il arriva à Funchal vers une heure du matin, quand nous dormions déjà paisiblement, et rêvions des fatigues de la journée dont le souvenir nous égayera encore pendant longtemps.

Mais nous aussi nous dûmes payer notre tribut à l'influence de la sorcière. Nous nous étions follement aventurés sans guide dans l'obscurité : je tombai avec ma monture sur les dalles d'un pont de pierre. Si, dans cette longue chevauchée sur des chemins de montagne aussi périlleux, il ne nous est pas arrivé d'accident, c'est assurément un miracle qu'il faut attribuer au bonheur qui n'abandonne jamais les audacieux.

7 juillet 1852.

Aujourd'hui, nous avons gravi encore une fois la hauteur de *Nuestra Senhora da Monte*. Le chemin avait une parure de fête; une procession devait parcourir le pays dans la matinée, pour obtenir du ciel la fin du nouveau fléau qui désole Madère, la maladie de la vigne. Des fleurs et des rameaux relevaient encore le charme de la nature triomphante. Des sociétés en vêtements du dimanche se tenaient dans les jardins, derrière les berceaux de pampre, et regardaient du haut des murs avec un air d'attente inquiète.

La matinée était superbe, le soleil resplendissait déjà dans le ciel, la promenade à cheval était pleine d'attrait. Je me sentais de plus en plus captivé par les charmes de Madère, cette fille radieuse de l'humide

océan : c'était comme une passion naissante qui grandissait toujours et nous envahissait; déjà même une mélancolie secrète se glissait dans nos cœurs à l'idée que nous ne pouvions lier qu'une connaissance passagère et non des rapports durables avec cet objet de notre culte. Je pensais à part moi que, si j'avais connu Madère avant 1848, je m'y serais choisi *in extremis* un lieu de retraite pour y goûter, loin du monde, le calme et le repos.

L'église est entourée d'une ceinture de vieux arbres, et on l'avait décorée pour la fête; mais je n'y entrai pas, car j'ai horreur de la foule. En attendant la procession, nous nous rendîmes à une charmante *quinta* qui se trouve dans le voisinage et appartient aussi à notre consul. Près de là j'eus l'occasion de visiter une habitation de paysan, — dois-je dire une maison, une hutte ou une étable? je ne sais : ce sont des murs bas, construits de pierres brutes amoncelées, et couverts de paille pourrie en forme de cône; l'intérieur est une pièce noire et enfumée : il n'y a que l'ouverture de l'entrée pour laisser sortir la fumée et laisser pénétrer la lumière; hommes et bêtes y vivent sur la terre nue dans la plus touchante harmonie. On se croirait transporté dans les îles de la mer du Sud et l'on ne se douterait pas qu'on est si près de villas élégantes. Je n'ai trouvé de pareilles habitations que dans les montagnes rocheuses de la Dalmatie, aux confins de la Turquie et du Monténégro.

Quand la procession commença, nous nous hâtâmes de nous rapprocher de l'église. C'était un long cor-



tége de porteurs de cierges, de clergé, de dignitaires, avec de la musique et tout ce qui convient à ce genre de solennités; mais le nouveau pour moi et le plus intéressant c'étaient les pénitents voilés. Une troupe d'hommes vêtus de brun ou de gris, en longues robes assez semblables à celles des confréries italiennes, la tête et le visage couverts, se promènent pour l'expiation de leurs péchés et pour le bien général, durant cinq ou six heures à l'ardeur du soleil. La foule ne les reconnaît pas sous leur voile, mais les admire; et, non contents de la fatigue du chemin, ils s'infligent encore à eux-mêmes toute sorte de supplices. Nous en vîmes par exemple qui, pour cette longue marche, s'étaient attachés deux à deux par les pieds au moyen de barres de fer; d'autres s'étaient chargés de chaînes; il y en avait un qui portait une couronne d'épines, un autre une lourde barre posée dans ses deux bras en travers de son dos; tel s'était chargé d'une croix, tel autre d'un lourd anneau de fer en guise de ceinture; la plus rude pénitence est celle que s'infligeait un de ces hommes en flagellant son dos nu qu'on voyait se tuméfier sous les coups. Quand il parut, une femme, près de moi, poussa un hurlement de douleur, et se mit à raconter en sanglotant, mais non sans un certain orgueil, que le mystérieux personnage était un de ses parents.

Tout cet ensemble, accompagné par la musique et le cliquetis des chaînes, faisait une impression sinistre et rappelait les premiers temps du moyen âge. On frémit à la vue de ces malheureux qui se martyrisent publiquement et mettent chacun dans le se-

cret de leur pénitence en déroband leur figure aux regards. On croit voir de pauvres âmes en peine, des ombres torturées par le chagrin, qui se traînent au milieu de l'agitation du monde, et à leur aspect on est saisi de tremblement.

Les pénitents étaient suivis de l'officiant enveloppé dans un nuage d'encens et entouré du clergé et des dignitaires. Il portait, entourée d'un riche péplum, l'image de *Nuestra Senhora da Monte* qui a placé si majestueusement son trône au milieu de la verdure et des fleurs sur les hauteurs de Funchal.

Les bannières flamboyantes disparurent dans l'épaisseur du bois ; la fumée de l'encens monta vers le ciel à travers le feuillage ; on entendit s'éloigner le cliquetis des chaînes et des barres de fer, et le pieux tintement des sonnettes se mêla au murmure des cascades perdues dans la forêt.

Je vois d'ici les libres penseurs sourire de la superstition des gens de Madère qui croient conjurer la maladie de la vigne avec des processions. Eh bien, je le dis sans détour : bien que je sois un enfant du dix-neuvième siècle et que je ne me compte pas parmi les obscurantistes, cette croyance me paraît très édifiante et très belle, car il convient à celui qui est rudement éprouvé de se tourner vers son Dieu ; ce Dieu n'est point sourd aux prières de ceux qui ont une foi inébranlable en sa toute-puissance, et une supplication filiale a toujours soulagé l'âme du fardeau qui l'oppressait. Aussi trouvons-nous ces cérémonies expiatoires dans tous les siècles, chez tous les peuples, même chez ces Grecs dont la sagesse est si

vantée et dont nous admirons les philosophes. Il n'y a que le libre penseur dont l'orgueil refuse de s'incliner... jusqu'à l'heure de la mort ; mais ce moment suprême apprend, même à un Voltaire, à bégayer des prières, et à chercher en tremblant des consolations.

*Quien no ha visto Sevilla, no ha visto maravilla :* j'ai vu cette merveille et je suis fier de l'avoir vue.

*Quien no ha visto Lisboa, no ha visto cosa boa :* et moi aussi j'ai vu cette belle chose.

*Quien no ha visto Granada, no ha visto nada :* je puis dire avec joie que je n'ai plus à m'adresser ce reproche, car je connais Grenade et son féerique Alhambra.

Mais j'ai vu aussi Madère, et je m'écrie avec enthousiasme : *Quien ha visto Madeira, otra cosa no chiera !*

Le cimetière de Funchal est situé dans la principale rue, entre des villas et des jardins, juste en face d'un hospice, ce qui n'est pas un aspect fort divertissant pour les pauvres malades ; comme la rue où nous étions y mène en droite ligne et que j'aime à errer parmi les tombeaux, nous y entrâmes. En passant devant une tombe encore fraîche, je vis mon jeune guide, le fils Bianchi, pâlir, et je l'entendis sangloter. C'était la place où sa famille avait déposé il y a un mois, l'aîné de ses frères, jeune homme de grande espérance dont la perte est encore le sujet d'un deuil profond pour cette maison patriarcale. Ce coup a brisé le cœur de la digne mère, vénérable matrone en cheveux blancs ; depuis ce jour l'expres-

sion d'une mélancolie profonde n'abandonne plus son regard, et, lors même qu'un sourire lui échappe, on voit avec sympathie percer la douleur d'une blessure récente. Leur pauvre fils a succombé d'une façon bien affreuse : ses parents l'avaient envoyé pour des intérêts de commerce dans les plantations d'Amérique. Un bel avenir semblait ouvert à son activité et à son énergie, mais le sort en avait décidé autrement. Un nègre, dans un accès de fureur, donna au fils Bianchi un de ces fameux coups de tête dans l'estomac dont on ne revient jamais ; le jeune homme tomba malade, on fit tout pour le sauver..., mais il mourut au bout d'une année dans les bras de ses malheureux parents.

Mon jeune compagnon me cueillit une rose sur la tombe, et nous sortîmes du cimetière avec ce trophée mélancolique, pour nous rendre à la villa de mes hôtes. Il m'en coûta beaucoup de me séparer de ces honnêtes et loyales gens, de leur monde enchanté et fleuri, de leur paisible et riant Éden.

Tenant à la main la rose de la tombe et respirant son parfum, je quittai cette île inoubliable, où, sept mois plus tard, s'éteignait une vie qui avait paru devoir un jour assurer le tranquille bonheur de la mienne.

FIN DU TOME PREMIER.



## TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS . . . . .	v
------------------------	---

### ITALIE.

CHAP. I. Naples et le roi Ferdinand . . . . .	1
— II. Florence et les beaux-arts. . . . .	121

### ESPAGNE.

— III. Séville et l'Andalousie. . . . .	161
— IV. Grenade et les Maures. . . . .	235
— V. Iles Baléares. — Valence. . . . .	277

### PORTUGAL.

— VI. Lisbonne. . . . .	301
-------------------------	-----

### MADÈRE.

— VII. Funchal . . . . .	327
--------------------------	-----

---



# ERRATA

---

PAGE.	LIEU.	Au lieu de :	Lisez :
18	6	resserrées. . . . .	serrées.
49	27	en peu d'instant. . . . .	en peu d'instant.
52	8	sans obstacle. . . . .	sans obstacles.
57	3	tout puissant. . . . .	tout-puissant
74	4	masses confuses. Gaëte . . . . .	masses confuses Gaëte.
133	17	Van Dyk . . . . .	Van Dyck.
135	7	demi assise, demi couchée . . .	demi-assise, demi-couchée.
155	23	décrépi . . . . .	décrépit.
166	27	aux lieu et place. . . . .	au lieu et place.
168	24	toute sorte . . . . .	toutes sortes.
170	10 et 41	demi couchée, demi assise. . .	demi-couchée, demi-assise.
179	29	<i>Maximilien commet ici une erreur : ce n'est pas un Saint François, mais un Saint Antoine de Padoue.</i>	
180	9	une pêle-mêle . . . . .	un pêle-mêle.
182	28	énivré. . . . .	enivré.
190	1	<i>Maximilien ne donne pas le vrai nom espagnol qui est Don Fadrique.</i>	
192	22	<i>Voir l'erratum de la page 179.</i>	
196	14	arrogé . . . . .	arrogé.
219	9	gothico-mauresco . . . . .	gothico-mauresques.
229	20	énivré . . . . .	enivré.
237	14	Couvent . . . . .	Convent.
247	13	qu'ait vu . . . . .	qu'ait vus.
248	8	du saint du. . . . .	du saint roi.
264	19	demi inconscientes . . . . .	demi-inconscientes.
284	2	comme quelque chose. . . . .	comme de quelque chose.
285	13	grandeza . . . . .	grandezza.
302	25	Buanavista. . . . .	Buonavista.
320	21 et 22	demi sauvage . . . . .	demi-sauvage, etc.
325	26	Shakespeare . . . . .	Shakspeare.
332	17	confort. . . . .	comfort.







## LITTÉRATURE

### COLLECTION IN-18 A 3 FR. 50 LE VOLUME

Berend. — La Quarantaine . . . . .	1 vol.
Blagio Miraglia. — Cinq Nouvelles calabraises . . . . .	1 vol.
Castelnau. — Zanzara, ou la Renaissance en Italie . . . . .	2 vol.
Emerson. — Les Représentants de l'humanité . . . . .	1 vol.
— Les Lois de la vie . . . . .	1 vol.
— Essai sur la Nature . . . . .	1 vol.
Eyma. — Légendes du nouveau monde . . . . .	2 vol.
Fould. — L'Enfer des Femmes . . . . .	1 vol.
Garcin. — Charlotte . . . . .	1 vol.
Hugo (V.). — Les Misérables . . . . .	10 vol.
Leclercq. — Histoire de deux Armuriers . . . . .	1 vol.
— Gabrielle Hauzy . . . . .	1 vol.
Ligne (Prince de). — Mémoires . . . . .	1 vol.
Lucas. — Histoire du Théâtre français . . . . .	3 vol.
Michelet. — La Sorcière . . . . .	1 vol.
Reade. — L'Argent fatal . . . . .	2 vol.
Schlegel. — Cours de Littérature dramatique . . . . .	2 vol.
Troisième. — La Petite Maison d'Allington . . . . .	2 vol.
Vincent et Didier. — Enclume ou Marteau . . . . .	1 vol.

### COLLECTION IN-18 A 3 FR. LE VOLUME

Alarcon. — Le Finale de Norma . . . . .	1 vol.
Alby. — L'Olympe à Paris, ou les Dieux en habit noir . . . . .	1 vol.
Auerbach. — Au village et à la Cour . . . . .	2 vol.
Barrué. — Zéphyrin Brunon, histoire d'un parvenu . . . . .	1 vol.
Berthet. — La Peine de Mort, ou la Route du Mal . . . . .	1 vol.
Blum. — Entre Bicêtre et Charenton . . . . .	1 vol.
Bonnemère. — Le Roman de l'Avenir . . . . .	1 vol.
Breth. — Gabrielle. Les Pervenches . . . . .	1 vol.
Claude. — Le Roman de l'Amour . . . . .	1 vol.
Daudet. — Les Douze Danseuses du château de Lamôle . . . . .	1 vol.
Dérisoud. — Les Petits Crimes . . . . .	1 vol.
Desbarolles. — Le Caractère allemand . . . . .	1 vol.
Dollfus. — Mardoche. La Revanche du Hasard, La Villa . . . . .	1 vol.
Ducondut. — Juvenilia, Virilia. Poésies . . . . .	1 vol.
Garcin. — Léonie, essai d'éducation par le roman . . . . .	1 vol.
Gastineau. — La Dévote . . . . .	1 vol.
Joliet. — L'Envers d'une Campagne. Italie 1859 . . . . .	1 vol.
Pessard. — Yo, ou les Principes de 89 . . . . .	1 vol.
Pétrarque. — Rimes, traduites en vers, par J. Poulenc . . . . .	4 vol.
Richard. — Un Pêché de vieillesse . . . . .	1 vol.
— La Galère conjugale . . . . .	1 vol.
Sand (M.). — Le Coq aux Cheveux d'or . . . . .	1 vol.
Scholl. — Nouveaux Mystères de Paris . . . . .	3 vol.
Serret. — Les Heures perdues. Poésies . . . . .	1 vol.
Uibach. — La Chauve-Souris. (Suite du Parrain de Cendrillon.) . . . . .	1 vol.
Zola. — La Confession de Claude . . . . .	1 vol.